

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 29
Montreal, 16 Decembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



UN DÉBUTANT.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 16 DÉCEMBRE 1899

PRÉCOCE



Elle.—Il ne faut pas craindre, il ne te mangera pas.
Lui.—Ce n'est pas le chien qui me préoccupe : c'est toi.

Le Samedi-Noël !

C'est notre prochain numéro — daté du 23 courant, et mis en vente le 18 — qui sera consacré à la grande fête de Noël. Dites-le à vos amis.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Le SAMEDI a, tout récemment, fait connaître l'une des meilleures leçons de M. Albat sur les images dans le langage littéraire.

Je viens aujourd'hui compléter cette analyse, convaincu que l'on ne saurait jamais trop s'appliquer à éviter l'abus, le forcé ou le grotesque.

Victor Hugo a versé plus souvent qu'à son tour dans ces excentricités, surtout quand il a écrit sa *Chanson des rues et des bois*. Quelques exemples :

" Il neige des papillons."

ELLE.

Sur mes yeux...
S'étend un voile de trépas.

EUX

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas.

Il parle ailleurs de la " toux lugubre " des volcans, du " hâillement noir de l'Etna."

Ailleurs, ce sont les soldats qui ont perdu leur capitaine, mort dans la bataille, et qui, songeant à lui, croient revoir, en apercevant le croissant de la lune, le " hausse-col du capitaine."

Racine fait dire à Pyrrhus :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumais.

Et Balzac :

" Votre éloquence rend votre douleur contagieuse, et quelle glace ne fondrait pas à la chaleur de vos belles larmes ?"

Il est difficile de n'être pas choqué de la métaphore qui termine cette strophe de Victor Hugo :

Et, comme aux deux flancs d'un navire,
Il faut que Dieu, de tous compris,
Pour fendre la foule insensée,
Aux deux côtés de la pensée,
Passe ramer de grands esprits.

Par contre, il y a des images que les classiques ont eu grand tort de condamner.

Dans *Hernani*, de Victor Hugo, dona Sol dit à Hernani :

Vous êtes mon lion superbe et généreux,

ce qui exaspéra, on le sait, les amateurs de l'ancienne tragédie.

Cependant ce mot se trouve, non seulement dans Malherbe :

Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion...

mais il est précisément dans une tragédie de Racine, dans la prière que dit Esther, avant de voir Assuérus :

... Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise.

MISTIGRIS.

LA GALANTERIE MÊME

Une invitée.—Chez moi, je ne mets jamais de fleurs sur la table...

Un monsieur aimable.—Des fleurs chez vous, chère madame, ce serait un pléonasme...

RECTIFICATION

Mme O'Brien.—Votre fille joue-t-elle par oreille ?

Mme O'Flaharty.— Non, madame. Elle joue avec ses doigts... comme les autres.

PRÉCAUTION... ORATOIRE

Affiche lue récemment dans une petite ville d'Angleterre :

" Il y aura ce soir, dans cette salle, une discussion sur la guerre au Transvaal. Opinions libres. Entrée 3d.

" N.B.—Une chambre a été réservée pour y déposer les cannes et les parapluies."

L'OPINION CONTRAIRE

—Que pensez-vous des peintures de Philidor ? Détestables, n'est-ce pas ?

—Absolument. Et pourtant je connais quelqu'un qui pense le contraire et en possède de nombreuses !

—Qui ?

—Philidor.

FERME PROPOS

Tony.—Viens-tu à la pêche avec moi ?

Toby.—Peux pas. Il y a un an que j'ai promis de ne plus mentir.

PROPOS DE CHASSEURS

—Il y a des chiens qui ont plus de raisonnement que leurs maîtres.

—Précisément, tenez, j'en ai un comme ça moi-même.

LE NEC PLUS ULTRA

Un homme peut perdre son nom de plusieurs manières, mais rarement d'une façon plus cruelle que lorsqu'il l'a mis sur le manche d'un parapluie de \$3.00 qu'on lui a volé.

LA FORCE BRUTALE



CE QUE FERAIT PAT

—Vous, O'Flaharty : une supposition que vous êtes en sentinelle et que vous vous trouvez entouré subito par vingt-cinq ennemis... Qu'est-ce que vous feriez ?

—Mon testament.

TOUJOURS CALOMNIÉES !

—Est-ce le cas que Barnabé a tourné à mal ?

—Oui, ruiné par une femme.

—Tiens ! je ne le savais pas marié,

—Mais pourquoi me soulevez-vous ainsi ?
—Parce que je vous croyais assis sur mon chapeau.

CONQUIS



C'est peut-être audacieux...
je demande la main de votre
fille.
Hum ! il court de drôles
d'histoires sur votre compte.
Vous faites battre des coqs, des
chiens et vous avez dans votre
cave des vins de cinquante ans
d'existence...
— Je l'avoue.
— Vous êtes mon gendre...

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Depuis quelque temps, on a beaucoup parlé de messieurs les *avocats* ; cela a été comme une revanche. Et avec cette logique qui nous caractérise, volontiers on en supprimerait "l'ordre", respectable entre tous, on briserait les barrières et on proclamerait la liberté de la basoche ! Il est bon, de temps en temps, n'est-ce pas, de conquérir une liberté que personne ne réclame et de renverser la muraille d'une Bastille imaginaire. Ça n'est qu'une sottise, mais qu'importe ! puisque ça a l'air d'une révolution, c'est l'essentiel.

Je ne sais rien de plus logique que la constitution de ce conseil des anciens élus par tous, juge cordial de toutes les questions de discipline, que soulève l'exercice de la plus délicate des professions. C'est, en quelque sorte, l'expérience des anciens fraternellement mise au service de l'ignorance des nouveaux, facilitant à ceux-ci les premiers pas dans la carrière, leur enseignant la route à suivre, leur criant casse-cou, alors qu'il est nécessaire, et, au besoin, se faisant le tribunal de famille, où tout se règle discrètement et sans bruit.

Que j'en ai vu et entendu de vieux loups, pendant mes trois années de stage ; il en est même, parmi eux, certains dont les hurlements ont laissé des souvenirs, dans la postérité.

J'ai encore dans les oreilles la voix nasillarda du père Dufaure — ainsi l'appelait-on ; — je vois son profil sec, sa figure glabre, toute rasée, son corps inclinant à droite, alors que ses convictions politiques le tiraient à gauche, ce qui le mettait au "centre". Il avait le débit sec, aride et privé de fioritures, celui-là, impassible et sans pitié, comme la logique, mais vous broyant net entre deux arguments serrés avec une rigueur de mathématique.

Je revois, de loin, Sénard, l'avocat normand, rusé, chicanier, entortillant l'adversaire en une série de raisonnements, et l'étranglant avec le cordon de la procédure.

Hébert, l'ancien ministre de Louis-Philippe, qui avait repris, à cinquante ans, la toque et la robe ; celui-là, type de l'avocat grognon, aigre, désagréable, sec, mais redoutable.

Léon Duval, spirituel, malin, avec des airs bonhomme, volontiers avocat des causes grasses, le plus habile de tous à manier l'épigramme, irrésistible dans le rire, dont il se faisait une force, assassinant son adversaire avec des plaisanteries aiguës comme un stylet.

Le brave Lacan, dialecticien et jurisconsulte, mais pas orateur, qui avec sa toque plantée en arrière, ressemblait au comédien Got, alors qu'il jouait l'Intimé, des *Plaidoiries*.

Et le plus illustre de tous, peut-être, tout au moins le plus éloquent dans la forme, — celle-ci académique et de pureté irréprochable, — Jules Favre, avec sa figure en creux de lune, au déclin, — dernier quartier avec ses yeux bizarres, cuirassés de lunettes bleues, qui en cachaient le regard torve. Son débit monotone se scandait, de loin en loin, d'une toux nerveuse et pénible. Jules Favre, le plus complet des avocats, et peut-être aussi celui qui perdit le plus de causes.

Il était vraiment superbe, alors, le barreau. C'était, d'ailleurs, le refuge de tous ceux qui ne voulaient pas servir l'Empire, et l'on y comptait les anciens ministres à la douzaine.

Les deux premiers rôles étaient alors Saint-Laurent et Lachaud.

Saint-Laurent, aimable homme, beau parleur, plaidant pour la galerie,

faisant de l'œil aux femmes, et s'offrant des effets de voix. Au demeurant, avocat d'éloquence un peu creuse, qui se noyait dans le flot des incidences, d'où il ne surnageait pas toujours.

Lachaud, le plus admirable avocat de cour d'assises qu'on puisse imaginer, le plus merveilleux des comédiens, et le plus sûr de ses effets, qu'il ménageait à sa volonté.

"L'avocat n'est qu'un comédien qui fait lui-même ses rôles", disait Patru. Jamais cette théorie n'a été plus juste qu'avec Lachaud. Celui-ci fut, en effet, un diseur exquis, qui "jouait" sa plaidoirie. Ce sceptique — quel avocat peut se défendre de l'être ! — était toujours convaincu pendant qu'il plaidait — rarement après, par exemple, — et de cette conviction momentanée, sorte de phénomène nerveux, action réflexe de lui-même sur lui-même, il se grisait et grisait son auditoire jusqu'à la plus grande intensité de l'émotion, jusqu'aux larmes !

Lachaud avait des habitudes bien connues. Il commençait à parler à voix presque basse, se tenant comme enfermé à son banc. Il forçait ainsi l'auditeur à lui donner toute son attention ; puis, quand il sentait, comme il se plaisait à le dire en riant, qu'il "tenait les oreilles", il élevait davantage la voix, quittait sa place, peu à peu s'en éloignait, et se rapprochait du jury, au point d'en arriver parfois jusqu'à frapper de la main sur la balustrade du banc de justice.

— Maître, lui disait le conseiller Partarieu-Lafosse, vous pourriez persuader le jury d'un peu plus loin.

Et l'avocat, en ayant l'air de s'excuser, faignait l'étonnement,

saluait et regagnait son banc, qu'il abandonnait derechef, quelques instants après, pour recommencer sa promenade.

Lachaud fut certainement un maître en cet art particulier de la cour d'assises, art subtil qui a tout l'instinct de l'instantané, et lui-même disait : "Les plaidoiries, c'est comme les pièces de théâtre ; il faut les voir jouer, il ne faut pas les lire."

Mais que tout cela est déjà loin de nous et bien oublié, n'est-ce pas ! car il est certain que si l'écrivain laisse peu après lui, son œuvre disparaissant sous la couche de productions nouvelles, l'orateur, l'avocat laisse moins encore, presque rien, à peine un vague souvenir.

Au barreau, on s'use vite, et les renommées se succèdent rapides, les noms nouveaux font oublier les autres.

Et ne semble-t-il pas que cet oubli indifférent, inflexible, abat de préférence les têtes des plus hauts pavots, ainsi que le faisait la badine royale de Tarquin le Superbe ?

OMNIBUS.

CHARITÉ PRÉCOCE

La maman (à Toto qui glisse sur la rampe de l'escalier). — Que fais-tu donc là ?

Toto. — Je fais des pantalons pour les enfants pauvres.

PLANCHE DE SALUT

— Faites toujours par lettre une demande en mariage.

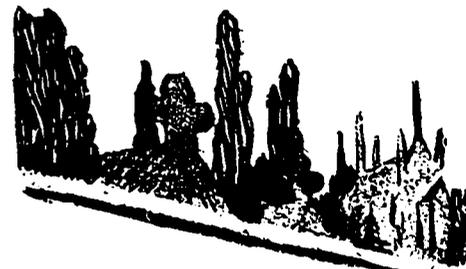
— Pourquoi ?

— Parce que vous serez peut-être assez chanceux d'oublier de la mettre à la poste.

LE TEXTE

Toutes nos mesures sont prises pour que la matière à lire du SAMEDI-NOËL soit à la hauteur des gravures ; or celles-ci seront un régal pour tous.

CRI DU CŒUR !



Enfin... seul !

TRISTE HORIZON



Suzon (6 ans). Maman, si je me marie j'aurai un mari comme papa?
La mère. Oui.
Suzon. Et si je ne me marie pas, je serai une vieille fille comme tante Phémie?
La mère. Oui.
Suzon. Eh bien, la vie est une dure chose pour nous autres femmes !

RÉVERIE

Je suis resté longtemps près la floue aux yeux rimés, Pas un souffle dans l'air ;	Perdu dans le silence et l'ombre de la grève, Le vent vint me griser ;
Et les palmiers dressaient l'éventail de leurs palmes, Découpant le ciel clair.	Ma chair frémit ; ce fut étrange comme un rêve, Et doux comme un baiser.
J'ai vu l'obscurité descendre sur les choses, Parmi les sables gris ;	Mais soudain, sur le bord du ciel couleur d'opale, Parut une lune ;
J'ai vu passer au fin des voûs de firmaments roses, Qui poussaient de longs cris.	Entre les branches des palmiers, un rayon pâle Me care sa le cœur.
Je suis resté longtemps, et la nuit est venue, Pléine de voluptés.	Tu du m'as, ta charte tiède n'est pas troublante, O beau regard du ciel ;
Nuit d'amour, de parfums, nuit étoilant la nue De ses blanches charmes.	Tu dissipas mon trouble, o lune consolante, Blancheur, calme éternel.
Un souffle lourd passa dans les herbes brûlantes, Gémissant des soupers ;	Tu seul, astre des nuits, tu donnas à mon âme L'ineffable douceur ;
Je sentis naître en moi les passions troublantes, S'éveiller les desirs.	Ton jour large m'importe, et tu n'as point de flamme Pour dévorer mon cœur.

Le floue, dans la nuit, étale
Ses nelombes en fleur ;
Un long rayon de lune pâle
A caressé mon cœur.

GEORGES BATTANDOS.

COMMENT ON DEVIENT CHAUVÉ

Voilà une question qui laisse bien des gens indifférents et qui pourtant intéresse un peu tout le monde. Après examen attentif d'un très grand nombre de cas, je puis conclure avec certitude qu'il y a deux causes de calvitie qui priment toutes les autres.

La première est l'abus de l'eau, la seconde l'insuffisance ou l'absence de graisse.

Ces deux causes agissent séparément. Quand elles sont associées, leur action nocive est portée au maximum. L'absence ou l'insuffisance des matières grasses à la surface du cuir chevelu, contribue pour une très large part à la chute des cheveux. J'ai relevé, chez un grand nombre de personnes, cette cause de calvitie, et j'ai acquis la conviction que la plupart d'entre elles posséderaient encore aujourd'hui une luxuriante chevelure, si elles avaient voulu s'abstenir à oindre de temps en temps leur tête d'un corps gras. Il est vrai qu'on se trouve ici en face d'un préjugé enraciné et que rien n'est plus solide qu'un préjugé :

La graisse fait tomber les cheveux, dit-on, de toutes parts.

Où bien :

La pommade encrasse le cuir chevelu.

D'autres personnes, les femmes surtout, s'abstiennent de graisser leurs cheveux, pour éviter de salir leurs chapeaux, quelquefois aussi pour éviter de donner à leur chevelure un aspect brillant, susceptible de fonder

passagèrement leur coloration. Que de fois n'ai-je pas subi les objurgations de mes clientes, lorsque je leur prescrivais une pommade, et entendu leurs protestations contre une pareille atteinte aux colorations factices de leur chevelure ?

— « Mais, monsieur, je ne puis employer la pommade que vous me prescrivez contre mes pellicules ; vous auriez dû remarquer que je me fais teindre les cheveux en blond et qu'il m'est impossible de les graisser.

Où encore :

« Docteur, je dois vous faire une petite confession. Ayant quelques fils d'argent dans les cheveux, je me fais passer un peu de noir une fois par mois (oh ! seulement une fois !) ne craignez-vous pas que votre pommade en vienne détruire l'action de la teinture que j'emploie. »

Toutes les raisons sont bonnes pour refuser de se soigner ou pour se soigner à sa façon. Il en est ainsi pour toutes les maladies, mais c'est surtout dans les affections du cuir chevelu qu'on trouve chez les intéressés le plus de résistance.

Certaines personnes poursuivent, très régulièrement, l'habitude inculquée dès l'enfance de recouvrir les cheveux d'une substance grasse, lors de la toilette du matin. Mais ces mêmes personnes pour les lisser, achèvent l'opération en passant au-dessus de la pommade ou de l'huile la brosse trempée dans l'eau. Celle-ci descend le long de la tige des cheveux, bien conduite par la matière grasse qui lui trace sa route et ne la retient pas, et vient mouiller d'une façon très inutile la racine même du cheveu que ne protège presque jamais l'onction grasse et elle y produit des désordres constants. Cette façon de procéder explique surabondamment pourquoi, dans un certain nombre de cas, les cheveux se raréfient, bien qu'on ait toute sa vie, employé les substances grasses. C'est même un cas assez commun.

« Je regarde comme pernicieuse et offensive pour les cheveux, écrivait Bazin, l'habitude qui consiste à les mouiller fréquemment et plus ou moins largement, soit dans un but de propreté, soit pour en augmenter momentanément la souplesse et l'éclat. Sous l'influence de ce lavage continu, le poil se dépouille peu à peu du vernis protecteur que lui forme la matière sébacée : ses caractères physiques s'altèrent ; il devient sec, cassant, terne, et la chevelure subit des modifications de plus en plus profondes, suivies tôt ou tard d'alopecie ou même de calvitie définitive. »

On ne saurait trop s'élever, écrit Brocq, contre la pratique qui consiste à se laver la tête tous les jours à l'eau froide ; car le plus souvent alors, on ne la sèche pas avec assez de soin et l'on ne met pas un peu d'huile sur les cheveux pour remplacer la matière grasse que l'on a enlevée et qui est nécessaire à la protection du poil ; aussi les cheveux finissent-ils par devenir durs et cassants.

L'eau exerce sur le cheveu une action malfaisante. Elle le gonfle assez rapidement, profitant pour s'introduire entre ses fibres des moindres solutions de continuité de sa surface. Beaucoup de jeunes gens ne doivent l'appauvrissement de leur chevelure qu'à la détestable habitude qu'ils ont le plus souvent contractée au collège, de lisser rapidement leurs cheveux, le matin, avec leur brosse trempée dans leur pot à eau. Ne sait-on pas d'autre part que l'alopecie frappe prématurément les personnes qui transpirent très abondamment de la tête. Sous l'influence de la sécrétion exagérée de la sueur, le cheveu se trouve constamment plongé dans une zone d'humidité contre laquelle la sécrétion sébacée ne parvient plus à le protéger. Ce n'est pas seulement à l'observation journalière des malades et aux résultats de la statistique que je dois de pouvoir affirmer avec certitude la nécessité que j'ai énoncée plus haut de donner au cuir chevelu la graisse qui lui est nécessaire.

DR FOURNIER.

LES AMIS !

Il est possible que vos amis ne connaissent pas grand chose, mais ils sauront toujours ce qu'ils feraient s'ils étaient à votre place.

LE 18 DÉCEMBRE

Le SAMEDI-NOËL sera mis en vente dans tous les dépôts le 18 décembre.

DEVINETTE



— C'est bien ici, mais où est donc le peintre ?

SCÈNE DE LA VIE RÉELLE



Ni l'un ni l'autre ne parlait ; cependant, entre eux deux, la... froideur disparaissait rapidement.

OBEISSANCE

Le 20 novembre, devant les bleus gauchement assemblés et timides encore sous leurs bourgerons rapiécés, on lut au rapport :

“Ordre de la brigade : Le général commandant de la 132^e brigade exige que les hommes parlent à leurs supérieurs d'une voix forte et les regardent fixement, comme s'ils voulaient leur faire baisser les yeux.

“Note du colonel : Le colonel prévient les recrues qu'il infligera quatre jours de salle de police à tout homme qui, interrogé par lui, répondra avec peur et hésitation.”

Alors, durant une semaine, dans la brume froide du matin, ce furent d'un bout du quartier à l'autre des hurlements, des beuglements, des mugissements. On apprenait aux conscrits à répondre, et caporaux et sergents se dégonflaient les poumons et se démantibulaient la mâchoire à donner des leçons de diction, tout comme au Conservatoire, classe de Mounet-Sully.

La famille de M. de Graffin connaissait de manière intime le colonel.

Une après-midi de dimanche, M. de Graffin descendait la grand-rue. Des fonctionnaires probes en redingote écriquée balladaient leur femme et leurs enfants ; des ouvrières montraient sous des jupes relevées d'un doigt léger des mollets lestes ; des lieutenants, par des effets de torse et de jambes, tâchaient d'émotionner les petites âmes inquiètes des petites bourgeoises. Le colonel trébuchait sa fille, très digne et très droit.

Il eut un bon sourire en apercevant M. de Graffin, l'accosta et, oubliant qu'il avait un soldat devant lui, parla en vieil ami, tout rondement. M. de Graffin, les pieds joints, écoutait, les yeux rivés sur son supérieur. Et des femmes passaient, qui le plaignaient, supposant une réprimande.

“Alors, vous êtes content d'être au régiment, jeune homme ?”

M. de Graffin aspira bruyamment de l'air, puis le rejeta en tempête :

“Oui, mon colonel.”

Des promeneurs se retournèrent, effrayés. Un petit vieux qu'accompagnait une petite vicille, s'arrêta, regardant autour de lui ; puis sûr qu'aucun danger ne le menaçait, il reprit sa route très vite et très étonné.

Le colonel pensa que M. de Graffin était émotionné, et paternel :

“Vous n'êtes pas malade ?”

M. de Graffin tonitrua :

“Non, mon colonel.”

Ce fut dans la rue une épouvante : des enfants se serrèrent contre leurs

mères, en jetant vers le groupe des regards apeurés. Un cheval stoppa brusquement, cassant les brancards de la voiture, et versa les clients. Des fillettes s'enfuirent au galop. Seul, un voyou éclata de rire. La demoiselle du colonel semblait gênée ; stupéfait, l'officier quitta M. de Graffin et, tandis qu'il remontait la rue, il disait à sa fille :

“Ce pauvre garçon doit avoir un grain. Quelle idée de parler si fort ! Je connais pourtant ses parents. Personne n'a jamais été dérangé chez eux. Il faudra que j'en cause avec le major.”

Et M. de Graffin s'en fut boire l'apéritif, et, durant un quart d'heure, devant le sucre absinté qui fondait lentement, il se gondola, silencieux.

PAUL ACKER.

Quand je vais dans un pays, je m'inquiète moins de savoir quelles sont les lois que de savoir si elles sont appliquées. — MONTESQUIEU.

CARAÏE ELECTORALE

Le candidat, plein de dévouement pour sa... candidature, avait embrassé les onze enfants qui se trouvaient dans la maison.

— Oh ! madame, dit-il, que de jolis enfants vous avez. Ils vous ressemblent, que c'est frappant. Mais, à propos, votre mari sait que je me présente ?

— Mon mari ! Pardon, je suis veuve, et je suis obligé de me contenter de cette position de gardienne d'orphelins. Si vous pouviez faire quelque chose pour moi, je...

(Mais le candidat s'était éclipsé.)

EN COUR

L'arresté.—Vous jurez que le défendeur est parfaitement honorable. Sur quoi vous basez-vous ?

Le témoin.—Un jour que j'étais dans la déche, je suis allé à son restaurant et j'ai demandé du hachis. Il est venu se mettre à la même table et a mangé lui-même du hachis de sa propre cuisine. Ce qui...

Le juge.—Très bien, ça suffit. Cause déboutée.

ÇA N'A PAS PRIS

Lui.—Comme cette toilette te va bien. Tu as l'air vraiment mignon...

Elle.—Comme... la vieille histoire ! Tu me trouves toujours charmante, à chaque changement de saison, quand je reste avec mes vieilles toilettes.

PHILANTHROPIE

—Recevez mes conseils, jeune homme, ils vous seront plus utiles que mon argent.

ACTUALITE

La bonne dame.—Ah ça ! mais il est en carton, votre bébé !...

La mendicante.—Pardon, ma bonne dame, il fait si froid que j'ai laissé le vrai à la maison.

LOGIQUE

L'ainée.—Oui, je le sais bien, grand-maman est un peu bargneuse ; mais n'oublie pas qu'elle est bien vieille... 90 ans... Que serais-tu si tu avais au-dessus de 90 ans toi-même !

La Benjamin.—Je serais plus vieille qu'elle, comme de raison.

UN NUMÉRO MAMMOTH

Le SAMEDI-NOËL méritera cette épithète que les Américains donnent à tout ce qui surpasse le reste en grandeur et en importance.

DOUBLEMENT VICTIME

Les honnêtes gens, victimes des malfaiteurs de tous genres, n'ont qu'à se bien tenir. On a l'œil sur eux. Ainsi un garçon de café de Paris, nommé Malassagne, qui a eu le malheur d'être canariolé par un des individus soupçonnés du meurtre de l'hôtelière, subit déjà un châtement. Le voleur, s'étant emparé de ses effets, de sa montre de famille et de son argent, avait eu soin de dérober également les papiers de Malassagne, et il s'en servait pour s'établir une identité un peu neuve dans le monde, où il était assez fâcheusement connu. Or, ce Malassagne venait, après un long chômage, de trouver une place. Sa patronne nouvelle, ayant lu, dans le journal, que Malassagne était mêlé à l'affaire, lui a donné son congé.

Mais quoi ! s'est écrié l'infortuné Malassagne tout éberlué, quoi ! je n'ai rien fait. J'ai été volé, moi !

Ça ne signifie rien, a répliqué la patronne, je ne veux pas, chez moi, d'individus qui soient mêlés, même indirectement, à une affaire d'assassinat. Cela causerait du tort à ma maison.

CHACUN SON TOUR



Tom Keegan.—Monsieur Rafferty, j'aime votre fille et je voudrais vous demander si main t're respectueusement
M. Rafferty.—Oui, hein ? Il y a un an, tu m'as arrêté pour ivresse, tu m'as batonné jusqu'au poste de police. C'est ta non ton aujourd'hui... Tu veux avoir ma fille, eh bien ! prends-la. Je suis vengé.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

A l'occasion de la Sainte-Cécile, nous avons publié une nomenclature de patrons de corps de métier ou de profession.

Il y était question, entre autres titulaires, de Saint Yves, patron des

ÉTAIT-CE UN PRESSE...NTIMENT



Nabuco jur. — Mais, mademoiselle, ne craignez-vous pas de laisser ainsi, sans aucune protection, un vase de cette valeur ? Il y a des gens si distraits ou si stupides.

Mlle Hautegomme. — Oh ! nous recevons si peu de gens de ce calibre-là...

tailleurs de pierre et tailleurs d'habits, cuiseurs de pain et ajusteurs de charpentes, et cependant, il n'est pas de saint qui protège notre confrérie et prenne ses intérêts auprès du Seigneur. Ce qui fait prétendre à certains que jamais un des nôtres ne fut trouvé digne d'entrer en paradis. Je propose de dépêcher vers Dieu quelqu'un qui réclamera, de Sa Toute-Puissance, un patron dûment reconnu.

Connaissant que ses collègues approuvaient le projet, le vieux bâtonnier — si je dit qu'il était vieux ? — le vieux bâtonnier continua :

« Il nous faudrait choisir un ambassadeur, bon logicien, bon orateur, pas trop bavard, beau parleur, toutefois, et que sa probité gardât en bons termes avec Dieu, la Vierge, et toute la cour céleste. Mon grand âge et ma goutte ne me permettent guère un aussi long voyage, mais mon choix se porte, sans hésitation, sur mon maître Yves de Kermartin, homme habile et honnête homme. »

L'assemblée, unanimement, ratifia ce choix. Dès le lendemain, à l'aube, Yves quitta son manoir. Tout en cheminant, il ruminait un long plaidoyer. Il fit diligence et, vers le soir du troisième jour, il arriva à l'entrée du Paradis. — La Bretagne, il est bon de le dire, n'en est pas aussi éloigné que Paris.

— Sitôt que, par l'entrebâillement de la porte, saint Pierre aperçut le volumineux dossier que notre voyageur avait sous le bras, il conçut quelque défiance et jugea prudent de demander au nouvel arrivant ses noms et qualités.

— Je m'appelle Yves de Kermartin ; je suis Breton et gentilhomme.

— Gentilhomme, c'est bien, dit saint Pierre ; Breton, c'est aussi très-bien ; mais quelle profession exercez-vous là-bas ?

— Je suis avocat.

— Avocat ? Qu'est-ce que cela ? En vérité je ne connais pas au ciel de gens titrés de la sorte.

Cependant que saint Pierre parlait, Yves s'efforçait de passer le seuil du Paradis. Peut-être bouscula-t-il un peu le pauvre saint portier : toujours est-il qu'il pénétra dans les radieux palais et s'en alla par les salles lumineuses et par les galeries, cherchant celui qui trône au-dessus des nuées, au milieu d'un chœur de séraphins.

Les élus, voyant son costume étrange, s'effrayaient, fuyaient devant notre gentilhomme, couraient vers Dieu, criant qu'un saint de contrebande s'était introduit dans le ciel. Yves les suivit et, se prosternant humblement devant le Très-Haut : « Seigneur, supplia-t-il, avant de les croire, par grâce, entendez ma requête. » Et tirant son plaidoyer de sa serviette d'audience, il le débita tout au long. Le Grand Juge ne s'en ennuya pas, l'écouta avec attention, loua la logique de l'argumentation et la belle ordonnance des périodes oratoires. Même il manda saint Luc l'évangéliste, qui, chacun le sait, est l'architecte des divins palais, et lui ordonna de rechercher sur l'heure si les registres où sont inscrits le nom des élus et la date de leur entrée au ciel, mentionnaient le nom de quelque avocat. Saint Luc revint ; vaines avaient été les recherches.

— Tu vois, maître Yves, qu'il n'est ici personne qui plaide dans sa vie.

La légende qui se rattache au choix de Saint Yves a été racontée de différentes manières, mais c'est, croyons-nous, la version du *Soleil du Dimanche* qui est la plus naïvement intéressante.

En ce temps-là, le bâtonnier des avocats d'un barreau de Bretagne assembla son conseil de l'ordre et dit :

« Toute jurande, mes maîtres, a son patron lâ-haut et son histoire au archives du ciel. Nous valons bien, je



II
Mais, juste à ce moment, le jeune Nabuco pressa par distraction le ressort de son chapeau-claque et...



je acheter pour \$95 de cadeaux avec seulement \$15 et pas de crédit.

LE HIC

Presque chaque mari que vous rencontrez connaît le bon moyen de mener sa femme à sa guise. La seule difficulté est que celle-ci ne veut pas le laisser faire.

AMÉNITÉ

— Un tel ? mais je ne le connais pas...

— Tiens ! c'est la première fois que je vous entends dire du bien de quelqu'un.

Il n'y a encore qu'une chose pour paraître jeune, c'est de l'être.

G.-M. VALTOUR.



III
...voilà comment il se fait que Mlle Hautegomme ne deviendra pas Mme Nabuco.

Yves rougissait, perdant contenance. « Mais, continua Dieu, il ne me plaît pas de te renvoyer insatisfait. Va-t'en, les yeux bandés, par les galeries où sont les statues de mes saints : d'avance je t'alloue, pour patron, celui d'entre eux sur qui tu poseras la main. »

Notre Breton obéit, noua sur ses yeux un épais bandeau et s'en va, pas à pas, les bras, en avant, tâchant à deviner quelle statue il doit toucher.

Il marcha ainsi longtemps.

Enfin il s'arrête, hésitant : « Front déprimé, crâne chauve, dit-il, lèvres moqueuses, voici certainement un procureur, à moins que ce ne soit un juge, peut-être même un président. Je le choisis. »

Un homérique éclat de rire secoua la foule des élus, accourus en curieux assister au choix d'Yves de Kermartin. Pressé de faire connaissance avec son patron, il arrache le bandeau, regarde et jette un cri d'effroi. C'était pis même qu'un président : c'était... messire Satanais !...

Comment, direz-vous, pouvait se trouver là Sa diabolique Seigneurie ? Voici pourquoi, au ciel, comme sur la terre, le grand saint Michel est représenté dans ses statues terrassant le diable et lui rognant les griffes de son glaive d'or.

— Mon pauvre maître, dit Dieu, le hasard est mauvais drôle et te joue un mauvais tour. Je ne donnerais pas un pareil patron aux avocats, aux avocats de Bretagne surtout. Mais dès aujourd'hui je t'enrôle parmi mes saints et tu protégeras toi-même tes anciens collègues, dont tu as si bien plaidé la cause.

Or, ce fut à cet instant même que notre gentilhomme mourut en la ville de Tréguier, le dix-neuvième jour du mois de mai treize cent trois.

OMNIBUS.

TOUJOURS AIMABLE

Minette. — Je suis bien heureuse de savoir qu'il a demandé ta main.

Cécile. — Pourquoi ?

Minette. — Parce que, après sa dernière entrevue avec moi, il ne parlait rien moins que de se suicider.

UN PATIENT PHILOSOPHE

Après avoir pansé un blessé, le médecin fut surpris de la résistance que rencontrait une épingle du bandage. Le lendemain, en défaisant ce bandage, il vit que l'épingle était entrée dans la chair assez profondément.

— Mais, dit-il au patient, n'avez-vous pas senti que je vous faisais mal ?

— Eh oui, mais j'ai pensé que vous deviez connaître votre métier et je n'ai rien dit.

CHOSSES INCOMPATIBLES

— Il a beau avoir été brave à la guerre, ce n'est pas une raison pour se montrer si hautain et si cassant...

— Mais, cher monsieur, comment voulez-vous qu'un héros militaire soit... civil.

PROPORTION GARDÉE

Un reporter a été mis en arrestation pour avoir offert son bras à Mlle Plutocrate ; mais que serait-ce donc s'il lui avait offert sa main ?

PHILOSOPHIE COURANTE

Quand une femme admet qu'elle a tort, son mari s'alarme et croit qu'elle pressent sa mort.

UN PROBLÈME

Monsieur. — Es-tu forte en calcul ?

Madame. — J'ai eu le prix au couvent.

Monsieur. — Eh bien, comment pourrai-

LE HIC

LE POINT D'ATTRACTION



--Rappelez vos chiens, que diable !... Qu'est-ce qu'ils ont à vouloir grimper après moi ?

COURRIER FEMININ

Le percement des oreilles, cette opération de petite chirurgie, un peu barbare, mais impossible à supprimer, comme tout ce qui est ordonné par les codes de la coquetterie, doit du moins, pour être inoffensive, être pratiquée avec antisepsie.

Les oreilles des petites filles ne doivent pas être percées avant l'âge de trois ans, car jusque là le lobule trop délicat risquerait de se déchirer sous le poids de ses boucles. L'âge de prédilection est la cinquième année.

L'existence antérieure d'eczéma, de gourme, d'affection scrofuleuse, etc, est une contre-indication absolue à cette petite opération : les lobules trop courts ou friables ne doivent pas être perforés.

Le percement doit être fait sur le lobule de l'oreille un peu en haut et en dedans, en un point qui est très peu en dehors de l'attache du lobule ; le trajet doit être horizontal et un peu oblique en arrière et en dehors, de façon à ce que les boucles soient bien visibles en avant et produisent plus d'effet. On se sert pour cette opération d'un petit trocart très mince et d'un bouchon de liège. Les instruments doivent être préalablement stérilisés, le lobule de l'oreille lavé soigneusement au savon, à l'éther et au sublimé. Si l'enfant est très pusillanime, on pourra insensibiliser la région au chlorure d'éthyle.

Le bouchon de liège est maintenu appliqué derrière l'oreille de l'enfant au moyen de la main gauche ; avec la main droite l'opérateur enfonce le trocart enduit de vaseline stérilisée, qui perce l'oreille et pénètre dans le bouchon. On retire ensuite avec précaution le bouchon, puis le trocart, et on fait aussitôt passer dans le trou qu'il laisse un fil d'argent vaseliné et stérilisé, dont les deux chefs sont noués par torsion. Panser avec de la vaseline boriquée.

Pendant les deux jours suivants, on mobilise les fils d'argent, trois fois par jour ; après ce temps, on remplace les fils par les boucles vaselinées qu'on mobilise de temps en temps pendant les premiers jours.

Quand l'opération n'est pas bien faite, des accidents peuvent se produire et, dans quelques cas, on a vu le lobule se fendre complètement ou bien la cicatrice donner lieu à une chéloïde disgracieuse.

Les Américains ont, dans la vie pratique, des idées de véritable vaudeville. C'est ainsi que l'Etat de Dakota vient de voter une mesure, risible à première apparence, mais pas ridicule du tout, dans l'intérêt d'une race neuve et qui veut vivre. C'est bien simple. Tout jeune homme et toute jeune fille désireux de convoler en justes noces seront désormais, en Dakota, astreints à passer devant un conseil de révision qui décidera si les fiancés sont bons pour le service conjugal. Ce n'est qu'après auscultation, examen médical et certificat de bonne santé délivré, que les amoureux auront le droit de passer à la mairie. Les alcooliques, tuberculeux, chlorotiques, hystériques et autres sujets d'hôpital seront rigoureusement mis à la porto du paradis de l'Hyménée, pour cette raison que les dégénérés et les morbides ne produisant que des morbides et des dégénérés, il est inutile d'encombrer le sol de l'Union de spécimens humains d'une qualité inférieure.

Bien américain n'est-ce pas ?

D'après le professeur Rosenbach, de Berlin, le "nez rouge" reconnaît souvent pour cause le port de la voilette, du moins chez les dames. M. Rosenbach a constaté cette relation principalement chez les dames qui s'adonnent au sport vélocipédique. La voilette produit cette désastreuse rougeur nasale, en comprimant la peau du nez.

Aussi Rosenbach recommande-t-il, en manière de traitement, de substituer à la voilette ordinaire, une demi-voilette qui ne recouvre que la partie supérieure du visage et qui ne soient pas non plus tendue. D'autre part, les dames qui veulent se soustraire au désagrément d'un nez rouge devront éviter de passer d'une atmosphère froide dans un local surchauffé. Enfin les personnes déjà alligées d'un nez rouge devront s'enduire cette proéminence avec de la lanoline, ou pour le moins la poudrer. XXX.

COMME AU VILLAGE

Un bon campagnard s'adressant à un homme de police :

--Connaissez-vous M. Dupont ?... Il reste au No 4, mais je ne me souviens plus de la rue, il doit bien être connu à Montreal, c'est un postillon...

IL FAUT TOUT CONSIDÉRER

--Toby dit que son paletot a été fait sur mesure. Quelle blague !

--Toby ne ment peut-être pas. Ce paletot a pu être fait sur mesure... pour un autre.

LE DERNIER PIED-A-TERRE

--Chassé d'une réserve à l'autre, comme ils le sont, que vont devenir ces pauvres Indiens ! ...

--Bah ! il leur restera toujours la réserve... mentale.

SON EMBARRAS

Elle.--Veux-tu bien me dire ce que tu as à contempler depuis dix minutes ?

Lui.--Je me demande si cet objet qu'il y a sur la table est mon panier à papiers renversé ou si c'est ton nouveau chapeau sur le côté !

AFFAIRE FAITE...

--Alors, docteur, il est perdu ?...

--Oui !... oui ! Si vous voulez bien me régler ma consultation, je crois que je n'aurai plus besoin de revenir...

POUR POUSSER LA VENTE

Le marchand en gros.--Avez-vous eu du mal à vous défaire des revolvers à bon marché que je vous ai vendus le printemps dernier !

Le marchand en détail.--Aussitôt de retour chez nous j'ai payé deux tramps pour pénétrer la nuit dans cinq ou six maisons et pas plus de huit jours après j'avais vendu le dernier.

NOTRE SAMEDI-NOEL

Vieux et jeunes, riches et pauvres, gens sérieux et personnes rieuses, pessimistes et optimistes, tous s'accorderont à trouver charmant notre numéro de Noël.

DEVINETTE



-- Ne me faites pas de déclaration sans vous assurer que maman n'est pas dans les environs. Ne la voyez-vous pas ?

QUI CASSE PAYE



I
—Ah ! ce coquin de mari qui court les musées indécents...



II
Et déjà en train de conter fleurette à me de ces misérables...

Comment je devins Chevalier

Nous nous rencontrâmes au café place du Palais.

L'ami Paul fit les présentations :

—Monsieur Maxime, ancien propriétaire... je m'inclinai modestement.

—Monsieur d'Harkachon, inspecteur général...

Ce Monsieur, qui inspectait généralement, je ne savais quoi, encore, était un homme de trente-huit à quarante ans, à la figure sèche et anguleuse, aux yeux bridés, à la moustache noire, trop noire, déjà fortement déplumé : une tête de viveur, mal conservé. Charmant causeur du reste.

Nous parlâmes de Paris ; mes souvenirs dataient déjà de trois ans. Telle théâtruse que j'avais connue à ses débuts, était en passe de devenir étoile ; telle autre qui, de mon temps, battait son plein, commençait à décliner.

Nous avions autrefois, Monsieur d'Harkachon et moi, sans nous rencontrer, cependant, fréquenté quelque peu le même monde, celui des petits journaux et des théâtricules.

J'interrogeai :

—Qu'est devenu ce brave Durocq ?

—Durocq le *noirrisson des muses*, il a pris la direction d'un boui-boui, mi-partie lyrique, mi-partie... autre chose.

—A-t-il réussi ?

—Il a failli...

—Réussir ?

—Non, failli tout court,

—Et Dasson ?

—Attendez donc, Dasson... Dasson... ? Ah ! oui, le petit blond à l'ondoyante chevelure, que ces dames appelaient : *à poils longs*, il s'est lancé dans la haute littérature, il a fondé une revue, une revue mensuelle.

—Qui a prospéré ?

—Hum ? elle a paru pendant... quinze jours.

—Et Alice Berg ? j'ai appris par les journaux qu'elle a fini par percer.

—Dame ! elle était assez mûre.

—Et la petite Clara Tichon que j'ai connue aux *Insuités pornographiques*, toujours aimable ?

—Comme chausson.

Et patati et patata... Ah ! ce Paris, comme on aime à se le rappeler, comme on est heureux d'en pouvoir parler.

Puis la conversation prit un tour plus sérieux.

M. d'Harkachon, cousin d'un ministre, était chargé de présenter un rapport, sur la possibilité d'irriguer les Hauts Plateaux algériens, au moyen de l'eau de mer distillée.

Nous parlâmes agriculture.

Je m'aperçus bien vite, moi qui n'y connais pas grand'chose, que mon Monsieur n'y connaissait rien du tout.

J'avais, quelques jours auparavant, étant de passage dans un village de la région de Sétif, assisté, faute d'autres distractions, à une conférence faite dans l'unique café de l'endroit par un "ingénieur agronome !" excusez du peu.

Quelques mots, quelques phrases, m'étaient restés dans la mémoire et je saisis avec empressement l'occasion de les placer et de faire montre de mon érudition. Je me sentais d'autant plus fort, que je ne craignais aucune contradiction.

Quelques verres de chartreuse, aidant, je lâchai la bride à mon éloquence. Je parlai avec un sérieux imperturbable, des terres fortes et du rendement des céréales en général, et des orges en particulier, j'émis une opinion raisonnée sur les labours du printemps, faisant des réserves, au sujet des gelées tardives.



III
—Tiens pour toi, monstre ! et pour vous, triple effrontée...



IV
—Comment ! vingt piastres pour le dommage ?

Je fis une longue dissertation sur la charrue fixe, la vantant, sans la vanter et conseillant, sans le conseiller, l'emploi des bêtes françaises.

Monsieur d'Harkachon en baillait tout bleu, je crois même Dieux immortels ! qu'à un moment donné, il prit des notes.

Il m'interrompait de temps en temps, d'un : "très curieux" ou d'un "bizarre" accentués d'un hochement de tête approbatif.

Paul, nous voyant si bien lancés et craignant, peut-être, de ne pouvoir résister à son envie de rire, nous quitta prétextant une petite course à faire.

Mon sac étant enfin vidé, je m'arrêtai... Il était onze heures, Paul ne revenant pas, nous allâmes terminer notre soirée au café chantant.

Pour être fonctionnaire, voire même, haut fonctionnaire, on n'en est pas moins homme. D'Harkachon, qui devait partir le lendemain matin par le train d'Alger, offrit une choucroute à l'une des pensionnaires de l'établissement, et nous nous quittâmes après avoir échangé nos cartes.

Je serai dans huit jours à Paris, me dit, avec la dernière poignée de main, mon nouvel ami, vous recevrez bientôt de mes nouvelles.

Rentré chez moi, je regardai la carte :

HECTOR D'HARKACHON

Inspecteur général

des régions incultivables en Algérie

119, rue Drouot

Paris.

Un mois plus tard, je recevais, avec un mot charmant de l'Inspecteur un brevet du ministre de l'Agriculture. Et voilà comment, moi qui distinguais difficilement un navet d'un cocotier, et pas du tout un grain d'orge d'un grain de blé, j'arbore à ma boutonnière, le vert ruban du "Mérite Agricole."

G. RÉMY.

PARDONNÉ

—Comment ! Je ne vous ai jamais vu et vous m'embrassez comme cela en pleine rue...

—Je vous demande pardon, mais j'avais parié avec un ami que j'embrasserais la plus jolie femme qui passerait.

Elle sourit et lui dit sur un ton singulièrement adouci :

—Je vous pardonne, mais ne recommencez plus.

LA PREUVE

La meilleure preuve que le mot impossible n'est pas français, c'est que les éditeurs-proprétaires du SAMEDI vont offrir pour 5 cts un numéro de Noël qui en vaudra 50.

KODAKINERIE

Jochim (photographiant sa future belle-mère pour se concilier ses bonnes grâces). —Ma chère madame, prenez, je vous prie, une expression aimable... dix secondes seulement... là, vous pouvez maintenant reprendre votre expression habituelle !...

HISTOIRE VÉRIDIQUE

—Depuis le matin, rien, absolument rien... Tout à coup mon chien Soliman tombe en arrêt, je vois quelque chose qui remue, je tire au jugé... et quand la fumée de mes deux coups est enfin dissipée, qu'est-ce que je vois ? Un superbe lièvre qui me rapporte Soliman que j'avais abattu.

QUI CASSE PAYE (Suite et fin)

CES CŒURS TENDRES.



—Oui, ma chère, il vient de se tuer pour moi, en se brûlant la cervelle dans son bain.
—L'eau était donc bien chaude ?

LES CHARLATANS

Rien n'est plus commun ni plus varié au monde que les charlatans, sinon leurs dupes.

Je veux à peine parler des charlatans réputés l'être, charlatans de profession, faux docteurs, empiriques, marchands de panacées, inventeurs de trucs, attrape-nigauds, qui exploitent publiquement au grand soleil, avec ou sans accompagnement de pataqués, de lazzis et de coups de grosse caisse, l'ignorance crédule de l'humanité souffrante. Ceux-là ne trompent guère que les gens qui éprouvent le besoin d'être trompés ou qui sont faits pour l'être.

Mais il est d'autres genres de charlatans plus raffinés, qui n'exploitent pas seulement les naïfs, mais bon nombre d'honnêtes gens dont l'intelligence et la méfiance même ne les soustraient pas toujours à la duperie.

J'appelle charlatan tout individu qui a le talent de mentir en couvrant le mensonge des dehors d'une apparente vérité, ou, comme on dit vulgairement, de dorer une mauvaise pilule et de faire passer des vessies pour des lanternes, dans le but caché d'atteindre, aux dépens d'autrui, à ses fins intéressées.

Les charlatans en l'art de guérir sont nombreux, plus nombreux qu'on ne pense généralement, car il n'y a pas que des ignorants, soi-disant savants, qui pratiquent ce genre de charlatanisme, il est aussi de véritables savants qui, au mépris de leur science dont ils doutent, exploitent les malades qu'ils ne sauraient guérir, en leur donnant, il est vrai, momentanément, une trompeuse espérance. Mais le négoce, la finance, la littérature, le patriotisme, la philanthropie, la religion même, et la politique surtout ont aussi leurs charlatans.

J'appelle charlatans, ces industriels et trafiquants qui, par des réclames mensongères, des titres ronflants, de la dorure et du faux brillant, réussissent à faire accepter un produit médiocre ou mauvais et sophistiqué, pour le double de sa valeur, quand elle en a une !

Charlatans, ces haïles pseudo-avocats, agents d'affaires ou de probité interlopes, qui persuadent aux ignorants, aux naïfs, aux bonnes gens crédules, désireux de gains faciles ou d'héritages imaginaires, que moyennant certains sacrifices immédiatement consentis par ces derniers, ils mèneront à bonne fin quelque cause perdue ou quelque entreprise dont ils font miroiter à leurs yeux éblouis, des résultats séduisants.

Charlatans, ces financiers sans finances, intelligents et peu conscien-

cieux, qui, avant tout veulent bien dîner, se sont proposé de résoudre ce problème difficile en apparence : étant donné que leur bourse ne contient que du vent, y faire entrer adroitement, comme le prestidigitateur fait passer une muscade, la monnaie dont sont gonflées d'autres bourses que le travail et l'épargne ont remplies, et faire ce tour de passe-passe, sans commettre (ce qui serait bête ou dangereux) quelque action qui puisse leur causer de fâcheux démêlés avec la Justice.

Charlatans et escrocs, ces brasseurs d'affaires véreuses, émetteurs d'actions du Mississippi, pipeurs de naïfs obligatoires : ces *prêteurs de grands noms* pour abriter de *grandes turpitudes* et recouvrir de *petites malproprietés* : ces tripoteurs effrontés et honorés pourtant, vendant les signes d'un honneur auquel ils ne croient pas et dont ils font douter les honnêtes gens désillusés omés.

Charlatans, ces ambitieux bruyants et encombrants, qui vont, criant par-dessus les toits, les grands mots de patrie, honneur et gloire, et *meurent* : pla toniquement, tous les jours, pour leur pays, ce qui est moins dangereux que de marcher à l'ennemi sans bruit et sans vantardises, comme font les braves et les vrais patriotes se rendant à l'heure solennelle, là où les appelle le devoir.

Je qualifie aussi de charlatans ces personnes charitables, qui laissent volontiers publier les dons qu'elles font, par pure ostentation ou pour la satisfaction d'une haine de parti, voire même d'une mesquine ambition : et ces philanthropes vaniteux qu'on remarque dans les sinistres, parlant haut, s'agitant, ordonnant, en évitant avec soin le danger, et qui seraient mortifiés si le lendemain, un reporter commettait l'injuste oubli de leur nom dans les colonnes de son journal.

Charlatans, les petits exploiters et les pharisiens éhontés de l'espèce de ceux que le Christ a chassés du Temple, avec une indignation qu'il n'a marquée en aucune autre circonstance de sa vie terrestre : charlatans et hypocrites, les faux dévots, de nos jours assez rares, parce que la dévotion est vigilante, et que l'impie piété affichée réussit mal à ceux qui veulent arriver à leurs fins : mais charlatans, dis-je, les gens qui se frappent la poitrine en disant : "Seigneur, Seigneur !" et ne font leurs simagrées que pour appeler sur eux l'attention des hommes et non celle de Dieu.

Charlatans, ces conférenciers, discoureurs, réformateurs de la société, orateurs de tréteaux, amis soi-disant des travailleurs, ennemis réels des patrons et du capital, agitateurs, pêcheurs en eau trouble : ces meneurs secrètement intéressés, ces trompeurs que l'on écoute qu'on applaudit et que l'on suit jusqu'au jour où on les maudit, quand vient le désenchantement et paraît la "peau du loup."

Petits charlatans, ces intrigants de bas étage qui, par leur bruit, leurs mensonges, leurs bassesses, leurs indécrottes, sont arrivés à l'honneur judis inespéré, d'administrer leurs concitoyens et qui n'ont d'autre mobile que de conserver les hautes fonctions dont ils se croient peut-être dignes et dans lesquelles ils se drapent avec une insuflance n'ayant d'égal que leur ignorance : ces roitelets de la démocratie qui distribuent à leurs amis des largesses que paient leurs adversaires, prodigent à leurs électeurs les sourires, les coups de chapeau et les poignées de mains, captant, par ces moyens, des sympathies injustifiables et une popularité éphémère.

J'appelle enfin charlatans, ces déclassés, ces ratés, ces blasés, ces affamés, ces folliculaires sans conviction et sans principes, ces écrivains sans conscience, ces faiseurs de livres dont le but est purement vénal, ces empoisonneurs du peuple, ces défenseurs des prolétaires qui en échange de leurs conseils pernicieux, de leurs flagorneries et de leurs formules de chimériques revendications : leur apportent, chaque jour, un sou bien gagné, pour procurer immédiatement à ces *oisifs*, la bonne chère qu'ils promettent vainement à leurs trop naïfs protégés !

CHARLES BARRET.

SA MANIE

Philidor se croit toujours malade. C'est presque l'insulter que de soutenir qu'il est dans la meilleure des santés. L'autre jour un de ses amis disait :

Philidor vient de se découvrir une maladie nouvelle.

—J'en suis enchanté pour lui, fit remarquer quelqu'un. Cela va le mettre de bonne humeur pendant au moins un mois.

C'EST EVIDENT

Le père.—Jeune homme, je voudrais savoir si vous êtes sérieux !

L'amoureux.—Sérieux ? Mais croyez-vous que je courrais trois fois par semaine le risque d'être jété à la porte si je ne l'étais pas !

UN ATTRAIT DE PLUS

Dans le grand SAMEDI-NOEL de cette année commencera la publication d'un feuilleton exceptionnellement émouvant et d'une nouveauté absolue.



I

“Maintenant, ma chère, je vais te faire asseoir ici et t'envelopper chaudement. Dans quelques instants tu seras remise...”



II

...Je vais t'apporter un verre de rhum bien chaud. Le temps d'aller et de revenir...”

BOUTEILLES A LA MER

Avec M. Guirémon, le jeune industriel bien connu, aucune idée ne reste improductive. C'est à lui, on le sait, qu'on doit cette fameuse entreprise de la *Conservation des Chapeaux de Paille pendant l'Hiver*. Si cette affaire, si intéressante, n'a pas encore donné de résultats bien tangibles, c'est que l'éducation du public est à faire et que toutes les personnes qui donnent leurs fourrures à conserver l'été, n'ont pas encore pris l'habitude d'envoyer leurs chapeaux de paille à garder, pendant la mauvaise saison.

M. Guirémon se trouvait l'autre jour au Châtelet, à l'amusant et somptueux *Robinson Crusoé*. Très ému par l'infortune du naufragé, il remarqua avec plaisir qu'une bouteille mise à la mer par le malheureux Anglais arrivait au bout de dix années à l'École des Cadets de Portsmouth, où se trouvait précisément le fils de Robinson.

M. Guirémon se dit alors, avec juste raison : Comment n'a-t-on pas encore utilisé les bonnes dispositions de la Providence, qui favorise si bien la correspondance par bouteilles entre les naufragés et leurs familles !

M. Guirémon va donc créer au Havre, à Londres et à New-York, la *Grande Compagnie des Bouteilles à la mer*.

Cette Société, qui disposera d'un capital très élevé, armera un certain nombre de steamers chargés d'aller ramasser les bouteilles à la surface des deux Océans, et de les envoyer, par les moyens les plus rapides, aux familles des Robinsons.

Les familles peuvent écrire à leurs parents disparus. La Société ne se charge pas, bien entendu, dans ce dernier service, de remettre les bouteilles en mains propres à leurs destinataires. Aussi ne reçoit-elle pas d'objets recommandés.

Elle ne se charge pas non plus de recouvrements, quittances d'abonnements, etc.

Pour bien faire comprendre le fonctionnement de la nouvelle entreprise, adoptons, si vous le voulez bien, un exemple :

UN HOMME MAL...SÉANT — (Suite)



III

“C'est pas pour me vanter, mais je n'en puis plus !...”

Monsieur N..., vieux loup de mer, a disparu dans un naufrage.

Madame N..., qui tient à correspondre avec son mari, écrit sur un morceau de papier une lettre de ce genre :

“ Mon cher mari,

“ Où es-tu ? Que deviens-tu ? Nous attendons avec angoisse de tes nouvelles. Dis-nous si tu es en bonne santé, et où tu te trouves exactement.

“ Dis-nous également où tu as caché la clef de la petite cave à liqueurs, que nous n'avons pu réussir à ouvrir depuis ton départ.”

La lettre terminée, Mme N... l'introduira dans un flacon de parfumerie quelconque et l'adressera, sous un timbre d'affranchissement spécial, au directeur des bureaux du Havre. L'adresse sera collée en dedans de la bouteille de façon à ce qu'elle soit lisible à travers le verre. Elle mentionnera les noms, prénoms et surnoms du naufragé et l'indication des parages où il a dû disparaître : les environs de la Terre de Feu par exemple.

Le steam-yacht *la Ville de Bois-Colombes*, qui passe à la Terre de Feu dans sa tournée, ira jeter la bouteille. Un délai maximum de trois mois s'écoule entre l'envoi de la bouteille au Havre et le dépôt de la bouteille dans la mer. La Providence se charge du reste. Si elle y met du sien (et il n'est pas mauvais de faire quelques petites démarches auprès d'elle sous forme de prières), la réponse du capitaine pourra parvenir à Mme F... au bout de six autres mois. Et la pauvre femme lira avec émotion des nouvelles de son mari.

Ma chère Mélanie,

Me voici complètement seul, dans une île déserte, dont je ne sais pas même le nom. En a-t-elle seulement un ? J'ai perdu dans mon naufrage mon sextant et ma boussole. Je ne puis donc te dire exactement où je suis. J'en suis réduit à attendre le passage des navires. Je serai peut-être rapatrié dans quinze jours, peut-être dans soixante ans. Envoie-moi donc quelques bouteilles avec divers objets qui me font défaut :

1° Un fer à friser les moustaches ; 2° Un petit appareil téléphonique pour installer entre ma cabane et mon observatoire de barre ; 3° Un peu de coton rose pour mettre dans les oreilles. Je t'embrasse.

EUGÈNE.

J'ai reçu par le dernier courrier une lettre de mariage de Gaston. Envoie-lui directement mes félicitations, car il me reste très peu de bouteilles.

TRISTAN-BERNARD.

THÉÂTRE D'AMATEUR

—Le rideau va bientôt se lever, M. Bidou, êtes-vous bien certain de savoir tout votre rôle ?

—Tout, excepté l'endroit où je dois vous embrasser. Je pense qu'il serait bon de répéter encore ce passage.

DITES-LE AUX AUTRES

N'oubliez pas de parler à vos parents, à vos amis et à vos voisins du numéro de Noël que prépare le SAMEDI.

LE ROMAN-RÉCLAME

La tante.—Est-ce que ce roman que tu lisais dans le journal a un beau dénouement ?

La nièce.—Oui, tante. L'héroïne s'est trouvée guérie de sa névrose et, de plus, le récit nous donne le nom de la médecine et son prix.

PHILOSOPHIE COURANTE

Tout bébé, dans un temps—et vous-même—a été jugé la chose la plus gentille personne du monde. Mais vous ne l'êtes plus, admettez-le, à moins que votre femme prétende le contraire.

LA CRÈCHE-ASILE

*Oh ! les gentils bébés des crèches !
Groupe charmant et quercelleur !
Tout le rose direct des pêcheurs
A neige sur leur joue en fleur.*

*Ils ont quinze jours, trois semaines ;
L'air à peine leur apparaît,
Pauvres mignonnes fleurs humaines
Que le moindré vent briséait !*

*Ils sont là tout joufflus, si drôles,
Avec leurs grands yeux pleins de ciel,
Que l'on croit voir à leurs épaules
L'aile joyeuse d'Arcté.*

*Hiver, été, dans la mansarde,
C'est toujours la même saison,
La mère travaille ; on les garde ;
Ils seraient sous à la maison !*

*Deux carrement d'âmes blanches !
Innocence cécrose en chansons !
On dirait, dans la paille des branches,
Une quercelle de pinsons.*

*Les grands ont deux ans, trois ans, Diadé !
Mais eux-là, c'est presque des rieurs,
Capables de dire une fable
Comme on ne la dirait pas mieux !*

*Les nouveaux-nés, cher petit monde,
Dorment avec un nimbe au front,
La tête adorablement ronde
Dans la fraîcheur du bonnet rond.*

*Devant être ce que nous sommes,
Ils sont tout fiers d'être les grands ;
Et voilà déjà des bouts d'hommes
Avec des airs de conquérants !*

*L'ébéreton fin qui les protège,
Les cousins clairs et dentelés
Se creusent en raques de neige
Derrière les cots potelés.*

*Cela gambade, caracole,
Pleure en tombant, retombe exprès,
Improvisé des ponts d'Arcole
En franchissant des tabourets.*

*Le rideau léger se soulève
Autour du berceau frémissant,
Comme si les ayes du rêve
Le bûssaient d'un souffle en passant.*

*Vacarme, bataille, équipées !
Chacun s'exerce à sa façon,
Quand ils ont tué les poupées,
Le patinet est rouge de son.*

*La main dodue, à moitié close,
Plus frêle qu'un rain liseron,
Effleure d'un tremblement rose
Le ventre blanc du biberon.*

*Mais c'est le tour de la clémence,
Tout s'épanouit en gaieté ;
Le gazouillement recommence,
Les berceaux dorment à côté.*

*L'un sourit en mordant son pouce,
L'autre s'attelle à son tambour ;
C'est de l'humanité qui pousse
Dans du soleil et de l'amour !*

CLOVIS HUGUES.

CES MARSEILLAIS

Il pleut toujours à Marseille, quand il y a grandes fêtes. Aux dernières, ça n'a pas manqué, mais, afin d'expliquer une telle guigne, nul Parisien n'aurait trouvé l'explication que donnait un brave Marseillais auquel on reprochait de manquer un peu, beaucoup trop même, de ce roi des fêtes qui s'appelle le soleil. — " Eh ! répondit-il, le soleil y était bien ; mais les nuages se sont mis devant, car ils voulaient voir, eux aussi. "

RÉPÉTITION FACILE

Le gros monsieur.—Tu vois bien cet homme qui est de l'autre côté ? Eh bien, va lui dire de ma part qu'il n'est qu'une andouille ! .. Pour ne pas te tromper, répète-moi ce que je viens de te dire.

La gamine (à tue-tête).—Vous n'êtes qu'une andouille ! (Emoi, rassemblement, arrivée de la police et tête du gros monsieur.)

LES MEILLEURS ARTISTES

Les meilleurs artistes sont mis à contribution pour la confection de notre grand SAMEDI-NOEL. Ils sont tous à l'œuvre depuis des semaines.

LEUR FAIBLE

Elle (très montée).—Je déteste un homme jaloux !

Lui.—Mais quelqu'un qui ne serait pas jaloux à cause de vous serait indigne de vivre...

Et elle se calma de suite. Une heure après, ils étaient fiancés.

UN HOMME MAL... SÉANT -- (Suite et fin)

UN HOMME MAL... SÉANT (Suite)



IV

... Et je crois vraiment que je vais mourir... "

LES CRUAUTÉS DE LA VIE

Etre invité à dîner chez une riche Américaine, trouver ses salons remplis de gens que vous n'avez jamais vus et qui ne parlent qu'anglais. Attendre, les yeux fixés sur la porte, l'arrivée de l'ami qui vous a présenté et qui vous donnerait une contenance. Mais il ne vient pas, il s'est excusé par dépêche.

Prendre le thé chez un gros personnage dont on désire gagner la bienveillance.

Rire aux éclats de ce qu'il dit, et, interrogé par votre voisine qui vous demande ce que cela signifie -- être obligé d'avouer que vous n'avez pas compris non plus.

S'appeler Durantin, se décider à concourir pour 500 francs à une œuvre de charité afin de s'assurer des voix pour le Conseil municipal, et lire le lendemain, dans la liste publiée par les journaux : " Bernardin : 500 francs. "

S'écrier par excès de politesse : " Restez donc, je connais Pescalier ! " et dégringoler vingt et une marches.

Etre présenté à une actrice et lui faire, sans le savoir, l'éloge de sa rivale.

Perdre cent louis à l'écarté et, quand vous quittez le tapis, être consolé par un homme aimable qui vous démontre que, en jouant telle et telle carte à la place de telle et telle autre, vous aviez gagné en main.

AURÉLIEN SCHOLL.



V

" Jérusalem ! Voulez-vous bien déguerpir ? Qu'est-ce qui vous prend de venir vous affaler sur ma femme qui est malade ?... "



VI

... Une autre fois vous regarderez avant de vous asseoir ou bien vous sauterez par-dessus bord... "

OU IL Y A DE LA GÈNE...



— Dites donc, la petite mère, ça serait-y un effet de votre complaisance de tenir mon cheval, pendant que je cours après mon chapeau... ou, si vous préférez, de courir après mon chapeau, tandis que je retiens mon cheval ?...

Les Envies chez les Enfants

Les envies sont ces marques, ces stigmates que quelques personnes apportent sur le corps en naissant.

Il en est de rouges, ce sont les taches de vin, il en est de noires comme du charbon, il en est de café au lait, de chocolat. Parfois, elles sont couvertes de poils ou non, elles sont saillantes, bourgeonnantes, et si c'est au visage qu'elles siègent elles lui donnent un aspect tout à fait hideux. Quelques-unes de nos lectrices ont peut-être eu l'occasion de voir un jeune homme qu'on exhibait dans les baraques de province sous le nom de "l'homme à la tête de veau"... Il était appelé ainsi parce que ses lèvres violettes étaient devenues véritablement monstrueuses.

Ce n'était autre chose qu'une envie bourgeonnante.

Les envies siègent le plus souvent à la figure, mais quelquefois elles envahissent presque toute la surface du corps.

Les grains de beauté, qui sont tenus en si haute considération, et ajoutent un charme de plus à la physiologie d'une femme, ne sont au fond autre chose qu'une ébauche d'envie.

Le Dr Variot fait remarquer que fréquemment, au voisinage des yeux particulièrement, on remarque des plaques brunes, grandes comme un pain à cacheter simulant des mouches: ces plaques se présentent aussi comme des taches brunes plus étendues, sur lesquelles poussent des poils. Plus rarement on observe des enfants qui sont tout à fait *pie*: leur peau est moitié noire moitié blanche. Le Dr Variot a fait figurer dans des revues spéciales deux enfants: l'un qui avait toute la peau du tronc, bruno comme celle d'un nègre, l'autre qui avait tout le bras et l'avant-bras couleur chocolat. La mère de cet enfant prétend qu'il avait un bras de singe, parce que à telle époque de sa vie elle avait donné la main à un singe dans une ménagerie!

Car voici un autre aspect de la question.

On croit communément que ces taches colorées, ressemblant de près ou de loin à des framboises, à des fraises, des groseilles, des mûres sont dues à des désirs violents et impérieux éprouvés par des femmes enceintes et non satisfaites... Ce qui est une erreur absolue.

Il faut se garder de remédier aux envies par des traitements qui ne feraient qu'aggraver les désordres naturels... Ces tâches ou plaques colorées doivent être respectées.

DR CHÉRAY.

UNE ACQUISITION PRÉCIEUSE

Célestin, que le père de Sophie avait mis à la porte avec accompagnement d'un terrible coup de pied, reparait deux jours après.

— Comment! vous voilà de nouveau ici! lui crie le père furieux.

— Oui, mais cette fois-ci, c'est pour vous demander de nous faire l'honneur de faire partie de notre club de foot-ball, l'an prochain.

LE BÉBÉ DE LA MAISON

M. et Mme Gatién parlent de leur fille.

— Elle va avoir 27 ans demain!

— Oui.

— Elle pèse au moins 150 livres...

— Au moins.

— J'ai pensé qu'il serait temps de cesser de l'appeler Bébé. Que dirais-tu de La Toune?

— La Toune... Il me semble que c'est un nom bien froid pour cette chère enfant.

LE PARFAIT GAFFEUR

— Quand je pense, madame, qu'il y a trente ans que je suis amoureux de vous...

RAISONNEMENT PERFIDE

Marguerite. — Maman, M. Philidor m'a dit hier soir que j'étais belle comme uné image.

La mère. — Il ne faut pas prêter l'oreille aux flatteurs.

Marguerite. — Comment puis-je savoir que les gens sont flatteurs, si je ne les écoute pas?

ATROCEMENT TROMPÉ

— Oui, monsieur, je vous refuse ma main et vous la refuserez toujours. Quoi! je mets toute ma confiance en vous... Des amis m'assurent que vous allez enlever ma femme... puis, je la retrouve à la maison !...

SOIXANTE PAGES

Cette année le SAMEDI-NOËL sera de 60 pages, et loin de craindre la comparaison avec les autres publications du pays et de l'étranger, il la sollicitera.

PERPLEXITÉ

John Muldoon. — Le français est difficile à apprendre. J'avais réussi à prononcer correctement — du moins on me l'assurait — le mot *hydrophobie*, et voici que mon médecin, lui, le prononce... fatal.

PAS ENCORE

Le père. — J'espère, monsieur, que vous ne faites pas un jeu de l'affection de ma fille.

Gatién, fils. — Non, monsieur, on n'en est pas encore rendus là,

LE PRINCIPAL



Le médecin. — Que doit-on faire pour aller au Paradis?

Toto. — Mourir.

Le médecin. — Très bien; mais avant cela?

Toto. — Avant cela? C'est tout naturel, il faut demander votre concours.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 DÉCEMBRE 1899 (1)

L'Aiguille Empoisonnée

SECONDE PARTIE

X

(Suite et fin)

Alors, du haut de mon observatoire élevé, je vis une fusée rouge tracer dans l'air son sillon lumineux, à une lieue environ du château. C'était le signal convenu avec le juge d'instruction, qui attendait le moment propice dans une auberge de Loc-ahr.

"Je refermai ma fenêtre et éteignis ma lampe.

"Cependant je voulus m'assurer que c'était bien le bandit qui venait de rentrer au château.

"Je sortis de ma chambre en suivant le mur à tâtons, afin d'aller écouter si j'entendais quelque bruit dans son appartement.

"Au moment où, arrivé au bout du corridor, je posais le pied sur l'escalier, le bruit d'une porte qu'on fermait se fit entendre au premier étage, et en même temps une marche lente et inégale retentit dans le silence de la nuit.

"J'avais heureusement pris la précaution de me déchausser et je pus regagner ma chambre sans faire de bruit.

"Je me glissai dans mon lit, je ramenai mes couvertures jusqu'à mon menton et feignis de dormir.

"Au bout d'une minute environ, le promeneur nocturne passa, sans s'arrêter, devant la porte de ma chambre. Il ouvrit doucement celle de sa complice.

"Quelque temps après, je l'entendis revenir de chez la morte.

"Il introduisit doucement une clef dans ma serrure, ouvrit ma porte, s'avança jusqu'à mon lit, et je sentis la lumière de sa lanterne sourde glisser sur mes paupières fermées.

"Il marcha quelques instants dans ma chambre et parut y faire une perquisition minutieuse.

"Puis j'entendis la porte se reformer, je jugeai qu'il venait de sortir de chez moi ; cependant, quelque attention que j'y prêtasse, il me fut impossible de percevoir le bruit de ses pas dans le corridor.

"Il régnait un silence profond, interrompu seulement par les rafales du vent.

"Je restai encore couché, de peur qu'il ne lui prit la fantaisie de revenir.

"Tout à coup je sentis une main se glisser sous mes couvertures, mon pied droit fut saisi comme dans un étau et au même instant je ressentis au talon une piqûre aiguë.

"Je jetai un grand cri et m'évanouis.

XI

"Cette défaillance causée par la surprise que j'avais éprouvé, et qu'expliquait l'irritation nerveuse qui s'était emparée de moi depuis deux heures, me sauva la vie.

"Car l'assassin, me voyant livide, inanimé, me crut mort et quitta la chambre.

"Lorsque je revins à moi, mon premier mouvement fut de courir à la porte, que je barricadai solidement.

"Puis je regardai la légère blessure que j'avais au talon. Quelques gouttes de sang s'en échappaient, mêlées à une liqueur brune que je reconnus pour l'innocent mélange de suie substitué par moi au terrible curare.

"J'armai alors ma paire de pistolets, que je glissai dans ma poche. J'étais bien décidé, si l'assassin revenait, à lui brûler la cervelle, dussé-je ravir à M. Donneau la gloire de prendre vivant ce redoutable bandit.

"Ma montre marquait onze heures. Il y avait déjà une heure que j'avais donné le signal. Le moment approchait où une lutte décisive allait s'engager entre l'assassin et celui dont il croyait avoir fait sa victime. Je frémissais d'impatience ; il me semblait que M. Donneau tardait bien à venir.

"J'ouvris ma fenêtre avec des précautions infinies et j'écoutai attentivement si, au milieu du fracas de l'ouragan, je n'entendrais pas le signal qui devait m'annoncer la présence du juge d'instruction et de ses acolytes.

"Enfin, au moment où le vent commençait à mugir avec moins de violence, je crus entendre un petit sifflement doux et prolongé que je pris d'abord pour le dernier soupir de la tempête.

"Mais ce coup de sifflet se répéta trois ou quatre fois encore avec plus d'intensité. Il venait du côté du jardin où se trouvait le vivier. Le doute n'était plus possible : c'étaient M. Donneau et ses hommes !

"Je tirai un des draps de mon lit et le tordis rapidement, de manière à en faire un câble solide.

"J'attachai ce câble imprévisé à la barre de fer de ma fenêtre et je me laissai glisser le long du mur, jusqu'à ce que je sentisse à portée de ma main l'une des longues branches du sapin.

"Je me cramponnai à cette branche et j'y attachai solidement, le plus près possible du tronc de l'arbre, l'autre extrémité du drap. J'avais établi de cette façon un pont suspendu entre le sapin et la fenêtre.

"Puis, je descendis le long de l'arbre et me dirigeai en toute hâte du côté du jardin.

"À moitié chemin je fus arrêté par un grognement formidable. C'était Jacquot, qui s'était couché sous un massif d'arbustes et qui, se levant à mon approche, venait me barrer la route.

"J'essayai de lui parler doucement pour le faire taire ; mais l'ours était de mauvaise humeur d'avoir été tiré de son sommeil ; et il répondait à mes flatteries en se dressant sur ses pieds de derrière et en s'avancant vers moi, pour mes serres dans redoutable étreinte.

"Lorsqu'il fut à demi-mètre de ma poitrine, je passai brusquement ma main sur l'épaisse toison de son front et je saisis l'anneau qui traversait son oreille.

"L'ours fit entendre un grognement de colère étouffé, retomba lourdement sur ses quatre pattes et se coucha à terre.

"Je sus, en ce moment, un gré infini à l'assassin pour la manière vraiment merveilleuse dont il avait dressé Jacquot.

"Il était devenu plus doux qu'un mouton. Je passai ma ceinture dans l'anneau de son oreille et je l'attachai solidement au pied d'un arbre.

"Jacquot poussa encore un petit grognement qui ressemblait à un soupir de résignation, et s'étendit tout de son long dans la neige.

"Je m'empressai alors de courir vers le mur du jardin. Quelques pierres s'étaient détachées de leurs alvéoles de ciment, et je pus me hisser jusqu'à la crête du mur.

"— Etes-vous là ? demandai-je doucement.

"— Oui, me répondit une voix que je reconnus pour celle du jeune juge d'instruction. Pouvez-vous entrer ?

"— Nous n'avons pas un instant à perdre, venez vite !"

"Au bout d'une minute, le juge d'instruction et les cinq gendarmes qui l'accompagnaient avaient franchi le mur et se trouvaient réunis près du vivier.

"C'est bien, dis-je, lorsque je les vis au complot. Suivez-moi sans faire de bruit et en vous courbant vers terre."

"Nous marchâmes alors en ligne droite vers l'angle de la maison qui était le plus rapproché de nous.

"De cette façon, il était impossible qu'on nous aperçût des fenêtres de la façade.

"Puis nous nous glissâmes le long des murailles, jusqu'à ce que nous fîmes au pied du grand sapin. Là nous fîmes halte et nous fîmes conseil à voix basse.

"Il fut convenu que je servirais d'éclaireur à la petite troupe, et je commençai le premier l'ascension, suivi du juge d'instruction et de ses braves gendarmes qui, en vue de cette périlleuse entreprise, avaient ôté leurs sabres, et n'avaient gardé que leurs pistolets.

"Nous montâmes très lentement et avec les plus grandes précautions.

"Au moment où j'arrivais à la hauteur du premier étage, en face de la fenêtre de l'assassin, cette fenêtre s'ouvrit brusquement.

"Il apparut en robe de chambre, la tête enveloppée d'un foulard, et s'accouda à son balcon en fumant tranquillement sa pipe.

"Son visage n'était pas à un mètre du mien. Je me dissimulai derrière le tronc de l'arbre, dont heureusement les branches étaient très touffues.

"L'orage avait cessé. Un silence solennel succédait au fracas du vent.

"Si, à ce moment, l'un de nous, vaincu par la fatigue, avait lâché la branche à laquelle il se tenait cramponné, c'en était fait de notre entreprise.

"La brise souleva un des rideaux de la fenêtre. J'aperçus, à la

(1) Commencé dans le numéro du 2 décembre 1899.

Incomparables contre les
affections nerveuses

Femmes Malades et Fai-
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles

leur d'une bougie qui brûlait sur la table, plusieurs instruments de dissection et une petite meule en pierre grise.

"Le docteur Wickson préparait quelques travaux anatomiques, et je devinai bien vite quels étaient les deux sujets choisis pour ses expériences.

"Lorsqu'il eut fini d'aspirer les dernières bouffées de tabac qui devait rendre à son esprit le calme nécessaire pour se livrer à ses importantes occupations, il secoua sur la barre du balcon les cendres de sa pipe et referma la croisée.

"Je recommençai mon ascension et j'arrivai cinq minutes après à mon pont aérien, dont j'examinai attentivement les attaches et que je franchis après m'être bien assuré qu'il était assez solide pour livrer passage à mes six compagnons.

"—Ouf ! me dit le juge d'instruction en sautant après moi dans la chambre, nous l'avons échappé belle.

"Les yeux du jeune magistrat étincelaient de plaisir. Il y avait dans toute cette affaire quelque chose d'extraordinaire et de chevaleresque qui paraissait beaucoup le séduire.

"Nos gendarmes se rangèrent en cercle autour de nous, et j'allumai leurs lanternes en leur recommandant bien de tourner la lumière du côté de leurs poitrines.

"Cet avis ne fut pas inutile, car nous entendîmes bientôt retentir dans le corridor le pas de l'assassin. Il ne prenait plus le soin d'étouffer le bruit que faisaient ses gros souliers sur les dalles.

"Je posai ma main sur le bras du juge d'instruction. Son cœur battait avec force, mais son visage exprimait toujours la même fermeté et le même courage.

"—Il tombe lui-même dans le piège, lui dis-je à voix basse ; nous n'aurons même pas besoin d'aller le relancer dans sa tanière.

"Mais l'illustre docteur passa devant la porte de ma chambre sans s'y enbrer, et se dirigea toujours boitant, vers celle de sa complice.

"Je débarrassai alors rapidement ma porte que j'avais eu soin de barricader, et nous avançâmes sans faire de bruit dans le corridor.

"Je plaçai mes hommes sur deux rangs. Ils tenaient ainsi toute la largeur du couloir ; M. Donneau et moi nous mîmes à leur tête.

"Tout à coup un cri strident, horrible, retentit dans la chambre de la morte ; un bruit de pas précipités se fit entendre, et nous vîmes l'assassin fuyant les yeux hagards, les bras étendus, et derrière lui, la poitrine déchirée et couverte de sang, une femme de haute stature que je n'eus pas de peine à reconnaître.

"—Halte !" cria M. Donneau d'une voix forte.

"Boulet-Rouge fit un soubresaut et s'arrêta court.

"Nous avions dérigé vers lui le rayon de nos lanternes, et il nous apparaissait en pleine lumière.

"Cependant il s'était vite remis de l'émotion que lui avait causée la résurrection d'Yvonne. Il se croisait les bras, et son œil n'exprimait pas la moindre frayeur.

"Il paraissait se demander s'il ne pourrait forcer cette muraille vivante, et nous échapper par la violence.

"Mais il réfléchit sans doute que la lutte ne serait pas égale. Il fit quelques pas vers nous, et se tournant de mon côté :

"—Allons ! dit-il avec ironie. C'est aujourd'hui le jour des résurrections. J'ai perdu la partie, monsieur de la Préfecture, et je dois payer !"

"Il me tendit avec une courtoisie affectée une de ses larges mains, de l'autre fit sauter sa perruque grise, et redressant sa haute taille, il nous regardait d'un œil calme et fier.

"C'était un homme de quarante-cinq ans environ, aux cheveux noirs et crépus, au visage dur, mais d'une grande beauté, aux formes athlétiques.

"On lui mit les menottes, sans qu'il opposât la moindre résistance.

"Cependant la mourante s'était traînée jusqu'à lui en chancelant et se cramponnant à son épaule.

"—Assassin ! assassin !" criait-elle dans le délire de la folie.

"C'était un horrible spectacle.

"—Débarrassez-moi de cette femme !" dit Boulet-Rouge d'une voix sourde en secouant les épaules pour se soustraire à ses étreintes.

"J'ordonnai à deux gendarmes de s'emparer d'Yvonne et de la porter sur son lit avec précaution.

"J'entrai derrière eux dans la chambre. Le lit était défait et les couvertures traînaient à terre. Sur le parquet brillait une lame d'acier : C'était un scapel.

"Lorsque la malade fut étendu sur le lit je m'approchai d'elle pour sonder sa blessure.

"Le scapel avait pénétré peu profondément dans la poitrine. Mais la douleur avait été assez vive pour tirer Yvonne du sommeil cataleptique dans lequel elle était plongée depuis trois jours.

"Je lavai cette blessure et y mis une compresse d'eau froide.

"Le pouls de la malade était plus calme. A l'oxaltation, au délire, succédait maintenant un état de faiblesse et d'abattement.

"Lorsque je rejoignais le juge d'instruction, je le trouvai en train de faire une perquisition dans la chambre que le bandit avait occupée pendant dix ans,

" Cette chambre, fort spacieuse, était toute tendue de tapisseries de couleur sombre. Au fond s'élevait un grand lit carré, et sous ce lit on trouva une malle assez volumineuse contenant plusieurs déguisements et quelques perruques parmi lesquelles je reconnus les cheveux rouges du docteur Wickson.

"Cet étrange personnage s'était jeté dans un grand fauteuil de cuir, et avait invité par un geste gracieux les gendarmes qui l'entouraient à prendre un siège à côté de lui.

"A toutes les questions que lui adressait M. Donneau, il opposait le mutisme le plus obstiné.

"Le juge d'instruction me demanda de lui indiquer de quel côté se trouvait la cachette. Je soulevai la tapisserie, et lui montrai une porte en chêne massif dissimulée sous la tenture. Comme le prévenu refusait de donner la clef de cette porte, le magistrat ordonna d'employer la violence pour l'arracher de ses gonds.

"Quand la porte fut tombée sous l'effort des robustes épaules des gendarmes, nous pénétrâmes dans le caveau de l'assassin.

"Je soulevai le carreau mobile et tirai le grand sac de cuir dans lequel se trouvaient les divers objets que je vous ai énumérés.

"Il ne manquait à la collection que l'étui au curare et la boîte à dissection. Ensuite M. Donneau ordonna d'apporter le squelette au milieu de la chambre. Et se tournant vers Boulet-Rouge :

"—Voulez-vous enfin répondre à mes questions, fit-il avec impatience, et me dire depuis quand ce squelette se trouve dans le caveau ?

"Le bandit releva la tête.

"—Je vais vous le dire, répondit-il ; ce squelette est celui de M. Bréhat-Kerguen. Je l'ai disséqué et préparé moi-même, ce qui a procuré à Jacquot un excellent repas. Il n'y a pas un seul fil de fer, tous les ligaments sont naturels. Ah ! c'est un beau travail d'anatomie !"

"Il fit une pause, puis, se tournant vers moi :

"—Cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur de la Préfecture, de m'entendre faire cet aveu ? Vous êtes habitué à avoir affaire à des gens auxquels vous êtes obligé d'arracher les paroles une à une. Eh bien, désormais je répondrai à toutes vos questions. Je vous donnerai toutes les indications et tous les détails que vous me demanderez... J'y suis bien résolu. D'ailleurs, je n'ai rien à cacher, tout ce que j'ai fait a été bien fait... Et puis je suis las de la vie ! Mon père m'a toujours dit que je mourrais sur l'échafaud. Ma foi ! autant là qu'ailleurs ! on meurt sur une estrade aux applaudissements de la foule, c'est moins vulgaire que de finir dans son lit. Vous voulez savoir comment j'ai fait pour m'introduire ici, pour aller ensuite à Paris recueillir la succession de mon cher frère, pour trouver de l'arsenic dans son corps et pour avoir l'honneur de faire avec vous une partie d'écarté chez madame la comtesse de Bréant ? Faites vos questions, je répondrai !... Mais avouez que c'était bien joué, et que si la Préfecture ne m'avait pas décoché son *jeune premier*, je menais la vie la plus douce au monde !"

"Il s'était levé et avait débité ces paroles avec une emphase qui me rappela le charlatanisme du docteur Wickson.

"Le juge d'instruction me pria ensuite de lui montrer la chambre où avait eu lieu le crime. Je l'y conduisis aussitôt. Boulet-Rouge nous suivait escorté de cinq gendarmes qui le serraient de près. J'avais repris la clef de cet appartement entre les mains d'Yvonne. Au moment où j'ouvris la porte, et lorsque l'assassin aperçut, après ces dix années écoulées, la chambre telle qu'elle était la nuit du meurtre, il ne put s'empêcher de tressaillir ; son regard se troubla. Il murmura :

"—Elle m'avait dit que tout avait été remis en place, et que la clef était perdue.

"—C'est bien ici, demanda M. Donneau, que vous avez tué M. Bréhat-Kerguen ?"

"Boulet-Rouge ne répondit pas, et se contenta de faire un signe affirmatif.

XII

"Locnevinen, lundi.

"Nous sommes partis du château de Kerguen hier matin à six heures. M. Donneau a voulu arriver à Locnevinen avant que le jour fut levé, afin de ne pas exciter la curiosité des bons habitants de Loc-ahr.

"En traversant le jardin pour gagner l'avenue, nous avons rencontré Jacquot, qui poussait de sourds gémissements au pied de l'arbre auquel il avait été attaché toute la nuit. Il ne pouvait bouger, car les mouvements qu'il aurait faits eussent déchiré son oreille. Il avait un air piteux qui parut attendrir Boulet-Rouge.

"Le prisonnier demanda aux gendarmes qui l'accompagnaient de

s'arrêter un instant, pour qu'il put faire ses adieux à son vieux camarade ;

— Adieu, mon pauvre Jacquot, dit-il en arrachant la ceinture qui liait l'ours à son arbre. Adieu, mon pauvre bonhomme !.. Ton maître n'est pas en brillante compagnie, hein ? Que veux-tu il fallait bien faire une fin et celle-ci était la plus naturelle !.. Tu ne peux pas comprendre cela, n'est-ce pas ? parce que tu n'as pas le bonheur d'être une créature raisonnable. On va me couper le cou, un jour ou l'autre, mon vieux camarade, et tandis que je monterai sur l'échafaud, toi, tu amuseras les badauds dans quelques ménagerie ; tu seras bien soigné, bien nourri, et on te donnera des gâteaux !.. Tu vois à quel point tu es heureux de point être une créature raisonnable !

— Je m'étais aussi arrêté, les mains dans mes poches, pour considérer cette scène touchante, tandis que M. Donneau prenait les devants afin de s'assurer que la voiture et les chevaux des gendarmes étaient prêts à nous emmener.

Boulet-Rouge jeta autour de lui un regard rapide, puis se penchant vers Jacquot, qui était toujours couché dans la neige, et levant rapidement ses deux poings chargés de menottes d'acier, il en asséna un coup terrible sur l'échine de l'ours en criant :

— Sus, Jacquot ! sus ! et venge-moi !

L'ours poussa un hurlement sinistre, et, se dressant sur ses pattes de derrière il se précipita sur moi.

Je tenais heureusement en ce moment la crosse de mes pistolets. Je les tirai de mes poches par un mouvement brusque et au moment où la bête féroce allait m'étreindre dans ses terribles bras, je les déchargeai à bout portant dans son épaisse fourrure.

Jacquot roula par terre, foudroyé, sans faire entendre un cri.

Boulet-Rouge se releva en poussant un épouvantable juron et reprit sa marche d'un pas rapide.

Au bruit de la double détonation, M. Donneau s'était retourné. Il courut vers moi en me demandant avec inquiétude si je n'étais pas blessé. Pour toute réponse, je lui montrai le cadavre de l'ours.

Les braves gendarmes avaient été si atterrés par cette scène rapides qu'ils ne parurent pas comprendre les reproches très vifs que leur condescendance envers le prisonnier leur attirait de la part du juge d'instruction.

A la porte du jardin, nous trouvâmes les chevaux des gendarmes et la voiture attelée qui avait amené M. Donneau.

Le magistrat me fit monter avec lui dans cette voiture. Il plaça le prisonnier entre les cinq gendarmes. Une corde passée sous les bras de Boulet-Rouge était solidement fixée aux selles des deux plus forts chevaux, et les hommes avaient ordre de tirer sur lui s'il essayait de s'échapper.

La petite troupe s'avança au pas, tandis que nous prenions les devants, M. Donneau et moi, dans notre mauvais cabriolet.

Lorsque nous arrivâmes aux premières maisons de Loc-ahr, je demandai au juge d'instruction de vouloir bien faire arrêter la voiture.

Je mis pied à terre devant l'humble cabane couverte de chaume où demeurait mon petit Jean-Marie, et je glissai à travers une des fentes de la porte quelques pièces d'or que je roulai dans ma cravate.

Après avoir ainsi remercié le pauvre enfant de l'aide intelligente et dévouée qu'il m'avait prêtée dans ma difficile entreprise, je remontai à côté du magistrat qui ne cessa pendant toute la route de me parler de notre importante capture et de m'énumérer toutes les faveurs que ce succès inespéré allait lui attirer de la part de ses chefs.

Deux heures après, nous entrions dans Locnevinen.

Je me fis arrêter à l'auberge de l'Écu-de-France. En prenant congé de M. Donneau, je lui demandai de vouloir bien me prévenir lorsque le prisonnier serait arrivé et me permettre d'assister à son interrogatoire.

Le juge d'instruction m'assura qu'il se ferait un véritable plaisir de me satisfaire.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, nous pouvons prendre quelques instants de repos, car le prévenu n'arrivera pas avant deux heures à la prison de la ville et je ne pourrai l'interroger qu'après l'audience, c'est-à-dire vers une heure de l'après-midi.

Il prit congé de moi pour se rendre au tribunal. Je me jetai sur un fauteuil et ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil profond, car j'étais épuisé.

XIII

Quelques coups frappés à ma porte me tirèrent de cet engourdissement. L'audience était finie, et on venait me chercher de la part du juge d'instruction qui consentait, selon le désir que je lui avais exprimé, à me faire assister à l'interrogatoire de Boulet-Rouge.

Lorsque j'arrivai au cabinet du magistrat, l'interrogatoire était déjà commencé. M. Donneau était impatient d'achever le plus promptement possible l'instruction de cette grave affaire, qui devait jeter un vif éclat sur sa réputation naissante.

Deux gendarmes stationnaient dans le corridor qui menait au cabinet du juge. Deux autres avaient accompagné le prisonnier devant le bureau du magistrat. La vigueur et l'adresse peu communes de Boulet-Rouge avaient motivé ces précautions extraordinaires.

Lorsque j'entrai, M. Donneau me fit de la main un salut amical. Le prisonnier se leva gravement, et se tournant vers moi :

— J'ai mille excuses à vous faire, monsieur, dit-il, avec cette courtoisie affectée qui était un des traits saillants de son caractère. Je vous avais d'abord pris pour un agent de la Préfecture. Je viens d'apprendre que vous êtes un amateur qui vous êtes donné le plaisir de la chasse à l'homme, comme d'autres se donnent celui de la chasse aux bêtes fauves. Depuis que je sais cela, je vous estime comme l'homme le plus prodigieux que je connaisse, et je me repens bien sincèrement de l'idée que j'ai eue de vous faire dévorer par Jacquot... Pauvre Jacquot !.. Ah ! ce n'était pas une petite besogne que de me prendre. Les plus malins y sont échoués... et encore ils se mettaient vingt contre moi !

L'accusé fut interrompu par le juge d'instruction qui ce discours commençait à impatience et qui avait hâte d'arriver à l'interrogatoire qui lui promettait de curieuses révélations.

Il ordonna à Boulet-Rouge de se rasseoir.

— Vous avez promis à la justice, lui dit-il, de ne dissimuler aucun de vos crimes et de révéler le nom de tous vos complices. Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions ?

— Pardon, monsieur le juge d'instruction, répondit l'accusé avec un grand sang-froid, je vous ai promis l'histoire de ma vie, cela est vrai. Quant aux noms de ceux que vous appelez mes complices, il me serait bien difficile de me les énumérer. Car eussé-je assez de mémoire pour me les rappeler, vos prisons et vos bagnes ne seraient jamais assez vastes pour contenir toutes les personnes qui, soit directement, soit indirectement, ont aidé mes entreprises.

Ma liste commencerait au gouverneur général des Indes qui m'a honoré de son amitié, après mon évasion de Cayenne, et se terminerait à madame la comtesse de Bréhat chez laquelle j'ai eu l'honneur de faire une partie d'écarté avec monsieur.

Je vais donc me borner à vous raconter succinctement les principaux épisodes de ma vie. Je n'en prendrai que les traits les plus saillants, car je compte en consigner les détails dans des Mémoires que je publierai pendant mon séjour en prison... à moins qu'il ne me prenne la fantaisie de m'évader encore une fois.

Je veux vous épargner la peine de me poser des questions, continua le prévenu, qui décidément aimait les longs discours, — ce qui montrait à quel point il lui avait fallu être habile pour jouer le rôle du taciturne Bréhat-Kerguen. — Je vais vous esquisser rapidement le tableau de mes premières années pour en arriver à ce qui paraît vous intéresser le plus dans toute cette affaire, à savoir mon introduction dans le château de ce vieux loup de Kerguen et mon expédition à Paris à la recherche du testament de son frère.

Après ce préambule, l'accusé commença son récit qui fut fort long et dura jusqu'à sept heures du soir.

Je ne vous le rapporterai pas dans tous ses détails, les journaux le publieront sans doute au moment des débats, et vous verrez alors tout ce qu'ils a fait à cet homme d'audace et de sang-froid pour accomplir tant de crimes monstrueux sans tomber entre les mains de la justice.

Il nous a prouvé que ce qui l'a toujours perdu, c'est son amour de l'anatomie.

A vingt-cinq ans, il fut envoyé à Cayenne pour crime d'assassinat. Lorsqu'il fut arrêté, il n'y avait contre lui que des preuves insignifiantes, et une ordonnance de non-lieu allait être rendue en sa faveur, lorsqu'on trouva dans sa chambre le bras de sa victime qu'il avait diséqué avec un art infini.

Dans cette dernière affaire, qui probablement lui coûtera la vie, si je n'avais pas aperçu dans l'obscurité du caveau le squelette de M. Bréhat-Kerguen, je n'aurais pas eu l'idée d'y faire une perquisition : je n'aurais pas découvert le sac de cuir ; la blessure qu'il me fit au talon dans la nuit du vendredi aurait été mortelle... et, par conséquent, l'impunité lui eût été assurée.

Comme le juge d'instruction lui exprimait son étonnement qu'un homme adroit comme il l'était eût conservé une pièce à conviction aussi redoutable que le squelette de sa victime :

— Eh ! mon Dieu ! que voulez-vous ? répondit-il, j'ai eu assez souvent l'idée de m'en débarrasser... Une fois même, je l'ai porté jusqu'au vivier pour le escher au fond de l'eau... Mais j'ai regardé cela comme une faiblesse, comme une lâcheté indigne de moi !... Et puis il était si admirablement préparé !... C'était un véritable objet d'art que j'aimais à contempler souvent : je n'aurais pas voulu m'en séparer ! C'était encore comme un trophée de victoire éclatante que j'avais remporté sur la police, non seulement en échappant à ses poursuites, mais en venant, moi qu'on avait traqué comme une

bête fauve, moi, le bandit dont la tête était mise à prix, m'installer dans un château féodal et y vivre en grand seigneur !”

“ Il nous dit ensuite par quels moyens il avait pu se soustraire, dix ans auparavant, aux poursuites actives qu'on avait dirigées contre lui ; comment ses connaissances en médecine, acquises aux Grandes-Indes où il s'était réfugié après son évasion de Cayenne, lui avaient permis de jouer deux fois en dix ans ce rôle du docteur Wickson qui lui avait ouvert tous les salons de Paris et avait dépiqué les limiers lancés contre lui.

“ C'est vraiment un homme merveilleusement doué, mais qui possède surtout une audace et un sang-froid qui l'emportent encore sur son adresse. Car — vous pouvez d'ailleurs en juger par ce que vous connaissez de lui, — il a montré en toutes circonstances moins de finesse que d'intrépidité.

“ Il a un grand talent de narration et affectionne dans son langage les expressions vives et imagées.

“ Nous l'écoutions comme on écoute dans vos salons de Paris un voyageur qui revient d'excursions lointaines et qui sait mettre dans ses récits un charme incomparable. Il raconte ses crimes avec la meilleure bonne foi du monde et semble en tirer gloire.

“ N'étaient les gendarmes qui l'accompagnent et les menottes qui l'enchaînent, on le prendrait pour un de nos amis qui vient nous raconter ses aventures d'outre-mer et les péripéties d'un long et périlleux voyage ; non pour un prévenu qui est sous le coup d'une accusation capitale et dont la tête est d'avance promise à l'échafaud.

“ Cette nature bizarre et forte m'intéresse au dernier point, et maintenant que le malheureux Guérin est certain d'avoir la vie sauve, je fais presque des vœux pour que Boulet-Rouge échappe au dernier supplice. Ce serait vraiment dommage qu'un homme de cette trempe allât finir sous le couperet de la guillotine, comme un assassin vulgaire !

“ J'extrai de son interrogatoire les faits qui se rapportent directement à ce qui sera un jour appelé l'Affaire Bréhat-Lenoir, et je vous en envoie à la hâte le résumé succinct.

“ Les aveux qu'il fit au sujet du meurtre de M. Bréhat-Kerguen confirmèrent en tous points les révélations d'Yvonne.

“ Je lui demandai à ce propos pourquoi il avait voulu, dans la nuit de jeudi, déterminer sa complice à quitter le château pour faire à Rennes, et pourquoi, après son refus, il avait pris la résolution de la tuer.

“—Ah ! répondit-il, c'est que je me doutais bien que vous étiez venu avec moi pour espionner mes actions et pour surprendre mes secrets. Seul, je ne vous craignais pas. J'étais bien sûr, d'autre part, que jamais vous ne pourriez tirer quelque renseignement du vieil idiot, qui, d'ailleurs, n'aurait rien eu à vous apprendre, puisqu'il m'a toujours pris pour son véritable seigneur et maître.

“ Mais je craignais Yvonne. Vous savez, les femmes sont sujettes aux remords, aux attaques de nerfs. Si vous aviez connu sa présence au château, — et la suite a montré que mes appréhensions étaient fondées, — vous auriez pu la faire parler. Voilà pourquoi j'ai voulu l'envoyer à Rennes et pourquoi, sur son refus de partir, j'ai voulu la tuer.

“—Mais alors, si vous aviez découvert qui j'étais, pourquoi ne vous êtes-vous pas débarrassé de moi, comme vous vouliez le faire d'Yvonne ?

“—Je vais vous le dire. Lorsque vous vous êtes présenté à moi, à Paris, je vous ai pris pour un véritable campagnard, aussi naïf qu'innocent : vous étiez supérieurement déguisé. J'ai accepté avec joie vos services, car j'avais à faire remettre bien des choses en place dans la chambre du défunt. Je ne voulais pas employer à cet ouvrage l'intendant Prosper dont je craignais les bavardages et la curiosité ; d'autre part un jeune diplomate que j'avais rencontré deux jours auparavant rue de l'Université m'avait fortement endommagé les reins, et je ne pouvais me baisser.

“ Je vous pris donc à mon service, comptant, lorsque je quitterais Paris, vous renvoyer dans vos pénates.

“ Mais je vous reconnus à la soirée de madame de Bréant... vous savez... lorsque vous êtes venu vous asseoir en face de moi... je vous ai reconnu à vos yeux dont l'éclat étrange m'avait déjà frappé...

“ Ils étaient véritablement effrayants ce soir-là. Si effrayants que, lorsque je me vis examiné avec une telle attention, lorsque je vis vos longs doigts compter les cartes une à une... j'eus presque peur ! Oui, peur, moi, Boulet-Rouge ! et je n'osai plus tricher !... moi qui n'avais pas craint de faire sauter la coupe sous le nez de M. de Ribeyrac, procureur du roi !

“ Je compris alors que j'avais affaire à forte partie, et, pour détourner vos poursuites, je conçus un projet audacieux, trop audacieux peut-être, car j'aurais dû prévoir les conséquences. Je résolus de vous emmener avec moi en Bretagne et de ne pas vous quitter un instant de vue jusqu'à ce que j'eusse acquis la certitude que vous étiez un terrible ennemi acharné à ma perte. Cette certitude, je l'eus bien vite par mille petits détails isolés qui me prouvèrent que, malgré la perfection avec laquelle vous vous déguisiez, l'habit de

domestique ne vous convenait pas plus qu'à moi le tricorne de gendarme !

“ Je vous croyais un agent stipendié de la Préfecture : c'est ce qui m'a perdu. J'aurais dû me dire que jamais un employé de la rue de Jérusalem fait preuve d'une telle audace ni d'une telle habileté. Cette habileté me paraissait si extraordinaire, que j'avais formé le projet, une fois arrivé ici, de vous séduire par des offres mille fois plus brillantes que celles qui, selon moi, vous étaient faites par la police. Je vous aurais ainsi attaché à ma personne, à mes desseins, et je vous aurais employé à une vaste entreprise que je projetais, que je devais mettre à exécution, dès que j'aurais touché la succession, et pour laquelle j'avais besoin d'un homme tel que vous. Voilà quel était mon plan. Je désirais vous associer à ma fortune... je me sentais une certaine sympathie pour vous... et je me disais qu'après tout vous étiez entre mes mains, et qu'à la moindre alerte je pouvais vous faire disparaître.

“ C'est dans ces circonstances que je reçus la lettre de M. Berbeau, notaire, qui m'appela à Rennes pour régler les affaires de la succession. Je partis en toute hâte, profitant d'un moment où vous ne m'espionniez pas. J'avais bien recommandé au vieil Ives de vous dire que j'étais enfermé dans ma chambre, un peu souffrant, et de ne pas vous faire savoir que je m'étais absenté. Comment avez-vous fait parler l'idiot ? Je ne sais...

“ Lorsque je fus de retour, ma première visite fut pour le caveau que vous connaissez. Je vis sur les dalles rouges la marque d'un pas qui n'était pas le mien. Je bondis de colère et de surprise et je résolus de vous tuer.

“ Ah ! vous avez eu encore du génie lorsque vous avez gratté mes aiguilles et mis je ne sais quel jus de réglisse à la place de mon curare !

“ Si vous vous étiez borné à enlever l'étui, c'en était fait de vous, car, ne pouvant employer mon arme de prédilection, j'aurais eu recours au poignard et alors la blessure que je vous aurais faite n'eût pas été une simple piqûre !”

XIV

“—Il faut maintenant que vous disiez à la justice, interrompit M. Donneau, comment l'idée vous est venue du meurtre de M. Bréhat-Lenoir et comment vous l'avez mise à exécution.

“ C'est bien simple, répondit l'accusé avec son flegme ordinaire. Je vis dans les papiers du défunt Bréhat-Kerguen qu'il avait à Paris un frère immensément riche, et je trouvai dernièrement quelques lettres fort vives qui me prouvèrent combien les rapports des deux frères étaient tendus. L'une d'elles m'apprit même que M. Bréhat-Lenoir avait juré de déshériter le Breton. Mais je ne trouvai ces papiers et ces lettres qu'il y a trois mois environ. Jusque-là, j'avais toujours cru que celui dont j'occupais la place n'avait pas de famille. J'ai cherché ces papiers pendant neuf ans dans tous les coins et recoins du château. Je les découvris enfin derrière la grande glace de Venise qui est dans la chambre des armures.

“ Ma résolution fut bientôt prise. Je me souciais d'autant moins d'être déshérité en ce moment, que quelques millions m'étaient nécessaires pour commencer la grande entreprise dont je vous ai parlé et à laquelle je voulais associer monsieur.

“ Je partis donc pour Paris, afin de me mettre à la recherche du testament qui spoliait celui dont j'avais pris la place. Une fois ce testament annulé, j'héritais sans difficulté.

“ J'étais merveilleusement servi par les circonstances, car ce vieux loup de Kerguen n'était jamais sorti de son château : personne ne connaissait sa figure. Et puis j'ai toujours eu, comme monsieur, la science du déguisement. J'ai à peu près la taille du défunt ; sa grosse perruque ébouriffée, son visage d'ours mal léché étaient faciles à copier, et, comme il ne disait jamais un mot, je n'ai jamais eu de peine à imiter le son de sa voix.

“ Arrivé à Paris je passai environ huit jours à étudier la situation des lieux et les habitudes de M. Bréhat-Lenoir. Bien qu'il fût retiré des affaires, il allait tous les jours à la Bourse, de deux à quatre heures, pour se distraire.

“ J'achetai un habit de commissionnaire, et, prenant sous mon bras un journal artistement arrangé avec des épingle et figurant un paquet assez volumineux, je me présentai vers trois heures à la porte de l'hôtel.

“ J'avais profité, pour faire mon coup, d'un moment où M. Prosper était sorti, car je me méfiais du petit intendant.

“ Je ne trouvai que Guérin, qui flânait, les mains dans les poches, sur le pas de la porte,

“—M. Bréhat-Lenoir ? demandai-je.

—Il n'y est pas, répondit le naïf paysan en me saluant jusqu'à terre.

—Je sais bien qu'il n'y est pas, repris-je avec un gros rire... Je ne vous demandais cela que pour savoir si c'était bien ici son hôtel. C'est lui-même qui m'envoie. Il m'a pris au coin de la place de la Bourse... à côté du marchand de vin, vous savez... et il m'a chargé d'apporter ce paquet et de le remettre sur la cheminée de sa chambre. Voulez-vous m'indiquer où elle est cette chambre?... Le paquet est lourd, et il y a loin de la place de la Bourse à la rue Cassette."

—Guérin monta avec moi et m'introduisit dans l'appartement de son maître, dont il avait la clef.

—Je posai mon semblant de paquet sur la cheminée.

—Ah! fis-je en me retournant brusquement comme si je me rappelais tout à coup quelque chose et en fouillant dans la poche de ma veste, voici une lettre que le patron m'a dit de vous remettre pour que vous la portiez à son adresse, tout de suite, sans perdre une minute... il paraît que c'est très pressé... Allez vite... Je n'ai pas voulu m'en charger moi-même, parce que cela me fait un trop long détour... Allez vite, vous dis-je... ou M. Bréhat-Lenoir sera furieux!"

—Je le poussai par les épaules, et il dégringola les escaliers en deux bonds.

—Je commençai par aller à la fenêtre, pour voir si, en cas de danger, je pourrais exécuter par là ma retraite. Mais la fenêtre était garnie de grilles solides. Je ne pouvais compter sur cette planche de salut.

—Ensuite je froissai entre mes mains le papier qui était censé représenter l'enveloppe d'un paquet et je le jetai dans le feu, puis j'allai m'étendre sous le lit, attendant l'heure favorable.

—M. Bréhat-Lenoir se coucha à neuf heures. Je l'entendis gronder Guérin pour avoir osé pénétrer dans sa chambre malgré sa défense. Celui-ci balbutia une excuse dans laquelle les mots *lettre*, *paquet*, revenaient souvent. Mais comme le banquier n'avait donné aucune ordre relatif à la lettre ni au paquet, il s'emporta violemment contre son domestique et jura qu'il le mettrait le lendemain à la porte de chez lui.

—Une heure plus tard, M. Bréhat-Lenoir recevait cette terrible blessure dont vous connaissez les effets, prompts comme ceux de la foudre.

—Lorsqu'il fut mort, je sortis de ma cachette et me mis à travailler le secrétaire.

—Je le forçai de manière à laisser des traces visibles de mes recherches. Je voulais qu'on crût à un vol.

—Dans le tiroir le plus secret, je trouvai le testament, que je brûlai à l'instant même. Puis je jetai quelques grains d'arsenic dans la tasse qui était posée sur la table et me remis sous le lit.

—Vous voyez que mon plan était habilement conçu.

—Vous connaissez la scène qui eut lieu le lendemain matin. Je m'exquivai au milieu de ce tumulte. Tant de gens étaient accourus dans l'hôtel, que ma présence ne fut pas remarquée.

—Votre récit n'est pas tout à fait exact, dis-je lorsque le prévenu eut fini de raconter ses exploits, et je vais prendre la liberté de le compléter."

—Il fit un mouvement de surprise et me lança un regard où je crus voir quelque inquiétude.

—Certainement, repris-je, vous avez oublié de nous dire que, craignant d'être remarqué, vous êtes entré le soir et sorti le matin de l'hôtel, non par la porte qui donne sur la rue Cassette, mais par la petite entrée du jardin qui conduit à la rue de Vaugirard en longeant l'hôtel du *Renard bleu*.

—J'ai dit à la justice que je ne lui cacherais rien, et je ne lui ai rien caché, répondit le prévenu d'un air sombre.

—Hormis le nom d'un de vos complices, Petit-Poignard, qui vous a hébergé chez lui et vous a donné ainsi le moyen de pénétrer sans être vu dans l'hôtel Bréhat-Lenoir."

—Le bandit me regarda d'un air profondément surpris.

—Tenez, continuai-je en lui mettant sous les yeux le fragment de lettre trouvé derrière sa malle par M. Prosper, reconnaissez-vous ces signes?

—Mais vous êtes donc sorcier! s'écria Boulet-Rouge en devenant livide. Qui vous a remis ce papier? Je l'ai cherché pendant des heures et je croyais l'avoir brûlé... Comment est-il tombé entre vos mains, et ensuite comment avez-vous fait pour le déchiffrer?

—Les rebus les plus difficiles se devinent toujours, répondis-je. Vous auriez dû au moins avoir la précaution de changer vos signes. La clef en a été trouvée, il y a dix ans, par V***, qui a fait arrêter vos premiers complices.

—J'ai donc décidément un sort contre moi! murmura Boulet-Rouge d'une voix sourde.

—J'écrivais à un ancien, reprit-il en se tournant vers moi, — comme s'il eût senti le besoin de se justifier du reproche de maldresse que je lui avais adressé, — j'ai été forcé d'employer mes vieux signes. On a frappé à ma porte au moment où j'achevais ma lettre, et j'ai oublié ce chiffon de papier... Je crois même être certain de

l'avoir jeté au feu. Comment donc avez-vous fait pour le trouver?"

—La suite de l'interrogatoire ne fit que confirmer toutes mes conjectures et ne révéla plus rien que vous ne sachiez déjà.

—Il faut que j'ajoute cependant qu'Yvonne mourut dans la journée que suivit l'arrestation de Boulet-Rouge, et qu'elle fut enterrée secrètement, au pied d'un hêtre, dans un des coins les plus reculés du jardin."

EPILOGUE

Ici se termine le récit de Maximilien Heller.

Les pages suivantes paraîtront peut-être de peu d'intérêt aux personnes qui ont seulement cherché dans ce livre un amusement de quelques heures, et qui juge que le dénoûment de cette histoire très véridique a suffisamment satisfait leur curiosité. Mais nous avons pensé qu'après avoir assisté aux efforts vraiment prodigieux accomplis par ce jeune homme pour sauver, au péril de ses jours, la tête d'un innocent, et désigner le vrai coupable au juste châtement des lois, après l'avoir suivi, pour ainsi dire pas à pas, dans la route périlleuse ou il s'engagea avec un si rare courage, après l'avoir accompagné de leur vœux pendant la lutte, après l'avoir applaudi à l'heure du triomphe, — ceux de nos lecteurs qui se sont intéressés à notre pauvre ami seraient peut-être heureux de savoir ce que devint dans la suite Maximilien le Misanthrope.

C'est ce que nous allons essayer de dire en peu de mots :

Dès qu'il fut rentré à Paris, M. Heller m'envoya un mot pour m'annoncer son retour et me demander de venir le voir : il éprouvait, disait-il, le désir de me parler dans le plus bref délai.

On conçoit facilement avec quel empressement je me rendis à son invitation. Deux heures après avoir reçu cette lettre, je montais les six étages de la haute maison de la butte Saint-Roch, au sommet de laquelle était jugée la mansarde du philosophe.

Le jour commençait à tomber. Je trouvai Maximilien Heller exactement dans la même attitude que le fameux soir où, un mois auparavant, je lui avais fait ma première visite.

Il était renversé dans son grand fauteuil, devant la cheminée où mouraient deux tisons. Une bougie brûlait derrière lui sur la table. Seul son chat manquait pour compléter la mise en scène. Il avait sans doute profité de l'absence de Maximilien pour chercher un maître plus gracieux et un logis plus confortable.

Mes premières paroles furent naturellement pour féliciter le philosophe du courage merveilleux dont il venait de donner tant de preuves, ainsi que de l'heureux résultat de son entreprise. Il me répondit à peine, par monosyllabes entrecoupés ; on eût dit que je l'entretenais d'une affaire oubliée depuis longtemps, et dont le souvenir lui était importun. Je ne fus pas trop surpris de cet étrange accueil, connaissant la nature bizarre de mon ami. Puis je lui demandai des nouvelles de sa santé.

—Je ne vais pas mieux, dit-il en détournant légèrement la tête... Toujours la fièvre... l'insomnie.

Je pris la bougie, que je posai sur la cheminée, afin de mieux voir les traits du philosophe et de me rendre un compte plus exact de l'état où il se trouvait.

Je remarquai alors, avec autant d'étonnement que de joie, que ces trente jours de luttas, d'émotions, loin d'aggraver son mal semblaient avoir opéré en lui un changement favorable. Ses yeux étaient plus brillants, son visage moins livide et moins creusé que le soir où je l'avais vu pour la première fois. Je ne pus m'empêcher de lui en faire l'observation. Il secoua la tête et répliqua avec insistance :

—Non, non, je vous assure que je ne suis pas moins malade qu'il y a un mois. Vous parlez ainsi pour me rassurer, pour me donner le change sur ma propre situation... C'est inutile docteur, je ne me fais d'illusions, et je sais mieux que personne ce que je souffre.

Je pensai tout bas :

—C'est en vain que tu veux me le dissimuler, farouche misanthrope, je sens, moi, que tu renais à la vie.

Il reprit :

—Pardonnez-moi si je vous ai dérangé, docteur, je me suis trouvé trop faible pour aller vers vous... et puis je désire qu'on ignore ma présence à Paris. Voici ce que je voulais vous demander : seriez-vous assez bon pour me faire remettre, le plus tôt possible, les papiers que je vous avais confiés avant de partir? Je désirerais les classer.

—Ils seront chez vous demain, répondis-je.

—Merci.

Il prit alors un portefeuille rouge dans la poche de sa houppelande, parut hésiter un instant, puis me dit encore, en me tendant une liasse de papiers jaunis :

—Ce pauvre diable qui est en prison... vous savez... Guérin, va sans doute se trouver dans la dernière des misères. Remettez-lui, je vous prie, cette petite somme.....

—Ah ! Maximilien, dis-je en lui serrant la main avec force, que vous êtes bon !

Ces paroles parurent faire sur lui une vive impression. Il fronça les sourcils, se démena dans son fauteuil et murmura d'un ton boudeur !

—Non, je ne suis pas bon... je suis juste, voilà tout !... La société des hommes, au milieu de laquelle je suis contraint de vivre, a causé à ce malheureux un immense dommage... Je me considère comme responsable, dans une certaine mesure, de cette faute collective... et je tâche de la réparer selon mes moyens. Mon action est bien simple, en vérité, et je m'étonne qu'elle provoque chez vous un tel élan d'admiration !... D'ailleurs je possède plus d'argent, beaucoup plus qu'il ne m'en faut pour vivre. Je n'ai aucun mérite, ce me semble, à me défaire d'un objet qui m'est absolument inutile !

En attendant cette déclaration faite d'un ton brusque, je ne pus m'empêcher de sourire. Vous savez que les médecins, observateurs par profession, finissent par acquérir une sûreté de coup d'œil qui leur permet de sonder les maux de l'âme aussi profondément que ceux du corps. Il me semblait qu'en ce moment Maximilien manquait un peu de cette sincérité, qui fut de tout temps le signe distinctif et, en même temps, l'honneur des Alcèstes. Évidemment il forçait sa nature et tenait un langage que son cœur devait démentir. Ce n'était pas ainsi qu'il parlait un mois auparavant. Alors sa parole était amère, froide, incisive. On sentait que son âme était ulcérée dans ces plus profond replis, qu'il méprisait l'humanité pour ses vices, ses erreurs, et enveloppait tous ces semblables dans la "haine vigoureuse" qui grondait au fond de son cœur. Maintenant, son ton était forcé, déclamatoire. En l'entendant, je me rappelais involontairement un mauvais acteur de province, qui, jouant le *Misanthrope*, enflait ses joues et bourrait de coups de poings et de coups de pieds les meubles de la scène. Maximilien Heller, obéissant à ce petit sentiment d'amour-propre dont les natures les mieux trempées subissent elles-mêmes le joug étroit, essayait-il de me dissimuler la révolution intime qui s'était faite en lui ; en vain voulut-il paraître avoir conservé, dans toute sa rudesse, ce premier aspect sombre et sceptique sous lequel il m'était précédemment apparu : son jeu ne put me tromper. Des souffrances, des malheurs que je ne connaissais point, peut-être quelque grande injustice dont il avait été la victime, avaient judis versé dans son âme le poison de la haine et du désespoir.

Mais, grâce à Dieu, ce poison venait de trouver son antidote ! Comment, en face de l'œuvre glorieuse et consolante qu'il venait d'accomplir, pouvait-il douter de la générosité de l'homme ? Comment, en présence du succès dont Dieu avait récompensé ses nobles efforts, aurait-il méconnu la puissance et la bonté de la Providence ?

Il est une loi psychologique à laquelle tous les hommes sont soumis, qui nous incline à juger l'univers d'après le monde restreint où nous vivons, et nous porte à contempler nos semblables à travers le prisme de nos propres vertus et de nos propres défauts. Nous avons les regards constamment fixés sur ce miroir secret renfermé dans notre âme, et c'est en considérant notre image qui s'y reflète que nous prenons une idée de l'image des autres.

Eh bien ! il était évident pour moi qu'en se voyant si grand, si noble, si beau dans le miroir de son cœur, Maximilien était contraint de se reconcilier avec les hommes et avec Dieu. Et s'élevant à ses propres yeux, il avait élevé, du même coup, l'humanité tout entière.

Nous gardâmes quelques instants de silence. Puis Maximilien se mit debout, fit plusieurs pas dans sa chambre, et revenant se poser devant moi, me dit :

—Voici sans doute, docteur, la dernière fois que j'aurai le plaisir de vous voir. Je serais un ingrat si je ne vous remerciais pas et des bons soins que vous m'avez donnés, et des services que vous m'avez rendus durant le mois qui vient de s'écouler.....

—Comment ! fis-je surpris, vous quittez Paris ?

—Non, répliqua-t-il avec un sourire un peu triste, je m'y enfonce, au contraire, plus profondément.....

Comprenant sans doute que j'attendais l'explication de ces mots énigmatiques, il poursuivit :

—Mon intention formelle est d'éviter de me produire en spectacle aux prochaines assises. Je ne veux pas devenir un héros de *Caruses célèbres*. Dès le demain je quitte cette maison, cette chambre, et je désire (il insista en prononçant ces mots), je désire que mes amis ignorent le lieu de ma retraite.

—Pourtant votre témoignage est nécessaire, indispensable aux juges.....

—En aucune façon. Vous savez bien que l'assassin a tout avoué.

—Vous ne pouvez empêcher que votre nom ne soit mêlé à cette affaire, où vous avez joué le premier rôle.

—Qu'en savez-vous ?... Supposons un instant que je me sois désigné à M. Donneau, le juge d'instruction, sous un nom qui n'est pas le mien ?... Une seule personne au monde connaît la vérité tout entière, c'est vous. Je vous ai fait venir pour vous demander de me

donner votre parole d'honneur que jamais, tant que je vivrai, vous ne trahirez mon secret.

—Je vous le promets, dis-je en lui serrant la main. Mais lorsque le procès sera terminé, que le coupable sera puni ; l'oubli commença à envelopper toute cette affaire, ne permettez-vous pas à vos amis de se rapprocher de vous ? Est-ce donc un éternel adieu que nous devons échanger ce soir ?

J'étais assez ému en prononçant ces paroles. Je crois que Maximilien n'en aperçut et fut touché lui-même de l'intérêt que je lui témoignais.

Il me rendit mon serrement de main et me dit d'un ton trop rude pour qu'il ne fût pas affectueux :

—Si le hasard fait que nous nous rencontrons un jour, je vous reverrai avec plaisir.

François Beauchard, dit Boulet-Rouge, fut exécuté le 25 mars 1846, à la barrière Saint-Jacques, en présence d'une foule immense.

Quelques mois après ce dernier lugubre épisode du drame qui fait l'objet de ce récit, — dans la première quinzaine de juillet, — je passais sur le quai situé en face de l'hôtel de la Monnaie, lorsque je crus apercevoir devant l'étalage en plein vent d'un bouquiniste, antiquaire, conchyliologiste, etc... un personnage de haute taille, maigre, élancé, dont l'aspect me frappa vivement. Il était vêtu d'une longue redingote un peu rapée, qui lui descendait jusqu'aux talons, et dont le collet remontait jusqu'à ses yeux. Un chapeau dit *bolivar* abritait à l'ombre de ses larges bords le haut du visage de l'inconnu. Malgré le soin qu'il prenait pour dissimuler sa figure, je n'eus pas de peine à reconnaître en lui mon ancien ami, M. Maximilien Heller.

Je bénis le hasard qui me le faisait rencontrer. Depuis plusieurs semaines, je m'étais mis précisément à sa recherche, et j'avais parcouru plusieurs quartiers de Paris dans l'espoir de le retrouver.

On verra plus tard quelles raisons me poussaient à renouer, dans le plus bref délai, connaissance avec le philosophe.

Il tenait un livre poudreux entre ses longs doigts, et paraissait l'examiner attentivement. Il ne m'aperçut point, et pour lui faire lever la tête, je fus forcé de frapper sur son épaule.

Ma vue ne parut causer à Maximilien Heller ni surprise ni embarras. Il remit son livre à l'étalage du bouquiniste, et me serrant la main :

—En vérité, docteur, me dit-il, je suis heureux de voir que vous reconnaissez vos audacieux amis.....

—Et moi, fis-le en souriant, je conteste, non sans quelque chagrin, que vous semblez avoir totalement oublié les vôtres. Depuis un instant, j'étais là, près de vous, et.....

—Pardonnez-moi, reprit-il vivement, j'étais absorbé dans mes recherches.

—Recherches philosophiques, sans doute ?

—Non, non, répondit Maximilien, comme s'il eût voulu éloigner de son esprit un fâcheux souvenir, j'ai laissé la philosophie de côté. Je m'occupe maintenant d'histoire....

—Ah !...

—Oui, j'ai entrepris un grand travail sur les monuments historiques de la France.

—Cet étude vous oblige sans doute à de fréquents voyages ?

—Vous savez combien j'aime peu à sortir de ma retraite. Je n'ai point l'âme d'un voyageur. La seule excursion que j'ai jamais faite avec plaisir est celle dont Xavier de Maistre a tracé un si charmant itinéraire.

—Pourtant il me semble que, si vous vous bornez à exécuter le voyage autour des murs de votre chambre, vous ne devez pas rencontrer souvent en route des points de vue qui puissent vous inspirer dans le travail dont vous vous occupez.

—Je consulte ceux qui ont bien voulu se donner la peine de se déranger pour faciliter mes recherches. J'étudie leurs livres.

—Vous avez tort, mon cher ami, fis-je en prenant mon ton doctoral, vous avez tort de vous ensevelir ainsi dans une sombre retraite. L'air de Paris ne vous vaut rien, je vous l'affirme. Vous devriez aller passer quelques mois à la campagne, au bord de la mer, au nord ou au midi, peu importe... Il n'est pas de plus puissante distraction que les voyages, et vous avez absolument besoin de distraction. Je n'ai pas oublié l'excellent effet qu'eut sur votre santé — morale et physique — l'expédition pourtant si pénible que vous fîtes, il y a quelques mois, en Bretagne.

Il eut un geste de vive dénégation.

—N'essayez pas de me contredire, répliquai-je gaiement, mon coup d'œil ne m'a pas trompé, et je ne puis vous dire combien j'ai été frappé alors de l'heureux changement que j'ai remarqué en vous... Tenez, puisque j'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer, je profite de l'occasion et je vous enlève...

—Comment cela ? fit-il en se reculant avec une promptitude qui me fit sourire.

—J'ai découvert, l'an dernier, sur les côtes de Normandie, un ravissant petit village, perché en haut d'une falaise, où il n'y a pour tous habitants que des pêcheurs ; dont le sol encore vierge n'a jamais été souillé par le pied d'un bourgeois parisien. J'ai passé là

quelques mois de calme, de repos, de bien-être indicibles. Je veux vous y conduire...

Je vis bien que cette proposition ne lui déplaisait pas. Il essaya pourtant de me résister.

—Mais, fit-il en cherchant une objection à m'opposer, vous n'y songez pas !... Non, non, c'est impossible, je ne veux pas interrompre le travail que j'ai commencé... Je suis dans le premier feu de la composition, et vous comprenez...

—Qui vous empêchera de travailler là-bas ?

—Je ne puis pas y transporter ma bibliothèque.

—J'ai mieux qu'une bibliothèque à vous offrir. A deux lieues de l'endroit dont je vous parle se trouvent les ruines d'un vieux château féodal, excessivement curieux. C'est une belle proie sur laquelle nos archéologues ne se sont pas encore abattus, et qui vous fournira, j'en suis sûr, une curée abondante d'intéressantes et curieuses découvertes.

—Et ce château se nomme ?

—Le château de Trélivet.

Il parut chercher dans son souvenir.

—Oh ! ce nom doit vous être presque inconnu, dis-je encore ; aucun de vos livres n'en fait sans doute mention, Mais ce dédain des antiquaires n'enlève rien au mérite de mon vieux manoir, et je suis sûr que ces ruines vous intéresseront vivement.

Mes instances furent si pressantes, qu'il ne put les combattre ni se refuser à mon désir.

Trois jours après, nous étions en route pour Mareilles. A cette époque, aujourd'hui si loin de nous, le casino ne s'était pas encore répandu comme une lèpre dévorante sur nos jolies plages normandes et bretonnes. On aurait pu faire soixante lieues sur le bord des falaises sans rencontrer ces vilaines tentes alignées au cordeau, ces piquets plantés sur le rivage, ces costumes bariolés étendus sur les ajoncs et les varechs, qui aujourd'hui décèlent à chaque anfractuosité de rocher la présence néfaste d'une *station balnéaire*.

Le bourgeois de Paris n'osait s'aventurer plus loin que Boulogne ou Saint-Cloud, et seuls l'artiste ou l'amateur d'émotions violentes entreprenaient le voyage des côtes de l'Océan et de la Manche.

Nous arrivâmes, le soir, à Mareilles, par un temps magnifique. Nous nous fîmes conduire à la meilleure auberge du bourg, qui était située sur un petit promontoire, d'où l'on découvrait le splendide panorama de la pleine mer.

Notre arrivée parut confondre le brave aubergiste, qui n'avait jamais reçu d'hôtes de notre qualité. Il demanda d'où nous venions. Je lui dis que nous étions Parisiens.

Le brave Normand me regarda d'un air sournois, et branlant sa tête grise, coiffée du bonnet de coton traditionnel :

—Ma fi ! dit-il, j'crois sans l'croire pourtant, que vous voulez vous gausser du pauvre monde... Vous, Parisien ? Nenni-dà. J'connais ben les Parisiens ; j'en ai vu un, il y a dix ans, et il n'avait pas votre air. Les Parisiens ont un chapeau pointu comme un clocher, des cheveux jusqu'aux mollets, des habits de v'lours et une grosse boîte dans le dos.

Cet affirmation péremptoire du brave homme me fit sourire. Il avait sans doute aperçu un jour quelque rapin en quête d'un bon point de vue, et il s'imaginait que tous les gens de Paris portaient le costume romantique de 1830. La tenue sévère et correcte qui est celle de ma profession confondait évidemment toutes ses notions. Pourtant la vue de Maximilien, qui entra en ce moment dans la chambre d'auberge coiffé de son grand chapeau posé sur ses longs cheveux, rendit confiance au digne aubergiste.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il en l'apercevant... Celui-ci, jarnigné ! c'est un vrai Parisien !

Nous nous installâmes dans un corps de logis séparé de l'auberge, et qui formait pavillon.

Dès le lendemain, nous fîmes, pour gagner appétit, avant le déjeuner, une longue promenade sur les sommets des falaises.

On eût dit que la Providence conspirait avec moi en faveur de mon pauvre et intéressant ami. Le ciel était d'azur, le soleil chaud et vivifiant ; la mer étendait, à perte de vue, ses belles eaux transparentes, piquées ça et là d'une voile blanche ou brune, qui courait, sous le souffle de la brise, comme une mouette effarouchée. L'air frais du matin nous apportait les âcres et sains parfums de la mer. Nos poitrines buvaient à longs traits ces robustes émanations dont elles semblaient ne pouvoir jamais se rassasier complètement.

J'observais Maximilien du coin de l'œil, tout en causant botanique, pêche, histoire naturelle et autres sujets de circonstance. Je constatais avec un plaisir inexprimable l'efficacité du régime dont je faisais sur lui la salutaire épreuve. Son teint, animé par le froid et la brise, revêtait les fraîches couleurs de la jeunesse, dont, pendant si longtemps, ses joues avaient été déparées. Il marchait à grands pas. Ses cheveux noirs agités par le vent, ses grands yeux brillant d'un éclat inaccoutumé et levé vers le ciel avec une expression qui, peut-être, était celle de la reconnaissance, donnaient à sa physionomie si originale je ne sais quoi de vraiment beau et d'inspiré.

J'éprouvais en ce moment quelque chose d'analogue sans doute à

la joie que ressent le bon jardinier lorsqu'il voit un arbrisseau, longtemps courbé sous le sillon dévorant du mistral, se relever lentement et se couvrir d'une nouvelle et verdoyante parure.

Pendant deux semaines, nous recommençâmes chaque jour ces bienfaisantes excursions au grand air. Maximilien me demandait parfois, au moment où nous nous mettions en route :

—Eh bien, docteur, est-ce aujourd'hui que nous allons visiter les ruines de votre vieux château ?

Et chaque fois qu'il me faisait cette question, je trouvais quelque adroit prétexte pour retarder l'exécution de notre projet. On devine bien que le manoir crénelé de Trélivet n'avait jamais existé que dans mon imagination, et j'eusse été fort embarrassé si Maximilien m'avait sommé de le lui montrer. Heureusement il n'insistait point, chaque matin nous remettions, d'un commun accord, cette excursion au lendemain.

Enfin, un jour, vers la fin de la troisième semaine de notre séjour à Mareilles, je lui dis :

—Vous sentez-vous, mon cher ami, de force à tenter notre expédition aux ruines de Trélivet ? Je vous avertis d'avance que nous aurons à faire deux lieues pour aller et autant pour revenir, ce qui nous prendra au moins six bonnes heures.

—Partons ! répondit-il avec un entrain tout juvénile qui me charma ; vous avez dû vous apercevoir que je suis bon marcheur et que je ne crains pas la fatigue.

Nous nous mîmes donc en route. On saura bientôt dans quel dessein je proposais de donner ce but à notre promenade quotidienne.

Nous descendîmes la côte rapide au sommet de laquelle est construit le joli village de Mareilles, et tournant le dos à la mer, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur des terres.

Depuis que nous avions quitté Mareilles, nous apercevions, à une centaine de pas devant nous, un petit paysan qui courait, ses sabots à la main, sans tourner la tête. Maximilien ne remarqua pas que nous prenions précisément les mêmes chemins que notre potit éclairreur, et que nous conservions toujours la distance existant entre lui et nous.

Après environ une demi-heure de marche rapide, et après avoir traversé de charmants chemins ombragés, de belles prairies humides et verdoyantes, nous arrivâmes à une route profondément encaissée, et surmontée d'un toit d'ombrages que le soleil couvrait de paillettes d'or.

Au détour de cette route, nous aperçûmes tout à coup, au milieu d'une clarière, une ferme assez spacieuse dont les murs, récemment blanchis, étincelaient de lumière, derrière un rideau de beaux papiers.

Le petit paysan venait de disparaître dans un épais buisson de cornouillers.

—Venez, dis-je à Maximilien en lui montrant la ferme ; nous allons faire ici, si vous le voulez bien, une halte de quelques instants. Le soleil est terriblement chaud aujourd'hui, et je crois qu'une bonne tasse de lait ne serait pas à dédaigner.

—Volentiers, me répondit-il ; cette ferme a, en vérité, un aspect des plus séduisants.

Nous traversâmes une cour en terre battue où jaboiaient de gros canards, où gloussaient de belles poules blanches.

Puis nous montâmes les cinq marches de pierre qui conduisaient à la lourde porte verrouillée de la maison.

Au moment où j'allais poser la main sur le loquet de cette porte elle s'ouvrit brusquement.

Maximilien poussa une exclamation de surprise et recula de quelques pas.

—Jeanne ! Jeanne ! cria aussitôt une voix d'homme entrecoupée, haletante, viens vite... viens vite... le voilà.

Sur le seuil de la porte se tenait un paysan de trente ans environ, le visage rouge comme une pivoine, riant et pleurant tout ensemble ; il frappait dans ses larges mains, se tournant tantôt vers nous, tantôt vers l'intérieur de la maison, et répétait en donnant les signes de la joie la plus folle :

—Jeanne ! je l'avais bien dit qu'il viendrait !... Dépêche-toi donc ! Ah ! le bon Dieu est bon ! Jeanne ! Jeanne !

—Louis Guérin ! murmura Maximilien qui avait légèrement pâli.

Puis il se tourna vers moi, sourit, et, poussant un soupir, me dit :

—Ah ! maintenant, je comprends tout !

Cependant Louis Guérin, car c'était lui, ou effet, avait descendu les marches de pierres. Emporté par un élan de reconnaissance bien naturel, le brave garçon s'était jeté aux genoux de Maximilien Heller et avait pris sa main, qu'il embrassait et qu'il couvrait de ses larmes.

—C'est vous ! répétait-il, c'est vous qui m'avez sauvé !

—Relevez-vous, mon ami, relevez-vous, je vous prie, dit Maximilien d'une voix douce et en abaissant vers Guérin ses yeux où se lisait un tranquille sourire.

—Allons, Guérin, fis-je en intervenant à mon tour, calmez-vous, et veuillez, je vous prie, nous présenter votre femme.

Le paysan se releva, essuya ses yeux rougis, franchit le seuil de la ferme et disparut dans l'intérieur de la maison.

Lorsque nous fûmes demeurés seuls, je me tournai vers Maximilien qui pensif, semblait faire sur lui-même un grand effort afin de ne pas laisser paraître l'émotion qu'il ressentait!

—Eh bien ? lui dis-je.

Il me serra la main, puis détourna un peu la tête, et ce seul mot faiblement articulé sortit de ses lèvres :

—Merci !

Cependant Guérin reparut bientôt accompagné d'une fraîche et jolie paysanne de dix-huit ans dont il tenait la main entre les siennes.

Elle s'avança vers nous toute rougissante et en baissant les yeux.

Le bon Guérin lui fit signe de s'enhardir et de tourner à Maximilien un compliment préparé sans doute depuis longtemps.

Mais Jeanne restait confuse devant nous, rougissant de plus belle et n'osant parler.

Puis tout à coup elle prit bravement son parti, s'avança vers Maximilien, et avec un geste charmant de grâce et de naïveté, lui tendit ses belles joues fraîches, sur lesquelles le philosophe, qui avait, je vous le jure, complètement dépouillé son air farouche, déposa deux bons baisers.

Lorsque la première expansion de la joie et de la reconnaissance du pauvre Guérin fut un peu calmée, je le priai de nous faire visiter son petit domaine.

Il prit le bras de sa femme, sur lequel il s'appuya, car les jambes du brave garçon tremblaient sous lui, et nous fit voir successivement toutes ses richesses : l'étable, où deux belles vaches rumaient

gravement, la basse-cour et ses bruyants habitants, la laiterie, le pressoir, où une immense cuve attendait la prochaine récolte de pommes, enfin tous ces biens inestimables pour lui qu'il devait à la générosité de Maximilien Heller.

Il ne cessa, pendant tout ce temps, de témoigner à mon ami la reconnaissance la plus vive et la plus touchante. Il s'interrompait souvent, au milieu de ses descriptions enthousiastes et de l'énumération de ses projets d'avenir, pour s'écrier :

—Et quand je pense, mon bon monsieur, que c'est à vous que je dois cela ! Sans vous, mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je serais devenu ?

Puis il cachait sa tête dans ses mains, lorsque ce lugubre souvenir de son arrestation et des nuits passées en prison revenait dans son esprit comme un fantôme terrifiant.

En voyant ces modestes richesses, en entendant la naïve expression de ce bonheur si pur et si vif tout ensemble, je remerciai du fond du cœur Dieu qui avait inspiré à Maximilien Heller une si belle pensée de dévouement et de générosité.

Maximilien partageait sans doute l'émotion que je ressentais, car son visage avait une expression souriante et heureuse que je ne lui avais jamais vue.

Comme nous revenions vers la ferme par un étroit chemin, le jeune paysan et sa femme marchant devant nous les bras entrelacés, Maximilien s'arrêta tout à coup, me prit la main qu'il serra avec force, et d'une voix profondément altérée et, pour ainsi dire, humide de larmes.

—Ah ! mon ami, me dit-il, cela fait du bien !... cela console !... Et moi aussi, je puis vous dire : Merci ! car vous m'avez sauvé !

FIN

PAPA

Ce n'est pas que je fusse follement éprise de ce bon Louis Lancret... Je crois même que je l'avais choisi, entre quelques autres prétendants acceptables pour la neutralité parfaite de son physique et de son caractère. Je me disais : " De celui-là, au moins mon pauvre papa ne sera pas jaloux..." Car papa est jaloux de mes prétendants. Les gens qui, m'entendant ainsi parler, comprendraient plus que je ne veux dire, auraient de bien vilaines âmes. Papa est jaloux : cela signifie, premièrement, qu'il veut pour lui seul tous les soins de ménagère affectueuse et diligente que je lui donne depuis treize ans que maman est morte, et cette première jalousie n'est pas la belle, elle ressemble un peu à de l'égoïsme. Mais papa éprouve encore, à mon endroit, une autre jalousie moins facile à définir, et qui me touche plus, car elle n'est nullement inspirée par l'égoïsme, et elle le fait réellement souffrir. Papa est horriblement blessé de toutes les admirations que ma figure ou ma taille, assez jolies l'une et l'autre, provoquent chez les hommes, même si ces admirations s'expriment de la façon la plus respectueuse. A force de l'avoir observé, je crois comprendre assez bien ce qu'il ressent ; il est, pour ainsi dire timide et effarouchable à *ma place* ; il souffre avec exagération, et pour mon compte, de cette gêne singulière que nous avons toutes connues pendant quelque temps (peu de temps !) les premiers mois qui suivirent notre entrée dans le monde. Les hommages les plus discrets rendus à sa fille lui paraissent, quand il en est le témoin, d'innocentes attentats à la modestie. Jugez comme il est mal à l'aise, quand il voit un jeune homme prendre ma taille et m'entraîner dans une valse ! Ou seulement quand, à table, séparé de moi par quelques convives, il aperçoit un de mes voisins un peu empressé auprès de moi ! Vous n' imaginez pas la diplomatie tendre dont je suis contrainte, après ces importants événements, pour calmer le cher vieux cœur troublé et ramener la paix dans ce que nous appelons volontiers tous les deux : " Notre ménage."

Ce qui me prouverait bien (si je n'en étais sûre de toute façon) que cette seconde jalousie paternelle est vraiment désintéressée, et tout à fait pure d'égoïsme, c'est qu'elle ne vise pas exclusivement les personnes : papa est jaloux des livres, des tableaux, des conversations mondaines qui pourraient concourir à faire de moi (à vingt-trois ans passés, hélas !) autre chose qu'une petite fille très ignorante. Nous avons renoncé à aller au théâtre. Il n'y avait jamais de pièces assez convenables pour moi : et quatre ou cinq expériences malheureuses durant lesquelles j'ai souffert de voir souffrir mon vieil enfant, m'ont guérie du désir d'assister à aucun spectacle en sa compagnie. Quant aux livres, comme il n'est pas là quand je lis, je triche un peu. Et pour les conversations du monde, — mon Dieu ! — je tâche, toujours, lorsqu'il est hors de portée, de n'être ni plus sottise ni plus bégueule qu'une autre. Le terrible, c'est que, parfois, un incident imprévu nous met, ensemble, en présence de quelque incon-

venance manifeste... une anecdote un peu leste contée par une dame... une statue un peu trop dévêtue qui nous guette au coin d'une allée... Tous les deux, alors, nous voudrions nous nichier sous terre : car dès que je suis avec lui, sa manie me gagne, et je deviens sottise et timide.

Je crois bien que cette complication particulière de ma vie courante m'a ôté le loisir d'être amoureuse, comme le sont la plupart des jeunes, de quelques sportsmen et de quelques officiers. Non vraiment, je n'ai jamais aimé une redingote ou un dolman assez chaudement pour faire à ce pauvre papa la peine immense de lui en parler. Maîtresse de maison depuis si longtemps, je ne suis pas poussée au mariage, comme tant d'autres, par le désir d'être libre et de commander... Les petits divertissements dont me prive la manie paternelle ne me manquent pas assez pour m'empêcher de goûter ma réelle indépendance. En somme je suis heureuse dans " mon ménage ". C'est plutôt par raison que je souhaiterais me marier pour ne pas laisser inutilement passer l'heure où il convient d'avoir un mari jeune et des enfants. Vous voyez que je suis une demoiselle très raisonnable.

Je n'ai pas eu à courir après les prétendants, ils sont venus s'offrir d'eux-mêmes : car outre que je ne suis point trop laide, j'ai ce que les prétendants goûtent plus qu'une jolie frimousse ou de beaux bras ; j'ai, me dit-on, trois cent mille attrait impersonnels déposés à la Banque de France. J'attribue modestement à cette circonstance d'avoir vu défilier aux pieds de ma petite personne tout ce qui, dans notre chef-lieu, appartient au sexe fort et... célibataire. Sûre de pouvoir choisir, je n'ai pas connu le douloureux et délicieux frémissement dont je vis agitées, tant de fois, les jeunes filles de mes amies, moins favorisées de la fortune, — lorsqu'un officier d'avenir ou un ingénieur bien appointé ou seulement quelque solide propriétaire rural les invitait à danser. Je ne suis jamais rentrée à la maison, après un dîner, une soirée ou un bal, en me demandant avec anxiété : " Veut-il réellement m'épouser ? " Hélas ! On voulait toujours m'épouser, je le savais d'avance, et d'avance cela donnait une étrange fadeur aux compliments qu'on croyait devoir m'adresser.

Soyons franche ; j'ai eu tout de même un petit flirt. Un jeune conseiller de préfecture a su se faire distinguer de moi par un peu d'esprit amusant et la franchise avec laquelle il me déclara qu'il ne pensait pas au mariage, même avec moi, vu qu'il trouvait délicieux l'état de célibat, — mais qu'il voulait tout de même me faire la cour parce que j'étais jolie et pas bête. Était-ce un adroit détour pour conquérir la dot en même temps que le cœur ? Je ne sais. Il ne me rendit pas amoureuse de lui, mais il me divertit assez pour me faire désirer sa présence et pour obtenir de moi quelques menues attentions. Je bravai, pour cotillonner avec lui, les coups d'œil furieux de papa ; je tolérai quelques lettres, où les phrases passionnées ne

mêlaient assez adroitement aux plaisanteries. Ce fut là tout mon roman : et, si modeste, il faillit encore finir mal. Papa surprit un jour sur la terrasse de la Trésorerie générale, le jeune P... en train de me baiser la main un peu longuement. Je crois qu'il hésita un instant sur le point de l'étrangler ou non : s'il s'abstint, ce fut assurément pour éviter le scandale dont sa fille eût pâti la première... Il ne m'a jamais dit un mot de l'événement ; il avait vraiment trop honte pour moi ; les mots s'arrêtaient dans sa gorge : tel s'il eût eu un fils et qu'il l'eût surpris trichant au jeu. Moi qui suis, je vous le disais, une personne bien plus raisonnable, j'étais sûr de n'avoir rien fait de mal et ma conscience restait en repos. Mais mon pauvre vieux, pendant plusieurs semaines, fut si contrit à ma place, qu'il finit par me suggérer de vagues remords, et une gêne extrême à rencontrer mon conseiller... Ainsi mourut, dans sa fleur, cette passionnette sans importance. Et je m'aperçus par là que mon pauvre toqué de papa m'était beaucoup plus cher que le plus divertissant des fonctionnaires...

Cependant, ma tante Adèle—personne de bon sens qui possède quelque influence sur mon père, son cousin germain—s'était mis en tête de me marier. Elle prit les devants, fit des remontrances à papa, lui déclara que tout le monde le tenait pour un affreux égoïste, et qu'il s'agissait de me pourvoir au plus tôt d'un joli mari. Des prétendants triés sur le volet furent admis à se rencontrer avec moi, dans une sorte d'intimité, chez ma tante elle-même. (Depuis l'aventure du conseiller, nous ne fréquentions guère plus les bals, mon père et moi). Vous n'imaginerez jamais les avanies qu'il leur fit. Il s'ingéniait de mille façons à mettre leurs ridicules en évidence. Hélas, tous en avaient. Il abusa de son âge et de sa réelle supériorité d'esprit pour les railler devant moi, les mettre dans telle de ces postures grotesques qu'une femme, même bienveillante, ne pardonne jamais absolument à un de ses courtisans. Bref, il organisa une véritable terreur parmi les prétendants. Ma tante elle-même dut renoncer à s'entremettre : papa l'aurait brouillé avec la ville entière...

Quand un prétendant lâchait pied, il avait, malgré tout, un peu de remords.

—Tu ne le regrettes pas, au moins ? me disait-il.

Sur ma réponse négative, il retrouvait sa sérénité... Mais je crois que sa malédiction me guettait, si j'avais répondu :

« Dame !... je le regrette un peu... »

Le capitaine Dartey lui donna plus de mal que les autres.

Ce n'était pas un homme supérieur ; mais d'une simplicité et d'une modestie extrêmes, aucune raillerie n'avait prise sur lui. Avec cela, un passé militaire déjà brillant, et la plus incontestable, la plus mâle beauté... Papa, au bout de quelques escarmouches, comprit qu'il n'avait pas la victoire. Il devint sombre, et même, dans l'intimité du ménage, ne m'adressa presque plus la parole. Enfin, la démarche officielle fut faite par le colonel, il fallut prendre un parti. Je demandai à papa :

—Que me conseilles-tu ?

—Est-ce que tu l'aimes ? me demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

—Mon Dieu !... Non... je ne l'aime pas... Mais c'est un de ceux qui certainement ne me déplaisent le moins.

—Alors... tu ne souffrirais pas si tu ne l'épouses pas ?

—Non, fis-je en riant. Mais ceci ne me semble pas une raison suffisante pour le refuser.

—Ecoute, reprit papa... Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ? Eh

bien... ne l'épouse pas. On dira que tu es devenue amoureuse de lui parce qu'il est beau. Ne trouves-tu pas cela un peu honteux ?

Ce qui me parut hors de doute, c'est que papa, lui, trouvait un peu honteux que sa fille put s'éprendre d'un homme parce qu'il était beau. Et telle est la contagion des sentiments délicats à l'excès que, moi aussi, du moment où il me le dit, je pensai comme lui. « On dira que je me paye, avec ma dot, un joli mari... » Darty fut refusé comme les autres, et je fus récompensée de ce refus par une lune de miel nouvelle dans notre ménage.

Le pauvre Louis Lancret fut ma dernière espérance matrimoniale. Papa l'aimait bien ; il avait été l'ami du père Lancret ; Louis et moi, tout petits, nous avions joué souvent ensemble, et c'était, vraiment, une sorte de frère de lait que j'avais retrouvé grandi, au sortir du couvent, quand j'avais reparu dans ma ville natale, Louis venait presque tous les soirs à la maison faire le troisième au whist, avec papa et moi. C'était un excellent garçon, assez riche pour dissimuler sa paresse sous une vague réputation d'agronome. Dieu sait que je faillis choir de mon haut, quand, un beau jour, Lancret m'écrivit une lettre d'une admirable humilité, me disant que, lui, être amoureux et dépourvu d'attraits, il osait adorer la pure perfection que j'étais et se déciait enfin à me le dire maintenant que j'avais épuisé la liste des célibataires du chef-lieu. « Ma foi, pensai-je, ce Lancret n'est pas si sot... Papa est habitué à lui, il n'en prendra point d'ombra ; et pour ce que je demande à un mari, il me semble que celui-ci en vaut un autre. »

J'allai, toute chaude, transmettre la proposition à mon père. Il commença, naturellement, par déclarer que Lancret était fou de prétendre à ma main, que des maris comme lui, j'en trouverais à la douzaine, qu'on ne devrait même pas prendre une pareille requête au sérieux, etc... Néanmoins, comme il fallait un troisième pour le whist du soir, Lancret ne fut pas renvoyé : il fut admis à faire sa cour, tacitement, sans que papa lui témoignât son consentement autrement qu'en le rudoyant un peu plus que de coutume. Les jours, les semaines passèrent ; Lancret continua de brûler silencieusement à mes côtés, tout en maniant les cartes. Enfin, il dépêcha ma tante Adèle auprès de papa, pour avoir une réponse définitive.

—Je te répondrai avoir causé sérieusement avec la petite, dit papa.

Et cette conversation fut ceci :

—Ecoute, Laure... Ta mère n'est plus ici pour te dire ce qu'est, en réalité, le mariage. Ce n'est pas moi qui te le dirai... Mais tu peux me croire, épouser un homme qu'on n'adore pas, c'est un supplice pour une femme dont l'âme est un peu haute... N'épouse pas Lancret... Lancret est un troisième au whist ; et ce n'est pas un mari.

—Alors, il faut le renvoyer ?...

—Non... parle-lui doucement... Fais-lui comprendre qu'il n'a pas su te plaire encore... que, peut-être, plus tard... enfin... que tu n'es pas pressée... Il aura à choisir entre se contenter de cela et ne plus revenir ici. Tu verras qu'il restera.

Papa avait raison. Lancret est resté. Il fait toujours le troisième au whist. A cette preuve d'amour, il a gagné que je l'aime un peu. Mais je ne l'épouserai pas. J'ai un mari qui est mon cher égoïste de papa—et c'est aussi, hélas ! le seul enfant que j'aurai !

Si au moins j'étais sûre de le garder toute ma vie, ce vieil enfant !

MARCEL PRÉVOST.

UN KRACH NAPOLITAIN

Le 10 février, Naples comptait 120 banques disséminées dans tous les quartiers : et, si les dix premières, par exemple celles de Buffo-Scilla et de Costa, offraient une apparence décente, affectaient même un certain luxe d'installation et possédaient un personnel d'une irréprochable mise, toutes les autres installées mesquinement, dans les rues mal famées, dans des maisons aux porches sombres, étaient tenues par des gens de mauvaise mine qui accomplissaient gauchement les formalités, pourtant très simples et très peu nombreuses, indispensables à la réception des fonds et aux paiements des intérêts. Pour créer une banque, il suffisait d'avoir à sa disposition deux obscures petites pièces dans la rue Guantai Vecchi ou dans la ruelle Stufa San Giorgio, et d'y mettre deux tables boiteuses, deux registres en papier à chandelles, deux chaises de paille et deux individus à la face patibulaire.

Parmi ces banques nouvellement écloses, plusieurs étaient établies dans ces grands immeubles de la rue Tribunali, de la rue Mercanti, de la ruelle Nilo, de la venelle Mezzo Cannone, où logent toute espèce de gens, des familles bourgeoises, des familles ouvrières, des fabricants de fleurs artificielles, les brodeurs d'ornements d'église, des charlatans ; où l'on trouve des maisons louches, des tripots clandestins, des hôtels à vil prix, des agences de prêt sur gage ; et à côté de chaque agence, dans le même immeuble, soit au premier,

soit au dernier étage, une banque avait poussé comme un rejeton naturel : et les employés de cette banque avaient la même figure que les égorgeurs de l'agence, et l'on remarquait des affinités mystérieuses entre le mobilier, les registres et les guichets de ces deux bureaux voisins. Tout, dans la petite banque née d'hier, était vieux, sale et puant comme dans le vieux coupe-gorge : de part et d'autre, les employés avaient les pardessus graisseux, les mêmes chemises effilochées, les mêmes cravates rougies par l'usage. Et cependant, malgré cette mière indécante, le taux de l'intérêt n'avait pas cessé de croître avec une vertigineuse rapidité, comme la boule de neige qui roule et se transforme en avalanche. Dès le mi-janvier, plusieurs banquiers avaient fait le coup de payer l'intérêt par anticipation, de sorte que le déposant, après avoir versé les fonds au premier guichet, passait tout de suite au deuxième pour toucher les arrérages : une rapidité si foudroyante en affaires que jamais on n'avait rien vu de pareil !

Ceux qui n'avaient pas d'argent s'en faisaient prêter ; les dames engageaient leurs diamants, leurs vaisselle plate, vendaient leurs plus riches atours : les retraités mettaient en gage le titre de leur pension ; les tenanciers de la loterie déposaient pour huit jours, pour quinze jours, jusqu'à la date où ils devaient faire leur versement, la recette qu'ils avaient en caisse. Les agences qui opéraient

des recouvrements pour le compte d'autrui, mêmes les plus probes et les plus scrupuleux, n'avaient les sommes recouvrées, en se donnant à eux-mêmes pour excuse la brève échéance de cette opération irrégulière; les propriétaires tourmentaient les fermiers afin d'apporter aux banques l'argent des fermages. Dans toutes les sociétés, dans les cercles, dans les mess, dans les pensions de jeunes filles, dans les collèges de jeunes garçons, dans les maisons de toutes sortes, partout la fureur de lucre avait pris de telles proportions que les plus rétifs, les plus pauvres, les plus économes, les plus circonspects se décidaient à déposer leur argent. Les banques payaient trente pour cent par mois!

Chaque dépôt était petit, mais les dépôts étaient innombrables. Ceux qui déposaient maintenant, c'était le garçon de café c'était la repasseuse qui possédait cent vingt livres d'économies, c'était la dévote, c'était le capitaine retraité à la chute des Bourbons, c'était l'institutrice, l'élève, la concierge. Est-ce à dire que l'on n'avait pas d'inquiétude? Bien des gens éprouvaient une crainte vague et comme un frisson de défiance: déjà le bruit avait couru que l'effondrement général était proche: mais cette crainte vague, cette défiance ne faisaient qu'exciter les esprits, fournissaient un aliment à cette folle imagination méridionale qui joue un si grand rôle dans la vie des Napolitains et même dans leurs opérations financières. Vainement le *Pungolo*, un journal honnête et courageux, avait-il, dès le début, engagé contre les banques une guerre sans merci: d'autres journaux, soudoyés pour les défendre, avaient poussé comme des champignons; et tout cela produisait une violente effervescence. En dépit des injures, des lettres anonymes, des menaces de mort, le *Pungolo* continuait sa campagne; et ce qui, plus que tout le reste, mettait en rage les banquiers, les souteneurs des banques et les déposants, c'était l'appréhension que cette campagne ne mit en éveil le ministère, la magistrature, le tribunal de commerce.

* * *

Enfin, tout s'éroula comme un château de cartes. Le 11 février, le *Pungolo* avait annoncé pour le lendemain que le procureur du roi lancerait des mandats d'arrêt contre les banquiers, les employés et les collecteurs, que l'on saisirait les sommes en dépôt et que l'on apposerait les scellés. Mais nul n'y avait cru: c'était la deuxième et troisième fois que le journal publiait cette nouvelle; et on se figura, on se persuada qu'elle répondait seulement à un charitable désir de ses rédacteurs. Ceux mêmes qu'elle intéressait directement n'en tinrent pas compte; et, le soir qui précéda le désastre, ils se montrèrent partout, à San-Carlo, au Jardin d'Hiver, dans les restaurants et dans les maisons de jeu, au bal, au café, avec leurs femmes, leurs amis et leurs parasites.

Le 12 février, vers huit heures du matin, le bruit se propagea, venu on ne sait d'où que la banque Ruffo-Scilla suspendrait ses paiements dans la journée; ce qui provoqua un premier mouvement de panique. Mais, à huit heures et demie éclata le coup de foudre: on apprit que Ruffo-Scilla venait d'être arrêté, jeté en prison. Cette fois, il n'y eut pas moyen de mettre en doute la nouvelle: car, au même instant, les opérations de la police commencèrent dans tous les quartiers.

Quel spectacle! Une foule consternée s'amassait devant les banques envahie par la force publique. Les visages étaient d'un emortelle pâleur; mais, parmi les assistants les uns demeuraient taciturnes, les autres avaient des crises de désespoir. Pour beaucoup d'entre eux, c'était la ruine complète, la misère implacable, une catastrophe dont ils n'osaient pas encore mesurer la profondeur, bien qu'ils en eussent déjà le vertige; mais, pour d'autres, c'était plus que la ruine, c'était le déshonneur: ils s'étaient approprié l'argent d'autrui en se promettant de restituer bientôt, et voilà que cet argent s'évanouissait sans retour et qu'on les accusait de l'avoir volé. Ceux-ci étaient frappés d'épouvante; ils rôlaient çà et là dans la foule, blêmes, les yeux hagards, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, absorbés dans cette unique pensée, — qu'ils étaient perdus!

Devant le palais Fancitano, un gérant de loterie, qui trois jours auparavant, avait risqué plusieurs milliers de lires appartenant à l'État, ne voulait pas croire au désastre; puis, quand il ne put douter, il se mit à hurler, à pleurer, à rire, à divaguer, à se démener comme un fou; et sa folie subite augmentait encore l'effroi de cette multitude épouvantée.

Un jeune homme à la face livide répétait machinalement, comme un idiot:

—Je n'ai plus qu'à me faire sauter la cervelle! je n'ai plus qu'à me faire sauter la cervelle!

Un homme d'âge criait, d'une voix déchirante:

—Tuez-moi, tuez-moi, mes enfants! je suis un assassin!

Un autre, les yeux rougis par les navrantes larmes de la vieillesse, allait bégayant, comme si un choc nerveux lui eût enlevé le libre usage de la parole.

Ce qu'il y avait de plus lamentable, c'était l'arrivée des gens qui, ne sachant rien encore, s'approchaient, saisis d'un pressentiment sinistre à l'aspect de cette foule. Aussitôt, quarante, cinquante per-

sonnes, toutes les personnes présentes se précipitaient pour leur donner la nouvelle, avec des cris, des clameurs, des gémissements, des imprécations; et le malheureux apprenait l'événement d'une façon si soudaine et si brutale qu'à son tour il devenait d'une pâleur cadavérique, les paupières battantes, les yeux égarés. Quelques-uns chancelaient, comme si la terre se fût dérobée sous leurs pas.

Les femmes aussi accoururent de toutes parts: des femmes de toutes les conditions, des ouvrières en camisole, des servantes avec leur tablier blanc noué de travers, des demi-plébiennes avec leur châle pendant sur un côté, des demi-bourgeoises et même de vraies dames, coiffées du premier chapeau qui s'était présenté sous leur main, blêmes derrière leur voilette, non moins convulsées par la colère que les femmes du peuple. Les mains tremblantes, les yeux fous, les lèvres violacées, elles s'efforçaient de retenir leurs pleurs. Les plus faibles, les plus inconsolables n'y réussissaient pas et sanglotaient, là, dans la rue, les unes à lourdes larmes silencieuses qui s'écrasaient sur leurs joues, les autres à chaudes larmes ruisselantes, avec des spasmes et des suffocations, comme les enfants qui ont un gros chagrin.

Et puis, lorsqu'on avait fini d'arrêter, de perquisitionner, de séquestrer, d'apposer les scellés, la scène changeait. Les commissaires de police, les officiers de paix, les inspecteurs de la sûreté, les sergents de ville descendaient, emportant avec eux les papiers, les registres, emmenant prisonniers les banquiers, les employés, les rares collecteurs qui avaient eu l'imprudence ou l'impudence de venir encore au bureau ce matin-là. Et alors, devant cette espèce de convoi funèbre, devant ce lugubre transport d'hommes et de choses, la foule éprouvait la sensation nette que tout était fini, que tout était perdu, que jamais plus elle ne rattraperait son argent. Et une grande clameur composée de lamentations, de hurlements, de blasphèmes, de sanglots féminins, une clameur où mettaient aussi leur note perçante les cris des nourrissons, portés sur les bras maternels, accueillait la police escortant les coupables; et les plus furieux se ruaient contre les agents pour leur enlever des mains les prisonniers, pour les frapper à coups de canne, pour les massacrer. Dans certaines banques de la Tribunali, de la rue Foria, le commissaire, l'officier de paix, durent ceindre leur écharpe et haranguer la foule menaçante; ailleurs, aux Mercanti, à Santa Maria la Nuova, il fallut que les gendarmes et la troupe prêtassent main forte pour empêcher le peuple de faire sommaire justice des banquiers. On ne parvenait pas à disperser les attroupements, à convaincre les gens qu'il était inutile de stationner ainsi dans la rue, d'attendre, je ne sais quoi, d'attendre sans rien attendre. Hélas! dans la frénésie de leur désespoir, hommes, femmes, enfants, n'avaient pas le courage de rentrer chez eux; ils se tenaient à la porte des banques, stupidement, pour contempler la rue, la maison, les murailles où leur argent avait disparu.

* * *

Quelques heures plus tard, la foule était devenue taciturne, comme oppressée par le désastre, lasse d'avoir trop parlé, trop hurlé, trop blasphémé, prise d'hébétéude; mais les gens s'obstinaient encore à ne pas rentrer chez eux. A bout de forces, ils ne faisaient plus maintenant que branler la tête, comme pour dire que leur malheur personnel était plus terrible que le malheur de tous les autres. Mais déjà les trains de Salerne, de Caserte, de Foggia, de Campobasso amenaient un nouveau contingent de désespérés; les déposants de la province, qui, la face bouleversée, les yeux injectés de sang, pâles comme des morts ou rouges comme des apoplectiques, venaient se joindre au chœur lugubre de ceux qui, depuis le matin, savouraient l'amertume de la catastrophe.

Ce qu'il y avait de bizarre, c'est que les provinciaux n'articulaient pas une parole et regardaient autour d'eux avec un air effaré. Toujours ils s'étaient méfiés de Naples et des Napolitains; toujours ils avaient redouté la grande ville comme une fournaise où l'argent se fondait, se consumait, s'évaporait. Et voilà: ils y étaient venus, dans cette Naples de perdition, et elle les avait dévorés; ils y avaient apporté l'argent de leurs coffres solides, et les Napolitains s'étaient gavés de ce bon argent, qu'ils ne reverraient jamais plus! Non, ils n'y croyaient pas, les provinciaux, à la mine désespérée, aux cris et aux pleurs des Napolitains; ils ne croyaient pas qu'un seul Napolitain eût fait la perte d'une seule lire; mais, vaguement, sans motifs, ils s'imaginaient que tous les Napolitains jouaient une impudente comédie, que ces gens éplorés avaient mangé l'argent ou qu'ils en avaient peut-être encore une partie dans leur poche. Mornes, sinistres, les lèvres serrées, les épaules courbées comme un homme qui, après un grand coup, se ramasse sur lui-même, les provinciaux circulaient dans la foule avec d'obliques regards soupçonneux, montaient les escaliers des banques, voyaient les scellés sur les portes, redescendaient en hochant la tête. Quelques-uns d'entre eux sautaient en fiacre et se faisaient conduire chez le commissaire de police, chez le procureur du roi, chez le président du tribunal de commerce: dans l'antichambre peuplée de figures pareilles à la leur, ils attendaient des heures entières; et, enfin, quand on les introduisait, ils se soulageaient le cœur par d'amères

récriminations contre Naples et les Napolitains. Le représentant de l'autorité les écoutait, leur disait que, pour le moment, il n'y avait rien à faire, qu'il fallait attendre le rapport des experts commis à la vérification de la comptabilité, celui du liquidateur de la banqueroute. Et les provinciaux faisaient semblant de croire à ces paroles, qui était l'expression de la vérité pure ; mais, au fond, ils n'y croyaient pas, non, ils n'y croyaient pas ; et ils sortaient en ricanant, avec la conviction qu'il existait un complot pour les renvoyer dans leur pays dépouillés et mystifiés.

Enfin, le soir descendit sur Naples, et la foule se dispersa lentement. La nuit après le désastre, la ville sembla morte. San Carlo et le Jardin d'Hiver tinrent leurs portes closes : on savait bien qu'il ne viendrait personne. Les cafés demeurèrent vides. Mais, jusqu'à une heure avancée, il y eut beaucoup d'ombres solitaires qui rôdaient à l'écart, comme des fantômes douloureux ; et c'étaient les gens qui avaient peur de rentrer à la maison. Pris d'une mortelle faiblesse, ils ne pouvaient se résigner à revoir leur famille, à supporter le spectacle du deuil domestique, à se trouver face à face avec leurs remords.

Un grand nombre de ces misérables se réfugièrent dans les infimes hôtels du Port, du Pendino, des environs de la gare. Les autres, ceux qui rentrèrent chez eux, passèrent les longues heures de la nuit dans les gémissements ; et, à voir ces pleurs, à entendre ces lamentations, les petits enfants eux-mêmes, les petits enfants qui devraient rire toujours, se mettaient aussi à pleurer, sans savoir,

sans comprendre, inapaisables. Ni dans les quartiers pauvres, ni dans les quartiers riches, personne, cette nuit-là, ne pouvait dormir, ne pensait à se reposer ; et, chez ceux qui ne pleuraient pas, des scènes éclataient, plus tristes encore. Sous le coup de la catastrophe, dans la rage d'avoir perdu leur argent, pères et fils, maris et femmes, frères et sœurs se querellaient, s'accusaient, s'injuriaient ; le conflit de l'intérêt offensé remuait et ramenait à la surface la fange de mille existences, réveillait les plus ignobles passions, déchaînait les plus vils instincts, relâchait les liens du sang, brisait les liens les plus indissolubles. En plusieurs endroits, on tira les couteaux et les revolvers ; en quelques-uns, il y eut du sang répandu. Comme elle fut longue et sinistre, cette nuit de février, pleine pour les uns de sanglots et de fureurs, pleine pour les autres d'un silence désespéré !

Le lendemain matin, on apprit qu'il y avait eu quatre suicides ; que nombre de gens avaient pris la fuite, abandonné leur patrie et leur famille pour se soustraire au déshonneur. Déjà on chuchotait le chiffre des sommes perdues ; et ce chiffre montait d'heure en heure, croissait avec une accélération formidable : dix millions, douze millions, quinze millions... Et, quand on connut le chiffre véritable, toutes les prévisions se trouvèrent dépassées ; la banque Ruffo-Scilla était en déficit de vingt millions ; la banque Costa, de douze millions ; les petites banques, de neuf millions et demi ; — en tout, plus de quarante et un millions !

MATHILDE SERAO.

MADemoiselle ROSETTE

Notre époque se targue assez complaisamment de détenir le record des neurasthénies étranges et des originalités piquantes : elle n'a, à ce point de vue, ni à se vanter ni à s'amoindrir, le monde a de tout temps été ce qu'il est et les détraqués d'autrefois valaient bien nos névropathes d'aujourd'hui.

Ma conviction, sur ce sujet, n'a fait que s'affermir à la lecture fortuite d'une *cause célèbre* de l'ancien temps : la *Revue de psychiatrie* a rappelé dernièrement le fait curieux qui a donné naissance à un procès jadis fameux et que j'ai voulu lire dans les documents originaux. L'affaire vaut la peine d'être contée et avec quelques détails.

Vers le commencement du XVIII^e siècle, vivait à Bagnères-de-Bigorre, un avocat au parlement de Toulouse nommé Aymond Dumourel qui avait épousé, étant riche et de condition distinguée, une demoiselle de Manas. Ils avaient eu deux fils dont le second était né le 24 novembre 1678 et avait été baptisé sous les noms de Pierre-Aymond.

Mme Dumourel mourut jeune, alors que Pierre-Aymond était au collège. L'enfant était, jusqu'au décès de sa mère, élevé dans la maison paternelle ; mais à la suite de cet événement, le père n'ayant pas le temps de veiller à son éducation, le mit en pension à Toulouse où il poursuivit ses études classiques et prit sa licence en droit. Le compte que ses maîtres rendaient de lui était des plus favorables. Le jeune homme, d'après eux, était très rangé, vertueux, dévot, timide même : il fuyait, à la vérité, trop la compagnie de ses camarades et les distractions que présentait la ville, mais c'était là le seul reproche qu'on pût lui adresser et il faut reconnaître que ce reproche était mince.

Quand Pierre-Aymond eut pris ses grades, son père lui écrivit afin de l'inviter à prendre quelques vacances et il fut décidé que le jeune homme débarquerait tel jour, à cette heure, à la maison paternelle. Quel ne fut pas l'étonnement de l'avocat Dumourel en voyant, au jour dit, entrer chez lui une grande et forte femme, légèrement barbue, qui se jeta à son cou et l'embrassa avec attendrissement en l'appelant : *Papa !* C'était Pierre-Aymond, vêtu d'une jupe et d'un caraco, portant cet étrange costume avec une aisance parfaite et un aplomb imperturbable.

Le père, au premier abord, imagina qu'un accident quelconque, attaque de bandits ou chute dans la rivière, avait obligé son fils à prendre, gar pressante nécessité, les premiers vêtements tombés sous sa main ; son étonnement se changea en stupeur aux premiers mots d'explication et il crut perdre la tête en entendant son garçon lui révéler l'étrange lubie dont il était atteint.

— Vous savez bien, mon chère père, disait Pierre Aymond, que je suis devenue fille, et que ce n'est que par suite d'une erreur, que vous m'avez fait élever comme un homme : mon premier devoir, en m'apercevant de cette erreur, était de prendre les vêtements de mon nouveau sexe ; ainsi ai-je fait et j'ai consacré à l'achat d'un modeste trousseau une partie de l'argent que vous aviez la bonté de m'adresser pour payer mes maîtres.

— Diable soit de cette mascarade, s'écria l'honnête avocat ; vous êtes garçon, et vous resterez garçon, et je saurai bien mettre ordre à cette irrespectueuse folie. Et si ma volonté ne suffit pas à vous contraindre, je suis homme à user de mon autorité et à vous faire enfermer dans une maison de force jusqu'à ce que vous ayez retrouvé la raison.

— Mon père, ce sera donc pour vous obéir ; mais je n'en suis pas moins une femme et ce que vous en pourriez dire n'y changera rien.

Le père Dumourel, interloqué comme bien on pense par un si beau sang-froid, fit appel d'abord à ses souvenirs personnels, consulta des médecins qui examinèrent Pierre-Aymond, prit conseil de ses parents et de ses amis proches ; son fils — car il fut établi que c'était bien un fils et non une fille que le ciel lui avait donné, — n'en continua pas moins à simuler, maladroitement, l'attitude et les manières d'une femme : s'il consentait, par soumission aux ordres de son père, à revêtir un pourpoint et des culottes quand il se trouvait dans l'intimité, il se gardait bien de sortir autrement qu'en jupe et en bonnet tuyauté lorsqu'il se rendait à l'église ou qu'il allait faire quelque visite ; et comme on ne manquait pas de lui demander la raison de ce travestissement, il répondait imperturbablement, avec une grosse voix mâle :

— Ne savez-vous donc pas que je suis fille ? et si j'ai consenti à passer pour un garçon pendant quelques temps et si j'ai encore aujourd'hui la faiblesse de revêtir parfois des habits qui ne sont pas ceux de mon sexe, c'est dans la crainte de déplaire à mon pauvre père qui a l'esprit frappé et n'en veut pas démordre ; mais j'espère bientôt lui prouver qu'il se trompe et le réduire à reconnaître son erreur.

Le moyen que Pierre-Aymond avait imaginé pour parvenir à ce résultat n'était point banal. Il cherchait une place de *gouvernante* chez une dame seule. Et il parvint en effet à se caser chez une dame de Rouquette, qui, très myope apparemment, ne s'étonna pas du visage barbu et des allures masculines qu'il ne parvenait pas à dissimuler, et le prit à ses gages comme dame de compagnie. Mais la malchance voulut qu'un jour que notre homme-femme était allé rendre visite à son père et qu'il avait, à cet effet, revêtu la culotte de rigueur ; il fut rencontré dans cet état, en pleine rue, par la dame de Rouquette qui sortait des vêpres et qui fut prodigieusement scandalisée. Le soir même elle metait sa *gouvernante* à la porte, sous le prétexte très plausible, qu'une femme respectable et de mœurs pures ne pouvait songer à s'habiller en homme.

La situation de Pierre-Aymond devenait difficile. Son père qui ne désespérait pas de guérir un si étrange cas de folie, mit tout en usage pour ramener le pauvre maniaque à la raison ! il essaya de l'accoutumer aux exercices du corps, il emprunta son suffrage dans divers sentences qu'il était appelé à rendre comme juge souverain de Bigorre ; même il lui proposa de l'envoyer dans des villages de la région pour y tenir l'audience à sa place sur quelques contestations dont la décision lui était déferée. Sa joie fut grande lorsqu'il s'aperçut que la chose souriait à son fils ; il le crut sauvé, l'instruisit sommairement des affaires en litige et l'expédia en compagnie de son greffier, bien assuré qu'il avait opéré, dans cet esprit égaré, une guérison radicale.

L'expédition fut épique et l'enquête qui fut ordonnée plus tard au sujet de ce cas inexplicable en a révélé les détails :

Pierre-Aymond parcourut les villages du ressort, faisant annoncer, un jour à l'avance, qu'il arrivait pour entendre les plaignants et rendre la justice. Au lieu de siéger aux locaux ordinaires, il réunissait les plaideurs sous un arbre, au bord du chemin : à l'heure fixée, les paysans rassemblés voyaient apparaître le greffier, suivi d'un solide gaillard, vêtu d'une robe à fleurs et portant un cabas qui contenait son ouvrage ; ce juge d'un nouveau genre s'asseyait sous

l'arbre et appelait les plaideurs ; au premier qui prenait la parole :

—... Monsieur le juge...

— Appelez-moi Mademoiselle Rosette, répliquait le magistrat en jupons.

Et à l'effarement de toute l'assistance, il écoutait gravement les requêtes qui lui étaient présentées, tout en tricotant un bas, et, sans s'interrompre de son travail, il rendait des jugements très sensés et pleins de discernement.

* * *

Quand Mademoiselle Rosette retourna à Bigorre, son père qui s'attendait à une guérison miraculeuse, recula d'horreur en voyant sa progéniture revêtue d'une petite robe de couleur claire qui ne descendait pas aux genoux.

— Mais, papa, fit l'aimable enfant en montrant sa jupe de tafetas vert et blanc : c'est la robe d'innocence que les filles doivent porter une fois en leur vie ; et je dois m'acquitter de ce devoir que vous avez manqué de me faire remplir.

Et dès le lendemain Pierre-Aymond se mit à faire le tour de la ville et sonna à toutes les portes, annonçant à ses compatriotes, qu'il avait décidément adopté le sexe féminin, et qu'on eût désormais à l'appeler Mademoiselle Rosette.

Le père Dumoret en mourut de chagrin. Mademoiselle Rosette, libre désormais, partit pour Toulouse et vécut enfin à sa guise.

La réputation de Mademoiselle Rosette fut bientôt connue dans toute la ville. Les enfants couraient après elle avec des huées ; elle quitta Toulouse, disant qu'elle partait pour Agen : elle disparut pendant quelque temps et l'on ignore ce qu'elle devint durant plusieurs mois.

Ce pauvre fou qui, sur tous les autres points que celui de sa propre identité, jouissait de toutes ses facultés et passait même pour avoir de l'esprit, mourut d'une façon tragique.

Un jour il tomba pris d'une crise d'étouffement : on accourut, on le déshabilla malgré ses protestations et ses cris, et on découvrit qu'il s'était tellement comprimé le corps pour se faire la *taille fine* qu'il en était difforme. Trois jours avant sa mort, voyant qu'il n'y avait personne dans sa chambre, il se leva pour aller prendre ses habits de fille, mais il n'eut pas la force de revenir à son lit. Il tomba en défaillance au milieu de la pièce. On entendit le bruit de sa chute ; on accourut : on le trouva tenant ses jupes à la main et il expira en quelques minutes.

G. LENOTRE.

LES BASQUES ET LEUR LANGUE

Le peuple basque constitue une bizarrerie vraiment étonnante ; il forme comme un reste d'une civilisation antique et toute particulière, présentant une langue, des coutumes toute spéciales : à l'extrémité de l'Europe, entre l'Espagne et la France, il est resté immobile dans ses mœurs comme dans sa langue ; il est demeuré stationnaire, et comme réfractaire à tous les pays de la civilisation.

C'est précisément à ce point de vue-là que la race basque est fort curieuse à étudier. Ces montagnards, que les Romains nommaient Cantabres et que l'on nomme Basques, se donnent à eux-mêmes, dans leur langue bizarre, la désignation de *Eskuakunak*, ce qui veut dire : *Les hommes ayant la main adroite*. Le pays basque actuel se compose de sept anciennes provinces, dont quatre en Espagne et trois en France ; les quatre provinces espagnoles sont la Biscaye la Guipuecoa, l'Alava et la Haute-Navarre ; quant aux anciennes provinces françaises, elle sont comprises dans les arrondissements de Mauléon et de Bayonne.

La race basque est courageuse, entreprenante, tout en étant d'ailleurs querelleuse et vindicative ; elle a su garder son empreinte primitive, cette empreinte qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ce sont les Basques les premiers qui, bien avant les Anglais, ont été poursuivre la baleine jusque dans les régions polaires ; ce sont eux qui, les premiers, ont débarqué à Terre-Neuve, et ont rapporté en Europe la morue (autrement dit *bacalhao*), créant ainsi une source de richesses. Aujourd'hui encore le Basque est entreprenant ; il quitte volontiers le sol natal poussé d'abord par son amour des aventures ; il émigre vers des contrées lointaines, tantôt vers les Antilles espagnoles, tantôt vers l'Amérique du Sud, notamment la République Argentine, arrivant toujours au succès, faisant fortune, formant des colonies florissantes. Il faut bien dire qu'il est poussé à l'émigration par son esprit d'indépendance, qui lui fait prendre en horreur le service militaire obligatoire.

Mais d'où vient cette race d'hommes si complètement étrangère aux mœurs de la France aussi bien que de l'Espagne, autant du reste qu'à leur langue ? On a cru y voir des Phéniciens, ou bien des immigrants venus du plateau centrale de l'Asie. En tout cas, la seule chose que nous voulions noter précisément ici, c'est la bizarrerie de leur langue, qu'ils ont su si bien conserver.

Le premier livre dans lequel on ait imprimé quelques mots basques remonte au XVI^e siècle. Nous n'avons point d'ailleurs l'intention de nous livrer à une étude de linguistique qui se trouverait un peu déplacée ici. Notre intention est seulement de signaler quelques bizarreries de cette langue primitive.

On a coutume de prendre un malin plaisir à tourner en ridicule la langue basque, son orthographe, sa syntaxe ; et le fait est que la syntaxe peut en paraître bizarre ; tant elle diffère de nos langues latines ou des langages que nous rencontrons fréquemment. Mais ce qui prête le plus à rire, c'est la longueur inusitée des noms et même leur prononciation. Il est un proverbe espagnol qui dit que les basques écrivent, par exemple, "Solomon", et prononcent "Nebuchadnezzar". Enfin, toujours sur le même sujet et dans le même esprit, il y a une autre histoire que racontent beaucoup les Espagnols et Français, pour tourner en ridicule le Basque : "Le diable à ce qu'il paraît, employa sept années à essayer d'apprendre la langue basque, pour tenter de porter la mauvaise parole à travers ces populations ; mais, au bout de ces sept années, il avait appris trois mots, et il y renonça, désespérant d'arriver jamais au résultat. Comme conséquence, ajoute la tradition, le diable est bien empêché de pouvoir tenter les Basques, puisqu'il ne peut se faire entendre d'eux, et chaque Basque s'en va naturellement au ciel. Malheureusement, aujourd'hui

d'hui une partie de la population commence à savoir le français, à le parler concurremment avec la langue indigène, et, comme le diable connaît fort bien le français, cet heureux privilège tend à disparaître peu à peu."

Si le promeneur à Saint-Jean-de-Luz, à Biarritz, écoute au passage quelques phrases détachées prononcées par des Basques dans les rues, dans les cafés, il comprendra un peu le découragement du diable, et il ne se sentira pas la force de le blâmer d'avoir renoncé à ses études de linguistique. L'oreille ne retrouve pas dans ces mots une seule syllabe familière, une seule qui se rencontre dans les langues européennes. Par exemple, nous citerons quelques mots pour leur étrangeté, sans avoir l'intention de faire un cours de grammaire basque : *unce* veut dire enfant ; *berri* nouveau-né ; *hamar* signifie dix, *bederatzi*, neuf, et *hemeretzi*, dix-neuf ; *astézen*, mercredi ; *orzanz*, tonnerre ; *yangot*, je mangerai.

Comme nous l'avons dit, pendant des siècles la langue basque n'a jamais été écrite, et le premier livre écrit entièrement en basque remonte à environ deux siècles.

En réalité, il faut bien dire que, quand on veut étudier à fond la langue basque, son isolement et son étrangeté apparente n'empêchent point qu'elle n'ait des qualités et des avantages de douceur, de clarté qu'on ne rencontre pas toujours dans les autres langues. Et, ce qu'il faut y noter, c'est que le radical se retrouve très aisément dans tous les mots, et que dérivés et conjugués se forment du moins suivant un ordre parfait, s'il est quelque peu compliqué.

Mais ce qui paraît tout particulièrement drôle dans le basque, c'est la longueur de certains mots, qui dépasse tout ce que l'on rencontre dans les noms composés de la langue anglaise ou de la langue allemande ; on sait, en effet, avec quelle facilité la langue allemande spécialement forme des noms composés d'une longueur presque monstrueuse ; mais écoutez ceux-ci empruntés au basque, et vous pourrez faire la comparaison. En voici un premier que vous ne pourrez pas lire sans respirer : *Szarysaroyarenlarrearenbarena*. Nous pouvons en fournir un autre qui le vaut presque : *Ardanzsaroyareniturricoburna*. Ces deux mots à l'envergure si prodigieuse sont tout simplement des noms de pays des provinces basques espagnoles ; si, connaissant la langue, on veut les analyser et en chercher le sens complet, on verra que ces mots sont formés rationnellement, et que le premier veut dire tout uniment "le centre du champ de la montagne de l'étoile" ; pour l'autre le sens en est le "haut de la source de la montagne du vin".

Bien certainement aujourd'hui la langue basque tend à disparaître sur les Pyrénées françaises, comme le bas-breton dans la presqu'île bretonne ; mais il est encore parlé par la majorité ; si bien que les conscrits des régiments formés dans cette partie de la France, notamment à Bayonne, ne comprennent point les commandements point les commandements faits en français : on doit avoir des sous-officiers qui répètent les commandements en basque, pour la plus grande désolation des officiers, mis ainsi dans l'impossibilité de donner directement un ordre à un soldat.—Ce qui d'ailleurs contribuera vite à faire disparaître la langue, c'est que ces populations, par crainte du service militaire en grande partie, comme nous le disions, émigrent pour toujours, ce qui se nomme en langage savant *esprit de retour*. C'est le phénomène qui se produit en Corse : une grande partie des habitants quittent l'île et s'en vont créer des établissements commerciaux aux Antilles espagnoles, notamment à Porto-Rico. Quant aux Basques, ils ont fondé des colonies importantes en Argentine.

PIERRE DE MÉRIEL.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

L'ÂME DES ROSES!

EDMOND MISSA.

Leurs per - les qui trem - blent au vent, — Per - les d'ar - gent, — si pré - ci -

- eu - ses, — Ce — sont les lar - mes que sou - vent Nous ré - pau -

- dons. — si - len - ci - eu - ses. — Dis qu'ap - pa - rait le so - leil

d'or, Les per - les s'envent aux nu - ges. — Et les lar - mes qu'en vent en - creu -

(A suivre.)

CHANT. Moderato. PIANO. Moderato. p

Vous m'avez dé - man - dé, Su - zon, Pour éhas - ser vos pen - sers mo - ro - ses.

De vous ex - pliquer le ma - son Qui me fait a - du - per les ro - ses.

Dim.
C'est qu'el-les sont pour les a-mants, Vous le sa-vez mieux que moi - mè - me.

Dim.

Des o - ra - cles tou - jours char - mants — Qui leur dé - voi - lent qu'on les

Cédez.
Switez.

ai - moi

Tempo.

Quand el-les ouvrent, au printemps, — Le riche é - cri - t leurs co - rol - les,

p

2

Nous nous rap - pe - lions nos vin - t ans — Et vos - ca - res - san - tes pa - ro - les

Dim.

Quand el-les sou - rient au ma - tin, Ce que nous voy - ons, ô mer - veil - le!

Dim.

C'est vo - tre bou - che de sa - tin, — Tou - jours plus ro - se que la

veil - le!

Tempo.

3

DUGONGS ET LAMANTINS

Les Cétacés proprement dits, tels que les dauphins, les cachalots et les baleines, se nourrissent exclusivement d'animaux aquatiques; les dugongs et les lamantins ne mangent au contraire que des plantes marines. C'est cette différence de régime qui les a fait séparer des Cétacés *carnivores* sous le nom de Cétacés *herbivores*.

Leur organisation, qui les rapproche des Pachydermes, diffère d'ailleurs par de nombreux caractères de celle des Cétacés proprement dits et justifie pleinement la ligne de démarcation établie par les zoologistes, qui rangent aujourd'hui les dugongs et les lamantins avec les stellères, aujourd'hui disparus, dans un groupe tout à fait distinct, le groupe des *Sirénides*.

Leur mode d'alimentation leur impose un genre de vie bien différent de celui des Cétacés carnivores, car il limite singulièrement le cercle de leurs ébats.

Ils ne peuvent guère s'éloigner des côtes, qui leur fournissent en abondance les fucus et autres plantes marines dont ils doivent engloutir chaque jour des quantités énormes, et, d'autre part, ils ne peuvent songer à s'écarter de la surface de la mer pour explorer les eaux profondes, sous peine de s'exposer à un jeûne certain. C'est qu'en effet, comme l'ont montré les explorations sous-marines dirigées par M. Alphonse Milne-Edwards, il n'existe pas trace de végétaux dans les grandes profondeurs, où l'absence de lumière rend leur existence impossible.

Les Sirénides restent donc cantonnés au voisinage des côtes, dans les golfes, aux embouchures des fleuves; ils vivent là tantôt par paires, et tantôt par petites bandes.

S'ils ne s'avancent pas très loin vers la haute mer, en revanche ils font des excursions fréquentes dans l'intérieur des terres, en remontant le cours des fleuves, et ils peuvent même ainsi pénétrer jusqu'aux lacs intérieurs qui communiquent avec les fleuves.

Leurs nageoires, assez grandes et mobiles à l'articulation du coude, se terminent par des sortes de mains portant des traces d'ongles; ils s'en servent quelquefois, dit-on, pour se hisser à terre et pour se traîner sur les côtes plates, mais leur corps est peu flexible, et ils sont loin d'avoir sur terre l'aisance relative des phoques.

Les dugongs sont assez communs dans la mer Rouge et dans toutes les parties de l'Océan Indien; il en est fait mention dans les récits des plus anciens navigateurs, qui, en raison de leurs mœurs, les désignaient communément sous les nom de *vaches de mer*, *chamelles de mer*, etc.

Comme ces animaux sont d'un bon rapport, surtout au point de vue de la graisse qu'ils fournissent, on leur fait partout une chasse active.

M. Lumholtz, dans son voyage en Australie, nous donne quelques détails intéressants sur une chasse au dugong auquel il prit part :

"La baie de Saltwater (Saltwater-bay) est peu profonde; les étendues boueuses que l'on voit lorsque la mer est basse sont chargées d'algues sous-marines. C'est là que le dugong vient chercher sa nourriture à marée montante.

"Tout au fond de la baie nous découvrîmes un bon campement, et le lendemain nous étions sur pied de grand matin; dès que l'eau fut assez haute, nous partîmes à la rame.

"Les noirs mirent en ordre les ustensils de pêche. Le harpon se compose de deux pièces: le manche et la pointe. La pointe est formée d'un morceau de fil de fer de 30 centimètres, dont un bout a été aiguisé. L'autre bout, entouré d'herbes et de tulle, y forme un petit noeud ou boule qui s'adapte exactement à un trou dans le manche, et n'en peut sortir. A ce noeud est attachée une corde.

"Quand on lance le harpon, la pointe pénètre dans le corps de la bête, le manche se détache et va flotter sur l'eau. Ce manche est un morceau de bois très lourd, d'environ 3 mètres de longueur. Sans être armé d'un croc, le harpon demeure fiché dans la peau épaisse comme s'il était enfoncé dans de la gutta-percha; mais dès que le dugong reprend sa course, la pointe se courbe et forme croche. L'animal, poursuivi par le canot, se laisse plus ou moins vite. Quand on est parvenu à le hisser à bord, on lui bouche les narines avec des chevilles en bois, et l'asphyxie ne se fait pas attendre.

"Avant que les indigènes du pays eussent noué des relations avec les Européens, et tant que le fer leur a été inconnu, ils se servirent de pointes de harpon en bois, garnies de crochets.

"Les indigènes engagés dans la baie et poussés par une brise légère dirigeaient les regards dans tous les sens et voyaient flotter sur l'eau quantité d'herbes arrachées, signe à peu près certain du voisinage de quelque dugong; effectivement, l'homme de vigie, à l'avant, se mit à crier: "*Parabela! parabela! (Dugong! dugong!)*"

"Aussitôt nous rembarquâmes les noirs dans leur canot; l'un d'eux prit la coquille-écops; l'autre, après avoir préparé sa grande lance et les cordes, paga sans bruit au milieu des dugongs, qui avançaient de plus en plus. Quand à nous, nous restions à distance, aussi tranquilles que possible, suivant avec une attention soutenue tous les incidents de cette chasse.

"Une cinquantaine de dugongs, pour le moins approchaient; leurs

mouvements étaient lents, et de temps à autres ils levaient la tête au-dessus de l'eau afin de respirer. Certains d'entre eux passèrent à quelques mètres de l'embarcation et soufflèrent bruyamment, pour replonger aussitôt d'un mouvement tranquille, après avoir aspiré une longue bouffée d'air.

"Lancé en main, les indigènes ramaient de côté et d'autre, cherchant une proie à leur convenance. Quand l'arme quitta enfin la main sûre du noir, un plongeon formidable de l'animal prouva qu'il avait été touché. Atteint bientôt d'un second coup, le dugong disparut, traînant deux cordes après lui.

"Une course d'une demi-heure le fatigua au point qu'on put l'amener vers le canot et lui boucher les narines.

"Là, nissant nos efforts, nous hissâmes la bête dans notre embarcation. Ce n'était qu'un petit, un veau; nous eûmes cependant bien du mal pour le guinder jusqu'à bord.

"Les noirs prirent place au milieu de nous, et l'on fit force de voiles pour atteindre avant la marée basse notre camp, situé au fond de la baie. C'était un spectacle à toucher le cœur de voir la mère du jeune dugong nous suivre obstinément; elle nageait autour de notre bateau et ne nous quitta qu'au bout d'une demi-heure."

Les dugongs, comme les lamantins, sont en effet connus pour l'attachement qu'ils témoignent à leurs petits, et cette sensibilité particulière qu'on attribue à ces animaux a donné lieu à d'amusants récits.

Quelques vieux auteurs, donnant cours à leur imagination, racontent avec détails que les vaches de mer traduisent parfois leurs leurs émotions, lorsqu'elles sont en danger, en versant de vraies larmes, qui nous font malgré nous songer à celles du crocodile.

Indépendamment de l'huile qu'on retire de sa graisse et dont les qualités médicinales sont, dit-on, bien supérieures à celles de l'huile de foie de morue, le dugong donne une viande comestible, qui tient du veau et du porc, et qui est fort appréciée par les Australiens, les Malais et les Arabes.

La pêche du dugong est, d'après M. Lumholtz, susceptible d'acquiescer une certaine importance en Australie.

"Il y a maintenant, dit-il, sur la côte orientale du Queensland, deux pêcheries de dugongs, mais qui ne sont pas exploitées avec toute l'énergie désirable; aussi l'Australie fait-elle usage d'huile de foie de morue autant que d'huile de dugong. La pêche est laborieuse; les pêcheurs doivent être toujours en mouvement, obligés qu'ils sont de suivre leur proie dans ses déplacements d'un lieu à l'autre. Quand les dugongs quittent, à la marée descendante, les bancs de vase où ils trouvent leur pâture, s'ils cherchent à gagner le large, ils se prennent dans des filets aux mailles solides où ils restent embarrassés. Les dugongs ne se montrent guère au sud de la baie Moroton, mais on en rencontre beaucoup vers le nord, surtout dans le golfe de Carpentarie, qui est très peu profond."

La peau du dugong a d'ailleurs, comme sa graisse, une valeur assez grande, et peut servir à faire du cuir fort ou de la gélatine.

Les os sont très lourds et peuvent remplacer l'ivoire; enfin les dents, auxquelles on attribuait jadis des vertus surprenantes, étaient autrefois fort recherchées, mais aujourd'hui leur valeur a considérablement diminué.

Nous n'avons guère jusqu'ici parlé que des dugongs; il nous reste à dire quelques mots de leurs proches parents, les lamantins, qui tiennent sur une partie des côtes de l'Océan Atlantique la place que les dugongs occupent sur celles de l'Océan Indien.

C'est surtout à l'embouchure de l'Amazona et de l'Orénoque, et dans les affluents de ce dernier, qu'on a aujourd'hui l'occasion de rencontrer ces animaux.

"Le soir, raconte Alexandre de Humboldt, auquel on doit les premières données sur le lamantin d'Amérique, nous arrivâmes à l'embouchure du Caxo del Manati, ainsi nommé à cause du grand nombre de lamantins, ou *manati*, qui y sont pris chaque année... Ces animaux sont très communs dans l'Orénoque, au-dessus des cataractes, dans le Meta et l'Apure."

La chasse du lamantin se fait au harpon, de la même façon que celle du dugong, et donne en chair et en graisse des produits tout à fait analogues.

La viande, salée et séchée au soleil, peut être conservée assez longtemps, et dans certaines localités on la mange en carême en guise de poisson.

Les avis, d'ailleurs, sont partagés relativement aux qualités gastronomiques de cette viande; qui fort appréciée par quelques peuplades, passe chez d'autres pour donner la fièvre, pour tuer infailliblement ceux qui osent en manger. En revanche, Gonzalo Oviedo, en ayant importé en Espagne en 1531 et ayant eu l'occasion d'en offrir à l'impératrice, raconte qu'elle semble si bonne à tous "qu'ils croyaient, dit-il, manger de la viande d'Angleterre".

LE PARCE QUE

—Tu m'as l'air de prendre bien à cœur d'avoir été rejeté par Mlle Latorche...

—Avec raison, sursisti! Ça va me prendre des années pour sortir de mes dettes.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.
 En vente partout, 50c la bouteille.
 Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

LA DÉPOSITION DU MARCHAND DE VIN DURAND



—A quelle distance étiez-vous quand l'accident s'est produit?
 —Oh! monsieur le Président! j'étais loin comme... comme d'ici vot' comptoir.

Qui sait si les pauvres cochons, quand l'un des leurs a commis quelque vilaine action, ne pensent pas de lui: "Il s'est conduit comme un homme?" —ROBERT DE FLERS.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille pinces.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'Avis

COUPE GARANTIE

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

Pour Chapelets des RR. PP.

Croiseurs, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

ENTRE BOHÉMES

—Est-ce un homme ou une femme, ton propriétaire?

—Il est *termaphrodite*.

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

déclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

698 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal

TEL. BELL EAST 1114

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent



MONTREAL

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
 Elixir, Poudre et Pâte

GRAND PRIX
 LYON 1884
 HORS CONCOURS
 BORDEAUX
 MEMBRE DU JURY 1885

BÉNÉDICTINS
 de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:
SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
 PHARMACIES et DROGUERIES.
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE
 DU PRIEUR
Dom Maguelonne

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

MODES PARISIENNES



VÊTEMENT MARCEL en cheviotte noire d'une forme ronde avec pinces aux épaules, recouverte par un petit collet brodé et bordé d'astrakan surmonté d'un col Médicis.

CAUSETTE SUR LES DICTIONNAIRES

(Compilation de Jules Hourbonnière.)

Aide-de-camp.—Un officier qui sait toujours le premier si on bat la générale.

×

Coufrère.—Un ennemi donné par la littérature.

×

Fusil.—Un instrument que font partir les braves... et qui fait partir les poltrons.

×

Ravir.—Transporter d'admiration une jeune fille loin de sa famille.

×

Plume.—Petite flèche d'acier qu'on empoisonne avec de l'encre.

×

Cambrouc.—Nom d'un célèbre et brave guerrier qui ne mâchait pas ses mots.

×

Coryza.—Artillerie de marine.

×

Sens.—Liquide rouge qui circule dans les veines et qui donne la faculté de comprendre les choses.

×

Sensible.—Cas des soldats impressionables qui n'ont pas de but dans leurs exercices de tir.

×

Avarice.—Caisse d'épargne des héritiers.

×

Songlier.—Animal méfiant qu'on ne prend jamais sans défenses.

LES MÈRES TERRIBLES

Mme Gatin (en plein bal, à son fils qui conduit une jeune fille au buffet).—Surtout pas de glace, n'est-ce pas, Georges! Souviens-toi que tu as été indisposé toute la nuit dernière...

ANNONCES MÉLÉES

Dans sa hâte à placer les annonces dans un omnibus d'une ville anglaise, l'agent a commis cette amusante macédoine :

— *Essayez les pantalons de Simpson
Construit pour contenir 12 personnes en dedans et 14 en dehors.*

SON ENNEMI

Elle.—Tu es ton pire ennemi.

Lui.—Pourquoi t'acharnes-tu ainsi à me rappeler sans cesse que j'ai autrefois demandé ta main.

CONCURRENCE DÉLOYALE

Le guide.—Si les dames qui vous accompagnent voulaient bien se taire, vous entendriez d'ici le mugissement du torrent qui se précipite dans la vallée avec un bruit formidable...

CHANGEMENT A VUE

—Quelle honte pour vous d'avoir tué un si gentil petit oiseau.

—Mais... je pensais qu'il vous plairait pour votre chapeau!

—Oh! comme vous êtes aimable...

QUOI DE PLUS

—Ces nouveaux voisins qui nous sont arrivés ont-ils l'air sociables?

—Dans toute la force du mot. Leur jeune demoiselle a déjà demandé si elle pouvait pratiquer sur notre piano.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 689. — En flanelle forte française ou écossaise pour la saison rigoureuse et, pour les temps chauds, en percaline, ginghan, toile ou batiste, cette chemise-habit est vraiment l'idéal. Elle est de mise convenable pour l'école, pour le jeu et même comme recherché. Elle consiste simplement en un joug ordinaire, un dos légèrement ample et un col évasant. D'ailleurs chaque détail s'énonce bien sur la vignette.

2 verges $\frac{1}{2}$, 36 pouces de largeur, suffiront pour garçonnet de 12 ans.

No 689 est coupé en dimensions pour garçonnets de 10 à 16 ans.

No 698.—Robe de maison pour dames.

No 689.—Chemise-Habit pour garçonnet.



NO. 689 BOYS' OUTING SHIRT.



No 698. — A la fois grand style, simple et confortable, à étoffe bleue miroitante traversée de bandes couleur vin : un patron tout récent. L'ouverture au côté porte un chiffon à plis tombants, qui part de l'épaule. Le reste du costume diffère peu des modèles déjà recommandés par le SAMEDI. 5 verges $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne. Le contour de la jupe à la grande partie est de 4 verges $\frac{1}{2}$.

No 698 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

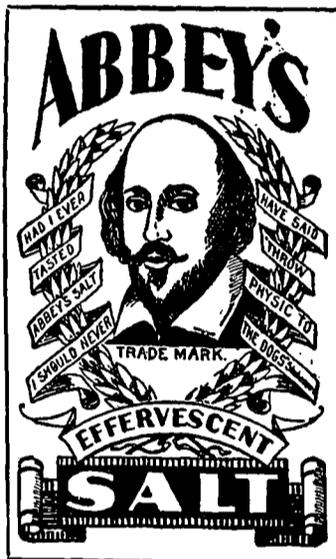
Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

Santé Parfaite.

Peu d'êtres humains sont dans un état de santé naturelle et parfaite. Les petites maladies qui ennuient un grand nombre d'entre nous sont souvent considérées comme négligeables, à cause de leur peu d'importance apparente. Mais ces petites maladies s'aggravent. Plus on les néglige, plus elles sont difficiles à détruire. Débarassez-vous—en maintenant, et empêchez-les de revenir par l'usage quotidien d'

Abbey's Effervescent Salt.

Son efficacité comme remède préventif et pour la guérison d'un grand nombre des maladies les plus répandues, est certifiée par nombre de médecins éminents d'Europe et du Canada. Les journaux de médecine, les plus importants en font de grands éloges.



J. A. S. Brunelle, M.D., C.M., Montréal, Professeur de Chirurgie à la Faculté de Médecine de l'Université Laval; Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, etc., dit:

"Je l'ai trouvé particulièrement efficace dans le traitement des dérangements du foie et des organes digestifs, et je considère que l'usage régulier d'une préparation de ce genre a une tendance marquée à prolonger la vie. Je m'en sers dans ma pratique d'hôpital."

Aux examens du baccalauréat, à Poitiers:
L'examinateur.—Comment se forme un cercle?

Le candidat.—On adresse une demande au préfet.

Un gommeux décafé à son parrain:
—Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

—Impossible, mon enfant. Elle se sera méfiée du coup, car il y a beau temps qu'elle est partie!

Réflexions ingénieuse d'un sexagénaire surpris par un ami au moment où il enduit les cheveux qui lui restent d'un élixir tinctorial:

—Vous voyez, dit-il, je procède à l'enlèvement des neiges!

Deux nounous, juchées sur les chevaux de bois à Luynes, se laissent emporter au son de l'orgue de Barbarie.

—Oh! les imprudentes, s'écrie Dallahpante, elles vont faire tourner leur lait!

Un des ex-internes du fort Chabrol était l'autre jour en visite chez des amis.

—Prenez un siège, lui dit-on.
—Merci, répondit-il avec un geste de refus: je sors d'en prendre!

Au cercle.
—Et ton oncle?
—Ah! mon ami. Un savant a prétendu que l'homme descendait du singe... S'il avait connu mon oncle, il aurait constaté qu'il descendait du rat!

GRANDEUR ET DÉCADENCE



Vieux Beau.—Tiens! cette belle fille... quand elle sera à portée, je déposerai un beau bec sur ses joues roses.

Entendu à Artannes ce dialogue entre deux vignerons:

—Fameux, hein! le vin de cette année. Nous l'appellerons le vin Dreyfus.

—???

—Parce qu'il sera traître.

Copié sur l'enseigne d'un dessinateur forain, qui "fait le portrait":

Ressemblance garantie. . . 3 francs

Demi-ressemblance. . . . 1 fr. 50

Air de famille. 0 fr. 50

Rigoureusement authentique.

Le jeune Berlureau est depuis peu en apprentissage chez un photographe.

—Eh bien, lui demande-t-on, commencez-vous à opérer vous-même?

—Oh! certainement. Mais je ne suis pas encore très habile, on ne me laisse faire que les portraits d'enfants!

Le jeune fils Prudhomme regarde curieusement un lièvre que son père vient de tuer à la chasse.

—Oh! papa, dit-il, on dirait qu'il dort.

—Oui, mon fils, et d'un sommeil de plomb encore!

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Sur l'impériale du tramway de Vouvray, un ménage et un nègre du Village Noir.

Le nègre fume, la femme tousse et dit tous bas à son mari:

—Ne pourrais-tu pas, Jules, empêcher le noir de fumer.



IT WILL NOT COST YOU ONE CENT to secure a Solid GOLD (14kt) Persian Carbon DIAMOND Ring, here illustrated. A ring similar in appearance could not be bought of any first-class jeweler for less than \$50! Do you want one for nothing but a few hours of your spare time? We wish to enlarge the sale of our celebrated Persian Perfumed Perfumes, the most unique novelty now on the market, and in order to do so, we agree, upon receipt of your name and address only, to send you 20 cases of the Perfume, WHICH YOU CAN SELL AT FIVE CENTS PER CASE in as many hours. Free by mail, postage, without asking you to send in advance. When you sell the 20 Cases at Five Cents per case, then remit us \$1.00 and we send you a FREE PRESENT FOR YOUR TROUBLE THE HANDSOME RING. No capital required. We take all risk. The most liberal offer ever heard of. Simply send your name and address and we will forward you the Perfume at once. Address: PERSIAN PERFUMERY CO., 19 Warren St., New York.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars et un bonus de deux dollars par action, sur le capital de cette institution, ont été déclarés et seront payables à son bureau principal à Montréal, LE 22 JANVIER PROCHAIN. Les livres de transfert seront fermés du 15 au 31 décembre prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des directeurs. HENRI BARBEAU, Gérant

Montréal, 30 novembre 1900.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé
Examen de la Vue GRATUITEMENT
Assortiment complet d'Optique
A la PHARMACIE ST-DENIS

Nouvelle édition du . . .

LE JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Pour détails voir page 23.

Prière d'écrire très lisiblement.

GRANDEUR ET DÉCADENCE (Suite et fin)



II
La belle. — Pardon, monsieur, mais je n'ai pas le temps de m'amuser.

— Vous croyez au nombre 13, vous ?
— Si j'y crois ! Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai acheté une douzaine d'œufs ! le marchand s'est trompé : il m'en a mis 13.
— Eh bien ?
— Eh bien ! quand je suis arrivé chez moi, ils étaient tous mauvais !

Fable-express :

*De Rose que Jean a suivie
La fente s'ent'ouvre. Jean
Triompha, il a l'âme ravie.
— C'est elle ! — Non, c'est sa maman
Qui cède au vase sur lui. Vlan !*

MORALITÉ

Tout n'est pas rose dans la vie.



Un jupon est facilement abîmé. Il accroche quelque chose la bordure cède, la jupe déchire et le raccommodage ne lui rend pas son premier cachet.

... Le CORTICELLI SKIRT PROTECTOR (Protecteur du jupon) est fort, résistant, protège contre la poussière, garde à l'étoffe sa souplesse, il est teint de façon à convenir à n'importe quelle nuance ; il se coud à plat dans une ou deux coutures. Il épargne la robe, la chaussure c'est un braid protecteur se vendant partout à 4 cts la verge. Le seul véritable est marqué de cette étampe

Corticelli

A X... sur-Loire :
Le maire. — Il est bon ce vin, on dirait un nectar...
L'instituteur. — Pardon, en parlant des liquides, on dit un hectolitre.

Pour un pays les alliances ne valent que ce que vaut son gouvernement. — G. VALBERG.

Enseigne, rue Lamartine :
VIN BLANC NOUVEAU
Bon pour les huîtres
Flatteur pour les clients !

Les définitions drôles.
Gaulo. — Nom démodé de ce que fut la France, dont on ne se sert que pour abattre les noix et conduire les dindons.

Gratis aux Acheteurs ! RIEN DE PAREIL ! CADEAUX et GRANDS BARGAINS D'ICI AU JOUR DE L'AN.

Nous donnerons gratis aux acheteurs, durant cette vente, nombre d'articles, tous de grande utilité dans une maison et de bonne valeur. Nous donnons ces objets moyennant un certain montant acheté. Voici quelques-uns des articles offerts : Chaises berçantes, une douzaine de Portraits grandeur Cabinet, Pendules, Montres en Argent, Pipes en écume de mer, Set de Salle à diner, Berceaux, etc., etc. Remarquez bien que ces articles sont donnés gratis, il ne vous en coûte rien du tout pour les voir, la valeur et le montant des articles dépend de votre achat.

Les froids sont venus, il vous faudra de la flanelle grise, profitez de cette vente quand vous pouvez acheter de la bonne flanelle grise, unie ou croisée, valant de 15 à 18 cts, pour 10 cts la verge.

On s'étonne en lisant — 25 patrons différents dans une magnifique ligne de tweeds pour habillements d'hommes et garçons, en tweeds valant 37 à 85 cts. Pendant cette vente, 19 et 22 cts.

Pour le temps du Ménage — Beaux grands rideaux en net blanc, bords scaloppés, 3 verges de largeur. Inutile d'aller payer \$1.25 ailleurs, on les donnera pour 65 cts la paire.

Dans nos Manteaux — Les temps doux que nous avons eus cet automne ont été cause que nous avons encore en stock plus de manteaux que nous le voudrions, aussi pendant cette vente nous offrirons des valeurs de \$7.00, \$9.50, \$12.80 et \$15.00 pour \$4.50.

Pôles à Rideaux — Pôles à rideaux avec anneaux, supports et bouts de pôles, le tout au complet, valeur régulière, 35c. Pendant cette vente, 19 cts chacun.

Oh !!! le rhume, le temps malsain ! — Ne craignez rien. N. Mercier offre de vous sauver, si vous achetez les Corps et Caleçons qu'il offrira à 39 cts chacun, ils se vendent 60c ailleurs.

Est-ce bien vrai ? — Qu'on offrira 30 pièces de bon Tweed, double largeur, couleurs assorties, pour costumes, valant de 40 à 50 cts la verge, pour 19 cts la verge ? Vous n'aurez qu'à vous rendre chez N. Mercier pour vous en convaincre.

Jupes de Robes — Pourquoi payer si cher pour la façon de vos jupes, surtout quand vous pouvez les acheter chez N. Mercier, au grand magasin du bon marché. En tweeds, en drap, en alpaca ou en serge, avec bonne doublure et bien bordées, pour \$1.77.

Ceci surpasse ! — Drap à costumes, serges de couleurs, cachemires, etc. Le tout acheté chez un marchand de gros en liquidation. Les prix étaient de 39 à 79c la verge. Pendant cette vente, 19 cts.

Abat-jour pour Chassis — Ceux dont le fini et le patron ne laissent rien à désirer dans les couleurs les plus nouvelles, nouveaux patrons dado valant 40 à 45c. Pendant cette vente, votre choix à 27 cts chacun.

Tweeds à Sacrifices — Environ 90 pièces de bons tweeds pour habillements de Messieurs, le meilleur choix de patrons et dessins qui puisse être offert. Nous avons un tailleur de première classe. Ouvrage garanti. Prix de l'habillement : \$6.00, \$7.00, \$8.00, \$12.00.

Après tout, si vous avez encore froid, servez-vous de vos couvertes en flanelle (comme draps) et ACHÉTEZ CHEZ N. MERCIER une paire de ses

couvertes en laine pesant six livres. Pas de froid avec celles-ci. Rien que \$2.00 la paire.

Avez-vous un Pardessus ? — Si non, voyez les belles lignes d'étoffes à pardessus que nous offrirons dans les nuances de noir ou bleu marin. Le prix est de \$1.25 et \$1.50 la verge. Pendant cette vente, 67 cts la verge.

Si vous avez froid, c'est facile à remédier — Rendez-vous chez N. Mercier et achetez une ou plusieurs paires de Couvertes en flanelles, 10 x 4. Elles sont bien chaudes et coûtent peu. Rien que 73 la paire.

C'est le temps de Couvrir les Meubles, c'est si bon marché ! — Environ 75 pièces de jolies indiennes à meubles, patrons floraux, jolies couleurs, valant 12 et 15 cts. Durant cette vente, votre choix à 8 cts la verge.

Spécial : 39 pièces de bonne TOILE DAMASSEE d'Irlande, 54 pouces de largeur, nouveaux patrons de Nappes pour le Jour de l'An. Cela ne vous coûtera que 37 1/2 cts la verge.

Il n'y a pas une seule maison dans tout Montréal qui offre des BARGAINS tels que

N. MERCIER, 1094 rue St-Laurent

le fera durant la grande vente la semaine prochaine.

Vis-à-vis le Marché St-Jean-Baptiste.

TIT POUR TAT



Comment, mon jeune ami, vous n'êtes pas honteux de fumer déjà à votre âge ?
Et vous, mon vieil ami, vous n'êtes pas honteux de fumer encore à votre âge ?

En correctionnelle :
Le président (au témoin). — Levez la main.
Le témoin (étonné). — Sur qui, mon président ?

Perle cueillie dans un journal :
"La malheureuse victime a été transportée à l'hôpital, où elle est en voie de guérison, quoiqu'elle soit soignée par le médecin en chef."

Les annonces gaies.
BON DOGUE A VENDRE
Mange n'importe quoi : aime beaucoup les enfants.

Guerre et poésie.
Le dernier des poètes romantiques murmurait hier avec mélancolie :
Ah ! que le son de l'or est triste au fond des Boères !...

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS.

Extra Bon :
LE "LIBERTY," La Crème... des Cigares à 10c.

Calino senior donne de sages conseils de conduite à Calino junior.
— Méfie toi des gens qui jettent de la poudre aux yeux... Je connais des individus à Paris qui dépensent cent mille francs par an pour faire croire qu'ils ont de la fortune !

Un jeune prince persan, qui est venu dernièrement à Paris, possède parmi ses nombreux prénoms, celui de Mirza.
— Drôle d'idée, bougonne ce grincheux de Lagourdette, de donner un nom de chien à un petit schah !

CALENDRIER POUR

Le Calendrier du Canada, publié par MM. J. B. Rolland & Fils, de Montréal, vient de paraître.
C'est la feuille la plus complète de ce genre et, aussi, celle à laquelle chaque famille catholique, canadienne-française, est accoutumée de réserver une place d'honneur à son foyer.
En vente chez tous les marchands, au prix de 5 centims.

50 cts

Pour un bain de luxe Turc ou Russe, n'importe quel soir.
Ouvert jour et nuit et le dimanche matin.
GRATIS. — Traitement électrique gratuit dans notre département des bains électriques, chaque matin.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
Entrée privée des dames :
210 RUE CRAIG.

Correspondance de M. Raoul Dandurand

Montréal, 25 septembre 1899.
A MONSIEUR F. L. BÉRIER,
Président de la Caisse Nationale d'Economie, Montréal.
CHER MONSIEUR,
Je ne puis que féliciter le bureau de direction de l'Association St-Jean-Baptiste pour l'œuvre utile qu'il vient de créer dans la fondation de la Caisse Nationale d'Economie.

Nos frères de France qui s'y entendent en fait d'épargne, vous avaient déjà frayé la voie par la création d'une société appelée "Les Prévoyants de l'Avenir". J'ai foi dans l'avenir de votre entreprise et dans les bénéfices qu'en retireront les souscripteurs. Tous les pères de famille devraient apporter à votre société les noms de leurs enfants et leur assurer, au moyen de la légère contribution demandée, une rente dont il est difficile de fixer le prix, mais qui sera tout de même très considérable eu égard au montant versé.
Je crois que votre Caisse d'épargne bénéficiera grandement à la classe ouvrière. Afin de donner l'exemple, je m'inscris au nombre de vos membres avec tous les miens. J'espère être présent dans vingt ans pour jouir des avantages de mon placement et pour applaudir à votre succès.
Votre tout dévoué,
RAOUL DANDURAND,
Séducteur.

Voici ce que pense de notre société un de nos plus distingués législateurs et j'espère que cela encouragera tous les pères de famille de profiter de l'occasion qui leur est offerte et inscrire immédiatement à la caisse Nationale d'Economie, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. C'est le plus bel héritage que vous puissiez leur laisser. Il n'y a plus que trois semaines pour que votre entrée puisse compter pour 1899. N'attendez pas à l'année prochaine, car pour épargner \$4.00 cette année vous perdrez \$400.00 à \$500.00 de pension dans 20 ans.
Demandez les prospectus au bureau du Sec. Trés. M. Arthur Gagnon, Monument National, Montréal.

Fourrures

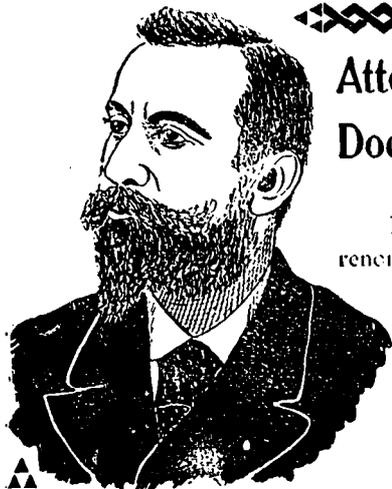
Abondance de Belles, Riches et Nouvelles Fourrures

En tous Genres, pour tout le monde et toutes les bourses !



A... **25** % de... moins que les Prix du Gros.

Chs Desjardins & CIE
1533 a 1539 Rue Ste-Catherine.



DOCTEUR P. CARLES.

Attestation du Docteur P. CARLES

L'un des médecins les plus renommés de l'Europe. Professeur-Agrégé de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux; Ex-Préparateur de Chimie, de Pharmacie et de Toxicologie à l'École de Pharmacie de Paris. Chimiste-Expert des Tribunaux.

"LE VIN S^T MICHEL" que j'ai expérimenté est certainement un vin aussi agréable que tonique.
Je l'ai administré couramment avec un traitement approprié, dans des cas de phtisie pulmonaire, de chloro-anémie, d'atonie nerveuse, et j'ai constaté qu'il a contribué puissamment à relever les forces vitales et à modifier favorablement ces états morbides.
(Signé), Dr P. CARLES.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les

"PILULES CARDINALES"

DU DOCTEUR ED MORIN.

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du Sang, Eczéma, Maladie de la peau, irruptions sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui put le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes, il voyait souvent l'annonce des célèbres "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN, tant dans les journaux français et anglais du DOMINION et des ETATS-UNIS. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé. Alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite

d'une grave complication survenue dans son malheureux état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des "PILULES CARDINALES." Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement il fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles épuisées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des "PILULES CARDINALES" le remède à leurs maux. Qu'elles en fassent l'essai.

SE VEND PARTOUT.

Une maîtresse de maison donne des instructions à sa cuisinière :

—C'est entendu, Maria : Vous ferez le veau ce soir pour dîner, et demain vous ferez la dinde pour déjeuner !

Dans un accès de profonde mélancolie, Crétinot, s'écriait l'autre jour :

—Ah ! ils ne sauraient jamais comment bien ils sont heureux, ceux qui ne sont pas venus au monde.

Louis Varney passe hier devant un aveugle qui tirait de sa flûte des cascades de notes cristallines.

Un peu étonné, l'auteur des *Mousquetaires au couvent* s'approche du pauvre diable :

—Bravo, mon ami... De qui êtes-vous donc l'élève ?

—De personne, riposte fièrement l'aveugle. J'ai pour devise : *Ni d'genre ni maître!*

DANGER TOURNE



Jeune veuve. — Combien de temps devrais-je porter le deuil ?
Philidor (qui avait épousé sous roche). — Je ne saurais dire, n'ayant pas eu l'honneur de connaître votre défunt mari.

Contre le Mal de Tête et la Migraine

On a imaginé contre le mal de tête et la migraine des centaines et des centaines de remèdes, lotions, compresses, liniments, crayons magiques, tubes anti-migraineux, etc., etc. Chacun de ces remèdes a été successivement essayé par des malheureuses femmes ou jeunes filles qui sont plus spécialement sujettes aux migraines et aux maux de tête et qui endurent de ce chef, d'insupportables souffrances. Or, la plupart de ces migraines, de ces maux de tête résultent tout simplement de la faiblesse de la pauvreté du sang. Aussitôt que le sang a retrouvé dans un régime approprié les éléments qu'il a perdus à la suite de fatigues, de chagrins violents ou d'autres causes, le mal de tête et la migraine disparaissent aussitôt. Ce résultat très simple sera obtenu par un régime de six semaines à deux mois aux *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard. Elles se vendent 50 et la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco Coloniale, dont L. R. Haridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant autorisé au Canada.

Berlureau est enchanté des services que lui rend son nouveau secrétaire.

—Ce garçon-là m'est très précieux, disait-il, je n'ai qu'à écrire, c'est lui qui dicte.

Un papa vante à son gendre les qualités de sa fille.

De plus, ajoute-t-il, Euladie est un vrai cordon bleu : elle a obtenu une récompense au concours culinaire...

—Sans doute une médaille de... Roty ?

FACILEMENT ASSIMILÉ

Un estomac débilité réclame des ménagements. Le *Bain Rhumal*, préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial.

Une mine Précieuse

Pour toutes les maladies des femmes, pâleur, faiblesse féminine, maigreur, douleurs générales, etc.

Les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. — Se méfier des imitations.

Se vendent partout. — Si vous ne les trouvez pas, nous écrire tout de SUITE. Exigez toujours les "PILULES CARDINALES" du Dr Morin.

Un bicycliste est traduit en cour de police correctionnelle pour avoir renversé un piéton en roulant à grande allure.

Quelle est votre profession, demande le président.

Employé de la petite vitesse.

De tous côtés en France, les affiches et les réclames s'alignent, dans les champs, le long des voies de chemins de fer.

On entend des dialogues dans ce goût :

Eh bien ! père ! Maclou, êtes vous content de la récolte ?

Heu ! heu ! les avoines sont maigres. Heureusement que les potaux réclames poussent ferme cette année.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE St-PAUL,

MONTREAL.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes : une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.





DEUXIÈME MOUVEMENT.

L'enfant du Mystère

Dans notre prochain numéro commencera le grand feuilleton : L'ENFANT DU MYSTÈRE, qui surpassera en intérêt les récits les plus émouvants que nous ayons publiés, même les "Martyrs de Morgoff" et "Fanchon la Vieillesse".

Chronique des Théâtres

Excellente semaine, dit-on, pour la plupart des théâtres, mais nous croyons que c'est le

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

qui a remporté le vrai succès.

Après *Les Martyrs de Strasbourg*, *La Victime de la Calomnie* : après un spectacle militaire, un drame intime : c'est ce qu'on peut appeler varier son spectacle et satisfaire à tous les goûts. La direction des Variétés doit donc être félicitée pour son choix judicieux. D'autant plus que cette pièce, *La Victime de la Calomnie*, n'est pas une œuvre inédite, que c'est un superbe drame qui obtint l'an dernier un très grand succès et qu'on sera heureux de le revoir. Toute la troupe donne dans cette œuvre, essentiellement morale et qui peut être vue par tout le monde. Les entr'actes aussi sont excellents.

Pour la semaine suivante : *Les Chevaliers du Brouillard*.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

Jeudi soir, venait la cinquième Soirée de Famille avec un programme alléchant et original. En effet, ce n'était pas spectacle ordinaire que d'avoir trois comédies à l'affiche avec un personnel différent pour les interpréter. Comme nous l'avons déjà annoncé les trois comédies étaient les suivantes : *La Rencontre* par de Brisay, *Les Deux Sourds* par Jules Moineaux, et *Les Deux Timides* par Labiche. Les acteurs qui ont figuré étaient : MM. Bédard, Barré, Emmanuel, Lemay, Naud ; Mesdemoiselles Reid et Jolie et M. Elzéar Roy.

Pendant les entr'actes : Vues par la lanterne magique, sur le Transvaal. En préparation, l'inimitable comédie : *Le Gendre de M. Poirier*.

* * *

ELDORADO

Encore deux autres succès, cette semaine, à l'Eldorado. *Un Pêcheur en Chambre*, opérette en 1 acte jouée avec finesse par M. Cartal et Mlle Angèle D'Arcy, et *Le Fusiller Larifla*, pièce militaire en 1 acte, enlevé avec brio par Harmant, Fréjust, Delaunay, Cartal, Mmes Angèle D'Arcy

et Jeanne Blonck. C'est un des plus beaux succès que l'Eldorado ait remporté.

La partie "Concert" est toujours fort goûtée. Quant à l'orchestre, sous la direction de M. Milo, il devient tous les jours de plus en plus populaire. Un solo de trombone a été exécuté brillamment par M. Moisan.

M. Harmant nous annonce pour ce mois-ci une reprise de *l'Amour, que c'est qu'ça*, à la demande générale des habitués de l'Eldorado. *Le Grand Bal du Grand Coq d'Argent* tiendra l'affiche à partir des fêtes du Jour de l'an.

Belle perspective !!

* * *

HER MAJESTY'S THEATRE

Ce théâtre avec les *Three little lambs* a su soutenir sa réputation si bien établie. C'est réellement un nouveauté de premier ordre. En la choisissant pour ce mois, la direction du Her Majesty a eu la main heureuse. Ne pas oublier que le célèbre violoniste Joseffy nous viendra ensuite.

STRAPONTIN.

DIPLOMATIE SOCIALE

Une façon spirituelle de se tirer d'affaire dans un cas difficile.

On sait combien la mémoire des noms propres est fugace et capricieuse. Un monsieur vous aborde en donnant les marques du vif plaisir qu'il ressent à vous rencontrer.

—Comment va, cher ami ? Il y a un siècle que je ne vous ai vu.

Il aurait pu dire : "Que je ne l'ai vu", vous ne seriez pas plus avancé. Vous le reconnaissez très bien, cependant ; vous vous rappelez même qu'il est marié, père de famille ; au besoin, vous pourriez préciser et lui demander des nouvelles de son "petit Georges" car le nom de l'enfant vous revient. Mais quant à dire le nom du papa, impossible !

J'ai assisté l'autre jour à une scène de ce genre, aux Champs-Élysées. Le héros est un membre de l'Institut, fort spirituel, mais atteint malheureusement de cette amnésie des noms de famille, au point d'en oublier le sien propre. Comme il causait depuis une demi-heure avec un promeneur qui l'avait accosté, en faisant de vains efforts pour identifier son interlocuteur, une dame vint à passer qu'il salua d'un grand coup de chapeau.

—Comment, vous connaissez la comtesse de X... ? présentez-moi, je vous en prie...

—Mais... avec plaisir.

Et notre Immortel s'approcha gravement de la dame.

—Comtesse, dit-il, en souriant avec grâce, permettez-moi de vous présenter mon excellent ami... à qui je veux laisser le plaisir de vous apprendre son nom.

Et il s'éloigna sans plus attendre, grommelant entre ses dents : "Qu'est-ce que c'est que cet animal-là ?"

Le devoir accompli est, comme toute victoire, d'autant plus glorieux qu'il a plus coûté.

HENRY MORGAN & CO., COLONIAL HOUSE...

CARRÉ PHILLIPS.

MAISON FONDÉE EN 1845.

Ce grand établissement est maintenant entièrement préparé pour le commerce des Fêtes, et dans chacun des nombreux départements se trouve une ligne spéciale de marchandises adaptées à cette saison. Pour plus amples informations écrivez pour nos catalogues, lesquels seront envoyés gratis, sur réception d'une carte postale.

POUR NOEL

BLOUSES EN SOIE

Les dernières productions du marché de New-York sont maintenant exhibées. Couleurs : Bleu pâle, Bleu

royal, Turquoise, Cerise, Violet, Rose et Blanc. Prix de \$9.50 à \$21.00.

Aussi une ligne supérieure. Taffetas noir, \$8.50 à \$18.00.

Ces marchandises sont d'un ajustement parfait et sont aisément distinguées des lignes ordinaires.

ARTICLES DE COU, pour Dames

Grandes nouveautés dans les Echarpes, Boucles, Cols, Ruchers, Gouffrés, Fichus, etc., dans toutes les plus nouvelles marchandises et derniers dessins.

Les Dentelles sont en grande vogue, pour articles de cou, ainsi que les soies Liberté, Chiffons et autres tissus légers.

Nouveaux dessins de Ruchers en soie Liberté. Nouveautés en fait de Gouffrés et Ruchers noirs. Grand assortiment de Mouchoirs de Dames, ourlés, brodés et garnis d'imitation de dentelle et de véritable dentelle.

SOULIERS DE SOIREEs, pour Dames

Adonis, cuir patent.	Opéra, cuir patent.
Albani, " "	Albani, bronzo.
Perlés, " "	Albani, perlés.
(straps)	(découverts)

Les ordres par la malle sont exécutés soigneusement. Echantillons envoyés.

HENRY MORGAN & CO., Montreal.

LE GARÇON CITOYEN

En 1848, pendant que la Liberté, l'Egalité et la Fraternité régnaient sur tous les murs de Paris, un monsieur entre dans un café du boulevard.

—Garçon, une demi-tasse ?

—Il n'y a plus de garçons ; nous sommes tous citoyens, répondit fièrement un jeune homme cravaté de blanc.

La demi-tasse servie et consommée, le monsieur paye, mais sans donner le moindre pourboire.

—Il n'y a rien pour le garçon ? demande le jeune servent.

—Vous le savez bien, il n'y a plus de garçon, et jamais je ne me permettrais d'humilier un citoyen en lui offrant une pièce de deux sous.

Depuis cette apostrophe, le jeune citoyen consentit à reprendre son titre de garçon.

* *

Balucher a attrapé, dans une course à bicyclette, un "chaud et froid" qui a dégénéré en congestion pulmonaire et l'a enlevé en quelques jours.

Un médecin, venu pour constater le décès, s'informe de la nature de la maladie.

—Ah ! c'est à bicyclette qu'il a contracté ça ? Alors, mettons : Pneu... monie.

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 11 DEC. '99

Un Pêcheur en Chambre

Opérette en un acte

LE FUSILIER LABIFLA

Vaudeville en un acte.

Attractions Variées

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entiere, \$1.
Tel. Bell : Est 1221

La dame âgée. — Alors, mon petit ami, vous et votre frère, vous êtes deux jumeaux ?

Le petit Pierre. — Oui, madame.

La dame âgée. — Que c'est donc gentil d'être comme ça deux frères du même âge, du même visage...

Le petit Pierre. — Vous croyez ça vous ? moi je dis que c'est être bien malchanceux.

La dame âgée. — Comment cela ?

Le petit Pierre. — Quand demain ne sait pas lequel de nous deux lui a fait quelque mauvais tour, de peur de se tromper elle nous bat tous les deux.

* *

Langregeole, très pressé, manque de renverser quelqu'un en courant dans la rue.

—Triple brute ! s'écrie le passant qu'il vient de bousculer.

—Monsieur, répliqua Langregeole avec un ton de doux reproches, si vous aviez l'intention de m'être désagréable, "double brute" était plus que suffisant.

* *

PENSÉE D'UN GOINFRE

Y a des gens qui ont le toupet de dire que l'appétit vient en mangeant ! Voilà deux heures que je mange et il ne vient pas !

* *

On amène devant le tribunal un jeune voyou, habitué du palais de Justice. Son dossier consulté :

Le président. — Comment, malheureux, n'avez-vous pas honte de venir ici pour la douzième fois ?

Le prévenu. — Ah ! bien ! elle est bonne, celle-là. Et vous, mon président, qui y venez tous les jours.

* *

Devant Monsieur Totor — onze ans — on parle des sinistres augures qui nous menacent de la fin du monde prochaine.

—Et toi, lui demande-t-on, qu'en penses-tu ?

—Ah ! ben moi, répond le jeune citoyen, je pense que si ça doit arriver, je voudrais bien que ce soit avant la rentrée !

* *

Extrait d'un article nécrologique :
"Le capitaine des pompiers s'est éteint doucement..."
C'est ce qu'on peut appeler faire ses affaires soi-même.

ADROITE MALADRESSE

Beaumarchais, fils d'un horloger, ce dont il ne se cachait pas, avait fait lui-même de l'horlogerie. Un homme de la cour, le voyant passer avec un bel habit dans les galeries de Versailles, et croyant infliger une humiliation à ce parvenu, s'approcha de lui : "Parbleu, Monsieur de Beaumarchais, lui dit-il, je vous rencontre à propos, ma montre est dérangée ; faites-moi le plaisir d'y regarder."

—Volontiers, monsieur le marquis, mais je vous préviens que je suis fort maladroit.

—Pure modestie, monsieur, regardez-y, je vous prie.

Beaumarchais prend la montre et, en faisant mine de vouloir l'ouvrir, la laisse tomber sur le pavé.

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, mille excuses, monsieur le marquis ; je vous avais bien dit que j'étais fort maladroit...

* *

La vraie recette du bonheur, c'est de savoir s'en passer.

Il faut beaucoup d'esprit pour vivre avec ceux qui n'ont pas d'esprit.



MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT

Un remède absolument efficace a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, répare les ruines scélérées dans l'organisme et fait disparaître toute trace de désordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour cela qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tous ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à L. W. Knapp, M. D., 2149 Hull Bldg., Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

Malades, Guérissez-vous !

"Mais comment ?" répondez-vous.

"Aux résultats vous reconnaîtrez le remède" comme

"Aux fruits vous reconnaîtrez l'arbre."

PRENEZ LES PILULES MILTON

La prévoyante nature a mis à la portée de tout être vivant, une multitude de remèdes propres à chaque cas.

AU SANG PAUVRE, elle vient de lui donner le plus précieux de tous les remèdes : LES PILULES MILTON, une récente découverte qui fait honneur au Chimiste Milton. Grâce à la découverte de ce fameux médicament, le sang, cette grande source de la vie, est régénéré complètement et en peu de jours. Les PILULES DE MILTON offrent donc la SANTÉ A BON MARCHÉ.

C'est le Remède Souverain contre la DEBILITATION et l'ANEMIE

Ce fléau de notre temps.

SI VOTRE SANG EST PAUVRE

prenez garde, le feu couve, il va éclater ! Un mal douloureux, impitoyable, mortel même, vous attend, il vous guette. Ne retardez pas — Prenez de suite les PILULES MILTON, le vrai et peut-être le seul remède qui puisse vous guérir et vous conserver à une vie de santé et de force. — Exigez-les de votre pharmacien. Prix : 25 cts la boîte ; 6 boîtes pour \$1.25 ; 12 boîtes pour \$2.50. Expédiées franco sur réception du prix.

La MILTON DRUG COMPANY, 824 rue St-Laurent, Montreal



Eau Radnor !

EMBELLISSEZ VOTRE TEINT

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'eau minérale Radnor qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'eau minérale Radnor n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas. Avec cette boisson l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Jacques, Montréal.

Lu aux Échos de théâtre :
—On demande des nègres et des négresses pour figurer au Théâtre-Français.
—Dans une pièce sombre, évidemment, s'écrie l'ineffable Dallanpante.

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.
Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère
Prix : 50 cts et \$1. la boîte
Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à
THE INDIAN CATARRH CURE CO.
116 rue St-Jacques, MONTRÉAL.
GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les Etats-Unis.

L'action du "BROMA."

Sur le sang et les nerfs est toujours merveilleuse.
Faites-en l'essai immédiatement. Aucune préparation de ce genre ne peut être comparée à ce médicament sans rival. Se vend partout.

—Pourquoi avez-vous jeté un chenet à la tête de votre femme ?
—Mon président, pour lui faire goûter les douceurs du foyer.

En Convalescence

Après une longue maladie, ou après une maladie aiguë qui a mis à une rude épreuve les forces d'une personne malade, la convalescence marche avec une certaine lenteur. Il s'agit de fortifier la malade, de régénérer son sang, c'est-à-dire de lui rendre les éléments qu'il a perdus du fait même de la maladie, en lui faisant prendre pendant six semaines ou deux mois — suivant le degré d'affaiblissement — des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Leur efficacité est merveilleuse. Leurs vertus souveraines. Au bout de peu de temps, on verra les forces revenir; on verra renaître à l'existence des personnes dont souvent, faute de soins intelligents, la santé est abominablement compromise et que les merveilleuses pilules ramènent rapidement à la santé. En vente dans toutes les pharmacies, 50c la boîte, et à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attitré.

Maux de Tête

Les Pilules C. T. C., Headache Pills.
Elles sont infailibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.
PRÉPARÉES SEULEMENT PAR
ROY & BOIRE DRUG CO.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

A la correctionnelle.
—Prévenu, quelle est votre profession ?
—Plongeur.
—Il résulte de votre dossier que vous plongiez surtout... votre main dans la poche des autres !...

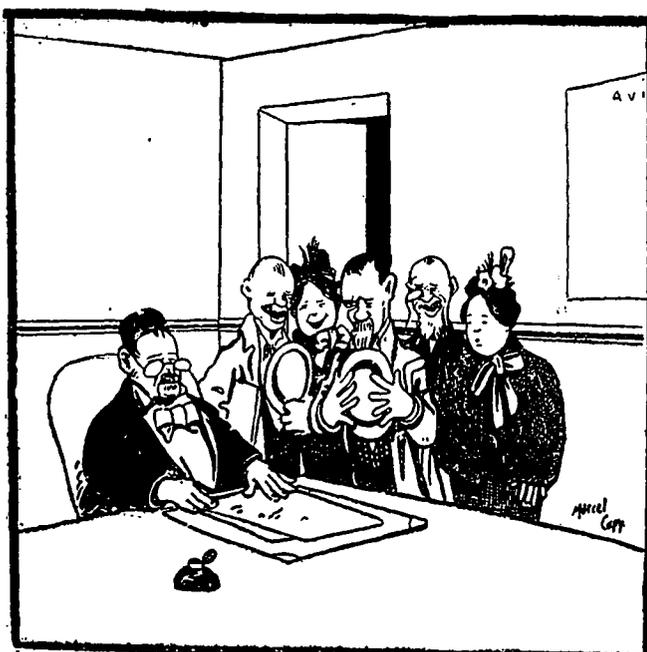
Un bohème vient de se marier et vante l'intelligence de sa femme.
Elle ne sert de secrétaire, dit-il.
—Eh bien, riposte un ami, pour peu qu'elle soit commode, ça te fera un commencement de mobilier.

Au restaurant Curassier.
—Un homme que je plains sincèrement, c'est le président Kruger.
—Pourquoi cela ?
—Mais songez à l'effroyable responsabilité qui pèserait sur lui en cas de guerre. Il doit vivre dans des transes...
—Possible; mais faudrait savoir ce que ces transes valent !...

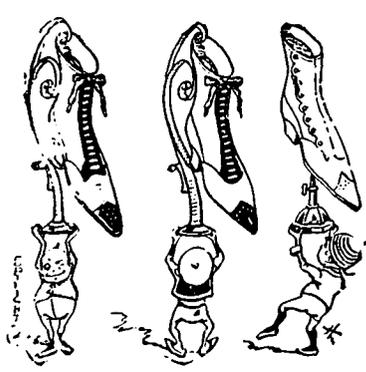
RÉSULTAT SURPRENANT

C'est une précaution sage que d'avoir toujours à la maison un flacon de *Bruna Rhonal*, en cas de rhume, toux, grippe ou bronchite. On en obtient des résultats surprenants.

C'EST FACILE



L'employé. — Alors, vous vous appelez Antonio Cocardas? Comment écrivez-vous ça ?
Cocardas. — ...Mais... avec une plume...



Co qu'il faut aux familles en...
Chaussures de toutes sortes
Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant que chez...
RONAYNE BROS.
2027 Rue Notre-Dame
COIN DE LA PLACE CHARBILLET
Téléphono Bell, Main 472. MONTREAL

Au désert :
—Prenez donc des fraises, cher monsieur, insiste la maîtresse de la maison : vous savez, les fraises, il paraît que c'est très bon pour la goutte.
Boireau, versant dans son assiette un demi-grand verre de cognac :
Et la goutte donc, Madame, c'est encore bien meilleur pour les fraises !

Dr J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste
20 Rue Saint-Laurent
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818

10c
402 Pages, 402
L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :
LE FILS DE L'ASSASSIN
... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.
Prix, au bureau :
10c
Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.
LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

Une Recette par Semaine

NETTOYAGE DES MACHINES

Voici un nouveau procédé pratique pour le nettoyage des organes des machines, et en général de toutes les pièces en fer ou acier poli.

Dans un litre de pétrole, il suffit d'ajouter sous forme de râclures une petite quantité de paraffine. Le flacon étant bien bouché, on le laisse reposer pendant deux jours, en ayant soin de l'agiter de temps en temps; le mélange est alors prêt à servir.

Pour l'emploi, on agite le flacon et on étend un peu de la solution sur les parties à nettoyer avec un chiffon ou un pinceau. Le lendemain seulement, on les frotte à sec avec un morceau de laine. La rouille et le cambouis disparaissent complètement sans qu'on ait à craindre l'action oxydante du pétrole qui se trouve annulée par la paraffine.

Ce procédé est recommandé pour le nettoyage des pièces de bicyclettes et d'automobiles.

Deux ouvriers causent entre eux du mastroquet du coin, qui vient de vendre son fonds après fortune faite,

— Cette fortune, dit l'un, me paraît louche.

— Pourquoi donc ?

— Dame ! parce qu'elle a été acquise pas la voie des tournées !

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Mme JOSEPH GAGNON

Jackman, Maine.

Dit : " Je vous suis bien reconnaissant et aussi à mon Curé qui m'a recommandé les Pilules Rouges du Dr. Coderre, car depuis douze ans que j'étais malade, je souffrais presque continuellement du mal de tête tellement qu'il me rendait souvent malade au lit. J'avais comme une maladie de coeur et tous les membres me faisaient mal. Je ne dormais pas, et j'avais beaucoup mal dans les reins et dans le côté; j'avais aussi des douleurs dans les épaules.

" Tout ceci est disparu par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr. Coderre et les conseils que vous avez bien voulu me donner. Mille remerciements, chers docteurs."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettre: on a leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Reçu ce billet de faire part : Monsieur et Madame de Calinaux ont le plaisir de vous annoncer que Madame de Calinaux a donné hier, à minuit, le jour à une petite fille qui a reçu le prénom d'Aurore...

Si vous voulez rire, demandez à trois jeunes Anglais de vous prononcer à la française le mot " turlututu. "

L'un vous dira : Tourloutoutou ! L'autre : Teurlenteuteu ! Et le troisième : Tiourlioutioutiou ! Enfin, tout... excepté turlututu.

Un monsieur entre dans un magasin de musique :

— Vendez-vous des morceaux de piano ? demande-t-il à un employé.

— Non, monsieur, nous ne vendons que des pianos entiers.

Exercices Corporels chez les Jeunes Filles

Les jeunes filles, à l'âge de leur développement, ont besoin d'exercices physiques et de grand air. Il en est, surtout dans la classe ouvrière, qui se donnent, par la force des circonstances, beaucoup d'exercice, mais qui, malheureusement, passent de longues journées dans une atmosphère viciée, dans un air empesté par toutes sortes de mauvaises odeurs et de miasmes de toute nature. A ce régime déplorable, leur constitution s'affaiblit, leur sang s'appauvrit, leur teint pâlit, les lèvres et les gencives au lieu des belles couleurs roses de la jeunesse ont une teinte gri-âtre qui indique que, chez elles, le sang a besoin d'un aliment réparateur. On leur fera prendre régulièrement pendant six semaines des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, et la santé leur reviendra comme par enchantement. Demandez les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard dans toutes les pharmacies, 50 cts la boîte, ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, dont M. L. R. Baridon, pharmacien, est le représentant attitré.

— Un peu d'eau-de-seltz ?

— Non, merci, je n'en prends jamais.

— Tiens, il y a pourtant des gens qui siphon.

— Jules, as-tu fini de tirer la queue de Raton ?

— Mais, Cécile, je ne tire pas; je tiens seulement la queue et c'est le chat qui tire !

Chez la crémère.

— Je voudrais un litre de lait à douze sous.

— Il n'en reste plus qu'à quinze sous, mam'zelle... mais je peu vous en faire !

Maboulard, qui est bossu, vient de faire faillite.

— Parbleu ! dit son ami Lardeur, en apprenant la nouvelle, la fortune lui a tourné le dos.

TOUT LE MONDE EN PREND

Tout le monde prend aujourd'hui du Baume Rhumal, pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite.

Découverte d'un Grand Prix "VIN MORIN GRESO-PHATES"

Remède sans Rival contre

la Toux, Grippe, Coqueluche, Bronchite, Tuberculose et Consomption. Cette préparation est prescrite par les meilleurs médecins du pays. Méiez-vous des imitations, elles ne valent rien et peuvent être parfois dangereuses. SE VEND PARTOUT.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

No jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis.

Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des balais extérieurs. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: "Umbrella Economy", expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

UNE COUTUME DE NOEL

Suivie par un grand nombre de maris et d'épouses, c'est de souffrir l'un à l'autre quelque meuble à titre de cadeau de Noël. Certainement ce meuble devra être acheté soigneusement et on vous pouvez avoir la meilleure valeur pour votre argent. Nos meubles sont faits à la fois pour l'utilité et comme pièce d'ornement.

Renaud, King & Patterson

Bas de la ville :

652 Rue Craig.

Haut de la ville :

2442 rue Sainte-Catherine. (Près Stanley.)

LA MEILLEURE

Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

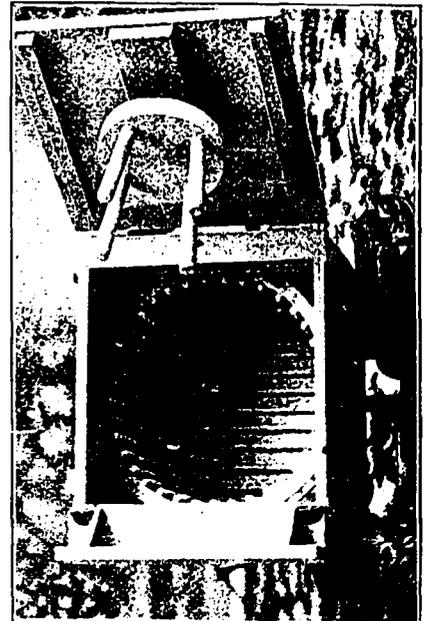
47 Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tondeuses neuves, passage de rouloirs et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale : 101 RUE DU PONT, QUÉBEC.



PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUERISON CERTAINE POUR
 Les Premiers Attaques de
 Consommation, le Rhume, la
 Toux, l'Asthme, la Bronchite,
 la Grippe, la Coqueluche,
 l'Enrouement, et toutes les
 Maladies des Poumons et de
 la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prépare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
 1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
 Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Ne vous laissez point tromper par
 des gens peu scrupuleux qui ne cher-
 chent pas votre bien mais qui veulent
 faire de l'argent au détriment de vo-
 tre santé en substituant ou contrefai-
 sant notre remède infailible contre la
 Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en
 erreur, demandez toujours le Sirop
 Menthol de Roy & Boire Drug Co.,
 pour la toux et les rhumes, et veillez
 que notre nom et les trois feuilles, tel
 que le fac-similé ci-contre soient sur
 chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces,
 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en
 Gros, Montréal, P. Q.

DANS L'AUTRE SIÈCLE

T... qui est le plus laid des époux, se décide, après une fructueuse
 année d'affaires, à faire un cadeau à sa femme.

— Voyons, lui dit-il, que veux-tu que je t'achète ?

— Mais je ne sais pas, mon ami.

— Eh bien ! je te donne... un an pour réfléchir.

Les militaires comptent trop sur la force et les hommes politiques sur
 l'habileté. — **ACHILLE TOURNIER.**



La Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus
 agréable et le plus re-
 commandé pour les
 Enfants dès l'âge de
 6 à 7 mois, surtout au
 moment du sevrage
 et pendant la période
 de croissance.

Il facilite la denti-
 tion, assure la bon-
 ne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses
 dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diar-
 rhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant
 merveilleux des enfants. — "DORMOL",
 pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

YOU CAN
 MAKE
 12 TO 20
 PAIRS
 PER DAY

Klondike Knitter.

ATTACHMENTS

SET UP
 RIBBER
 MACHINE
 AND
 MAHER

ALL FOR
 \$20.00

AGENTS
 WANTED

YOU CAN GET
 10, 15, & 20¢
 PER PAIR.

ADDRESS: **GREELMAN BROS.** FREE CATALOGUE
 GEORGETOWN ONT. CANADA.

SEND TO US
 WITH BALANCE
 IN CASH.
 GOOD FOR \$3.00
 WITH
 ORDER.

Est Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-
 nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).

A LA PENSION

Un pensionnaire.— Cette dinde n'est pas tout à fait...

La maîtresse.— Je vous demande pardon, elle est admirablement cuite.

Un pensionnaire.— Je voulais dire tout à fait développé.

Se trouve dans toutes les
 pharmacies de la
 Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Goussons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir
 la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

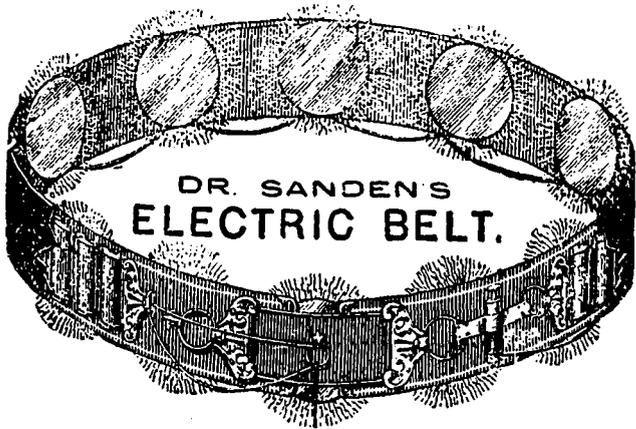
DE LA MÊME MAISON

ICREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

Agent General pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

Traitement chez soi pour Hommes Faibles



MON invention, la **Ceinture Electrique du Dr Sanden**, avec suspensoir, pour hommes, est dans toute la force du mot une découverte du 20^{me} siècle pour toutes les faiblesses des hommes, qui résultent des erreurs de la jeunesse et des excès subséquents. Cette ceinture est le fruit de mon expérience de 30 ans comme spécialiste. Elle donne la guérison, parce que l'électricité, c'est la vitalité, ou, encore, la force nerveuse, et elle inocule à l'organisme une véritable énergie vivifiante. 6,000 hommes, jeunes et vieux, sont revenus à la santé en 1898 grâce à la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle est connue dans tout l'univers. Son mode d'emploi est synonyme de sens commun. Deux plaques—le pôle positif—couvrent le bas du dos sur la partie faible. Une plaque sur le devant et le suspensoir pour hommes constituent le pôle négatif. De sorte que le courant, en allant du dos au devant traverse les Rognons, le Foie, l'Estomac, la Glande Prostate, la Vessie et tous les organes affaiblis,

opérant rapidement et radicalement. Il n'y a pas de simple stimulation temporaire. L'Electricité agit substantiellement, solidement et sûrement. Vous portez ma ceinture la nuit. Le courant est instantanément ressenti mais contrôlé par une minuscule vis de pression. Venez nous voir et

Consultez-moi (sans frais) ou Demandez notre Livre envoyé gratis.

Consultation gratuite au bureau ou ma petite brochure, également gratuite. Elle explique tout.

Dr B. SANDEN. 132 rue St-Jacques, Montreal.

Heures de Bureau, 9 à 6. Dimanche, 11 à 1.

RÉCIPROCITÉ

Gatien.—Quand vous me rencontrerez au théâtre avec une dame, vous serez bien aimable de paraître ne pas me connaître.

Mlle Pamela.—Certainement, mais, de votre côté, vous seriez bien gentil, quand vous me rencontrerez avec un vrai "monsieur", de me saluer plus profondément.

Annonce cueillie dans un petit journal :

MM. LOURSON ET CIE, FOURREURS
Font manteaux et capelines pour Dames
— AVEC LEURS PROPRES PEAUX

Au restaurant.

Le client.—Enfin, garçon, je vous dis que cette sole n'est pas fraîche... Sentez plutôt.

Le garçon.—Ah ! bien, merci !... s'il fallait que je m'amuse à renifler tout ce qui sent mauvais ici !...

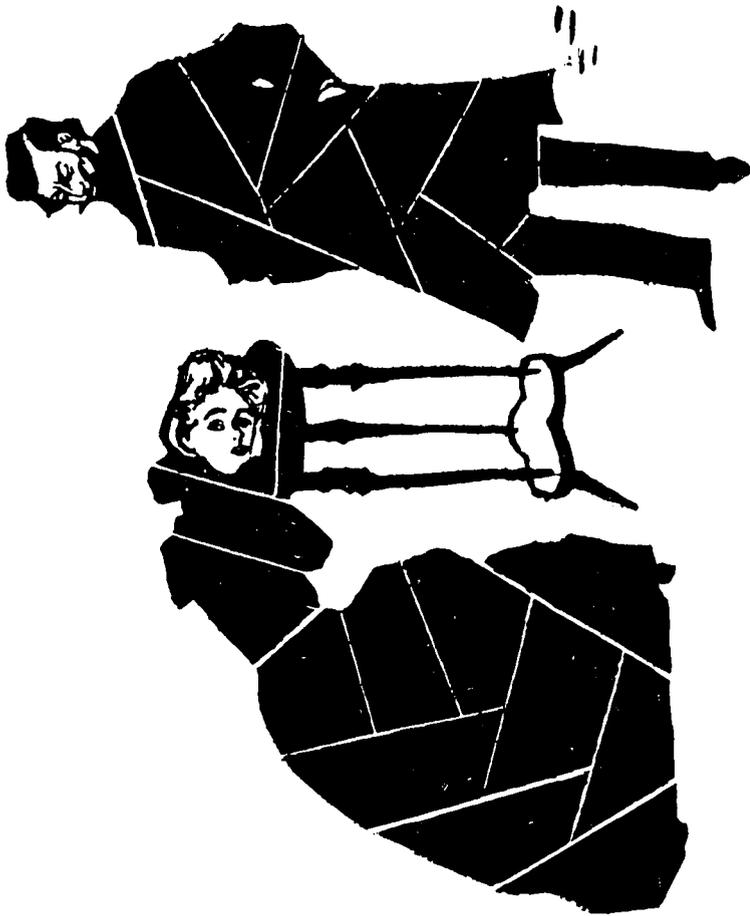
Au restaurant :
Le Client.—Comment ! vous ne comptez 2 fr. 50 de beurre ?
Le Garçon.—Je reconnais que c'est du beurre salé !

Extrait d'un roman de M. Richebourg :

—Ma chère Zéline, comment te trouves-tu ? lui demanda-t-il dans une langue inconnue ?

C'est le pendant du fameux mot de de Ponson du Terrail :
—Ah ! ah ! dit-il en Portugais.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 210



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Desjardins, MM W Laperle, A Payette, H Vézina (Montréal); Mme K Boulay, M J S J Routhier (Ottawa, Q); M W Deschamps (Québec, Q); M E Desrosiers (Brunswick, Me); Mme E F Guerre (Nouvelle Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mme W Desjardins, 193A St Timothé; MM H Vézina, 473 Panet; W Laperle, 14 Lasalle (Montréal); M E Desrosiers (Brunswick, Me); Mme

E F Guerre, 301 Sud White (Nouvelle Orléans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

MAISON DE CONFIANCE

Centre de St-Jean-Baptiste

NOUVEAU DEPARTEMENT

Aux nombreux départements de notre maison nous avons ajouté celui des jouets. Nous sommes à en faire l'installation et nous promettons des surprises. Nous aurons des nouveautés pour Noël et le Jour de l'An. Pour détails lisez notre annonce qui paraîtra dans le prochain numéro.

Bargains pour la semaine prochaine

- | | | | |
|---|--------|---|-----|
| Jupes de Robes en drap, bleu marin, seulement..... | \$1 00 | Tapis de corde 31 p. de large | 10¢ |
| Jupes de Robes noir brodées, bien doublées et bordées en velours..... | \$2.00 | Tapis en jute, imitation de laine, seulement..... | 15¢ |
| Jupons Jersey en gris et drab, indispensable pour l'hiver..... | \$1.25 | Tapis tapestry, très jolis patrons, grand choix, depuis | 30¢ |
| Manteaux pour Dames en noir, drab et chocolat, depuis..... | \$5.00 | Prélats Anglais et Américain des 14 à 12 1/2, prix de fabrique. | |
| | | Poies et Rideaux Grand Choix | |

VANIER & LESAGE, 1153 Rue St-Laurent,
Près du Carré St-Jean-Baptiste.

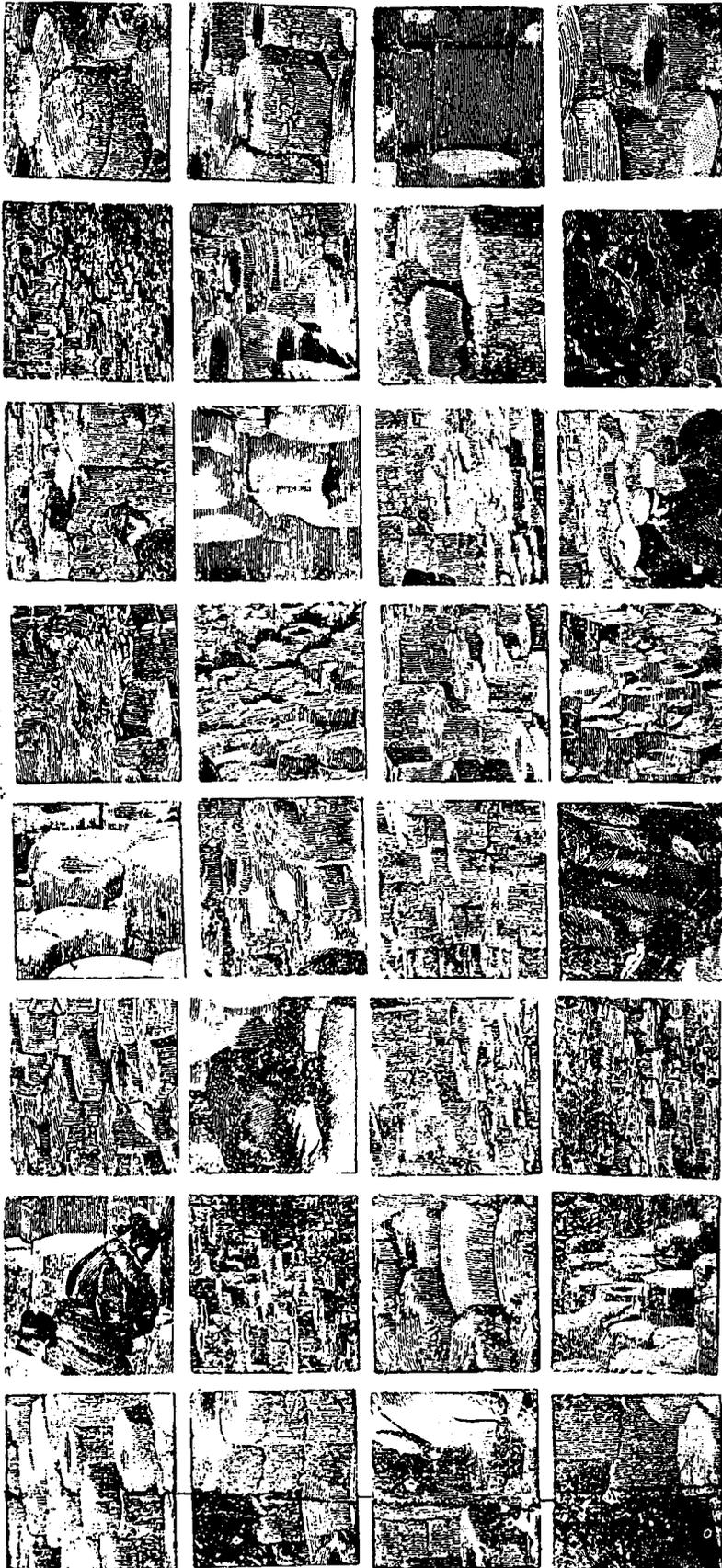
LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

On juge en province un bossu accusé de faux en écritures.
Un journal local résume ainsi son impression :
" En dehors de l'accusé lui-même, cette affaire ne présente rien de saillant."

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 212



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux teints en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LE TRAVAIL DE LA NATURE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 20 décembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1682 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

On n'a pas encore expliqué les certitudes infailibles de l'instinct. — G. V.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean, Mercredi

Le 20 Décembre 1899

1 Lot de.....	\$10,000
1 " ".....	1,000
1 " ".....	2,000
1 " ".....	1,000
2 " ".....	600
5 " ".....	200
20 " ".....	60
66 " ".....	25
100 " ".....	40
200 " ".....	20
300 " ".....	12
500 " ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 " ".....	12
100 " ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 " ".....	1

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS



Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

LIVRE POUR LES FEMMES

Envoyé **GRATUITEMENT**

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

Bébé jouait au docteur avec son chat. C'était le chat qui faisait le malade, naturellement.

— Il est vraiment temps qu'il aille prendre les eaux, dit Bébé gravement, en tenant la patte de l'animal.

— Mais quelles eaux ? demande sa maman.

— Eh bien, les eaux... *Minut rôle.*



POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignées par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Obligé de partir en voyage, Balochard prie un voisin de garder pendant son absence une cage dans laquelle s'ébattent trois ou quatre serins.

Puis, se trouvant un peu à court d'argent, il demande à ce même voisin de lui prêter un louis.

Quant à ça, impossible, répond l'autre ; je ne suis pas prêteur sur cages !